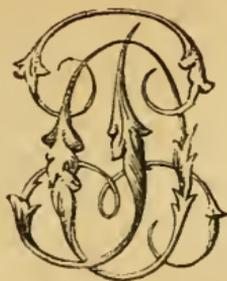


L'ÉTÉ  
DES  
FRUITS SECS



L'ÉTÉ  
DES  
FRUITS SECS

PAR  
FRANÇOIS DE CUREL



PARIS  
PAUL OLLENDORFF ÉDITEUR

28 *bis* RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

—  
1885

Tous droits réservés.



PQ  
2211  
C8E8

# L'ÉTÉ DES FRUITS SECS

---

Les dieux sont-ils donc de fer?

(AMPHITRYON.)

## I

Avez-vous jamais entendu parler de la vallée de Refrogne?... Non, vraiment!

Il faut donc vous dire deux mots de cette célèbre vallée, véritable miniature de paradis terrestre, tant il y a de frais ombrages, de clairs ruisseaux, de fleurs et de fruits. Oui, de fruits... Prenez-le à la lettre et sans y mettre de malice, car lorsqu'un paysan des Pyrénées, de Pau à Foix, veut donner haute idée d'un endroit où les pommes abondent, il dit :

— C'est une véritable petite vallée de Refrogne!

On y pénètre par un étroit défilé qui se glisse entre deux gigantesques roches, toutes crevaissées de rides, toutes granulées de verrues, tout hérissées de buis malingres. Vous croiriez voir deux énormes figures mal peignées, mal rasées, mal lavées, et, qui pis est, d'une humeur massacrate. Elles accueillent le voyageur d'un air de sombre défi, lui font grise mine et mauvais visage. A leur vue, son cœur se serre; grâce au ciel, ce sentiment dure peu.

— Eh mais, la vallée de Refrogne me fait l'effet de ces individus à physionomie chagrine, auxquels on est tout surpris de découvrir un cœur d'or, joint à un caractère folâtre et porté au comique !

Cette remarque est d'un jeune homme que deux maigres haridelles affligées d'un cocher en béret bleu sont en train de hisser le long d'une côte qui n'en finit plus. D'un œil émerveillé, le touriste passe en revue les prairies étoilées de fleurs, les coquets villages, les fouillis de hautes herbes, de sapins et de lianes, que lui a découverts un détour du chemin, aussitôt après son passage sous les museaux sévères des roches maussades.

Il fait une chaleur accablante, une de ces chaleurs de juin, où l'été qui commence met un amour-propre de jouvenceau à donner du premier coup le suprême effort de ses ardeurs. Les champs de neige qui coiffent les hautes montagnes étincellent comme des casques d'acier poli. Le ciel est d'un bleu ériard et semble couvrir la terre d'une cloche de métal surchauffé. Les pauvres rosses de l'attelage se tortillent dans leurs harnais et se cognent au timon avec une nonchalance désespérée.

— Je ne me croyais pas un homme d' « aussi grand poids ! » dit à mi-voix le voyageur, à la vue du mal que se donnent les infortunés coursiers.

— Peut-être que le bagage de monsieur contient « de l'or en barres ! » répond d'un air narquois le Béarnais en béret bleu, tandis qu'un coup d'œil sournoisement jeté sur la modeste valise de son client complète la valeur de cette remarque.

Le client se met à rire, comme font toujours les gens pris en flagrant délit de penser haut.

— Mon bonhomme, répond-il, votre cabriolet a, dans ce moment, l'honneur de porter tout mon bagage

littéraire... Gloire au merveilleux instinct qui vous a fait discerner que c'est de l'or en barres !

Le paysan tout ébahi regarde son interlocuteur, puis ensuite la valise, avec une extrême méfiance. Il ignore absolument ce qu'il peut bien y avoir dans un bagage littéraire ; mais il y soupçonne des corps dangereux et explosifs, proches parents de la dynamite et du picrate de potasse.

Légèrement troublé par ses doutes sur la nature de son chargement, le brave voiturier se sent mal à l'aise à côté du jovial étranger. Il voudrait bien voir son cabriolet au sommet de la côte, et un peu pour cela, un peu aussi pour se donner une contenance, il cingle de grands coups de fouet l'échine dentelée de ses bêtes.

Ceux qui lisent ces pages, ayant des esprits infiniment plus cultivés que celui d'un voiturier des Basses-Pyrénées, n'ont pas à l'égard du voyageur assis sur le siège du cabriolet les inquiétudes qui altèrent la tranquillité de son voisin en béret bleu. Ils savent déjà qu'un *auteur* fait en ce moment connaissance avec la vallée de Refrogne.

Landry de Malemort n'est pas ce que les filles appellent un « bel homme » et les femmes du monde un « joli garçon ». Pourtant, dès le premier coup d'œil, il intéresse généralement les unes et les autres ; car il a vingt-cinq ans, l'œil vif, la physionomie ouverte, le nez au vent, les dents blanches et un sourire fort spirituel.

Il est bien fait et de haute taille ; mais tel est son désir de paraître, qu'il trouve, malgré sa belle stature, beaucoup trop exigüe la place qu'il occupe dans l'univers. Peut-être est-ce pour y remplir un peu plus d'espace, qu'il porte toute sa barbe et les cheveux follement ébouriffés ! Peut-être, aussi, est-ce pour y faire

meilleure figure, qu'il tâche en écrivant d'enfler sa renommée...

Son œil enfoncé sous l'orbite semble une araignée tapie au fond de sa toile. Un enchevêtrement de ces rides ténues, qui partent de l'angle extérieur de la paupière et forment ce qu'on appelle une patte-d'oie, achève de rendre frappante cette comparaison d'une araignée embusquée au centre de sa toile.

C'est que Landry de Malemort est un rieur acharné : les mouches que son œil gobe impitoyablement et enlace dans les mailles de ses perfides pattes-d'oie sont tous les ridicules, grands et petits, de ceux qui se hasar dent à portée de ses rayons visuels. Ami ou ennemi, nul n'est épargné. C'est un grave défaut, à coup sûr et souvent il transforme trop vite en méfiance la favorable impression que le jeune homme avait produite au premier abord.

Enfin le cabriolet a terminé son ascension et s'éloigne au trot rapide des deux haridelles exténuées, qui dévorent l'espace absolument comme si elles étaient infatigables.

— Quel est ce joli village ? demanda au bout d'un instant Landry en désignant à son compagnon un hameau dont les blanches maisonnettes, blotties dans le creux d'une colline boisée, semblaient des œufs de fauvettes posés sur la mousse d'un chaud petit nid.

— C'est Angostrina, parbleu ! répondit le voiturier d'un ton qui signifiait que le village en question occupait depuis des siècles l'attention des géographes. Puis, sans chercher à causer davantage, il assaisonna de vigoureux coups de fouet la croupe de ses bêtes. Décidément, le « bagage littéraire » lui pesait sur le cœur, car, pour qu'un cocher méridional fasse preuve d'une si stoïque réserve, il faut qu'un abîme bien profond ait

été creusé entre son client et lui. Sans chercher à jeter un pont sur cet abîme, l'écrivain voyageur contemplait tout pensif le petit village aux blanches maisons. C'était un si joli point de vue ! L'œil se reposait si doucement sur le velours des prairies, ou suivait si volontiers les méandres d'une infinité de ruisselets qui se laissaient choir comme des couleuvres d'argent du haut en bas des roches grises, pour aller serpenter ensuite sous d'ombreuses voûtes de noisetiers et d'aunes !

A droite d'Angostrina, sur la lisière d'une immense forêt de sapins, était perché un moulin, et quel amour de petit moulin ! A cheval sur un torrent qui dégringole à grand bruit et fracas des crêtes neigeuses d'un immense cirque de rochers, le moulin d'Angostrina semble toujours sur le point d'être emporté jusqu'au bas de la montagne par les eaux furieuses qui se tordent le long de ses murailles et voilent sa roue d'une gaze d'écume blanche. Ce serait bien dommage, vraiment, de voir cet assaut perpétuel devenir fatal à la mignonne chaumière, dont le toit de paille couvert de farine fait penser à la chevelure poudrée d'une blonde marquise d'autrefois.

Mais la mignonne chaumière ne succombe pas aux efforts héroïques de son assiégeant, et c'est peut-être la seule chose qui altère sa ressemblance avec une fragile marquise de jadis. A part ce point secondaire, l'analogie est complète, et le moulin avait vraiment la mine friponne d'une coquette au pimpant minois, sous les longs rameaux d'une vigne indomptée qui le coiffait à ravir. Un pommier tout en fleurs envoyait une ombre rosée sur la blanche muraille, au milieu de laquelle le moyeu noir de la roue à aubes donnait l'illusion d'une mouche posée sur une joue rougissante pour être happée dans un baiser d'amoureux.

Précisément l'amoureux n'était pas loin, à voir la

façon dont Landry dévorait du regard la jolie mesure. « Que je serais bien là, se disait-il, pour entasser pages sur pages, et travailler en paix, loin du monde, des ennuyeux et de... »

Sans achever sa pensée, il fronça le sourcil comme ne le font pas d'ordinaire ceux qui ont eu pour unique passion celle des mesures pittoresquement nichées sur le penchant des collines.

Le bruit d'une petite clochette qui tintait sur la route vint heureusement rappeler à Landry qu'il était au cœur des Pyrénées, amoureux d'une blonde chaumière. Et voyez comme un hasard compatissant vient parfois en aide aux amoureux ! Il se trouva que la clochette était pendue au cou d'un âne, que cet âne pliait sous un lourd sac de blé, et qu'un gros homme, blanc de la tête aux pieds, fermait la marche du cortège qui venait à la rencontre du cabriolet.

Le sire de Malemort tenait de ses ancêtres un caractère très décidé et prompt à saisir les occasions par les cheveux. D'une main il arrêta court les deux haridelles qui obéirent sans témoigner l'ombre de répugnance, de l'autre il se fit un porte-voix pour parler au gros homme.

— Eh ! lui cria-t-il, monsieur le propriétaire de l'âne, êtes vous aussi propriétaire de ce joli moulin ?

— Eh parbleu oui ! mon cher monsieur. De père en fils les Poulou écrasent du blé, et leurs ânes le portent.

— Dites-moi, maître Poulou, en serrant un peu vos sacs de farine, auriez-vous assez de place pour me loger pendant un mois ou deux ?

— Ma foi, monsieur, vous avez l'air d'un charmant garçon et de bonne humeur !... Puisque vous avez envie de vous blanchir le teint, j'ai une chambre bien à votre service. Vous n'y serez pas comme à Paris, mais vous y vivrez avec de si braves gens !... Moi et ma femme d'abord et puis...

— Allons c'est entendu ! interrompit le bouillant Landry. Vous et votre âne avez l'air de deux trop excellentes personnes, pour ne pas me faire augurer très bien du reste de la famille. A partir de maintenant, j'en fais partie.

Sans autres formalités, le cocher en béret bleu reçut le prix de sa course, le bagage littéraire fut ficelé sur le dos de l'âne en compagnie du sac de blé, et Landry, disant adieu au monde, à ses pompes et à ses œuvres, s'engagea dans un sentier rocailleux qui grimpait le long du torrent tapageur jusqu'au gentil moulin.



## II

Une heure après, Landry de Malemort est installé dans son logement de rencontre. En homme qui ne gaspille pas les minutes, il a déjà extrait des profondeurs de la fameuse valise un tas de paperasses et les a dispersées sur une table de bois blanc dans un confortable désordre qui sent le chez soi. Maintenant il ouvre un gros cahier qui porte pour titre :

### ÉTAPES D'UNE DÉROUTE.

et se met à y griffonner :

Angostrina, 3 juin.

. . . . .  
Avec trois couples de rossignols et sept ou huit paires de fauvettes, je suis, pour tout l'été, l'hôte de M. Poulou. Rossignols et fauvettes viennent ici pour déguster les vers de farine que chaque matin leur distribue charitablement M<sup>mo</sup> Poulou. Que ne peut-elle, la bonne dame, me faire également une part dans ses largesses, à moi maigre et chétif poète ! Que n'ai-je, comme la fauvette à tête noire qui égrène ses roulades cristallines sur le plus haut panache de ce lilas, le don de transformer les vers de farine en chansons divines !...

Bah ! peut-être au bout de quelques jours passés au milieu d'eux, vais-je éclipser tous les becs-fins qui vocalisent autour de ma fenêtre. Ne m'a-t-on pas sur-

nommé jadis l'oiseau moqueur? Or j'ai lu dans un ouvrage de grand mérite que le *Mimus Polyglottus* parvient à imiter dans leurs moindres nuances les chants les plus délicieux. Voilà ce qui m'attend! Oui, je ferai passer dans mes vers les harmonies célestes qui charment en ce moment mes oreilles... ou j'y perdrai mon surnom!...

Hélas, je garderai mon surnom, mais à quel prix! J'achevais à peine ces lignes que l'âne de maître Poulou s'est mis à braire dans le pré, juste sous ma fenêtre, si fort qu'on n'entendait plus ni rossignols ni fauvettes... O dure leçon! O funeste présage! O douche glacée sur mon enthousiasme! O maudit rossignol d'Arcadie! Tu es donc ce bec-fin dont je ferai passer dans mes vers les célestes harmonies!

Pour le moment, tout mon lyrisme s'est évanoui. Je croyais terminer ma journée en poète : un dieu s'agitait en mon sein. Mais un âne a parlé, le dieu se tait : Pauvre Apollon!

Je vais prosaïquement noter ici comment s'est passée mon installation au moulin, puis j'irai faire un tour d'explorateur sur le territoire d'Angostrina.

— Alors comme ça, mon jeune monsieur, j'ai sur les bras un nourrisson de plus?

Tout ébahi, je restai bouche bée devant M<sup>me</sup> Poulou à laquelle son mari venait de me présenter et d'expliquer mes projets de studieuse retraite sous son toit. Certes la puissante matrone était constituée pour donner pâture à de nombreux nourrissons; mais j'avoue que mes ambitions se résument modestement à rester celui des Muses. Du reste, dans la maison, nulle trace de bébé et l'âge de ma florissante hôtesse, qui frisait la cinquantaine, excluait toute chance d'en voir surgir à l'improviste.

— Ah! ah! ah! reprit la digne femme en riant aux

éclats. A-t-il l'air drôle ! Allons, venez voir vos frères de lait !

Ce disant, sans façon elle me prit par la main, et m'entraîna dans un frais jardinet, ombragé de lilas et de grands pommiers encore fleuris.

— Célestine ! cria-t-elle, Célestine ! apporte le déjeuner des petits musiciens.

Une fille de taille élancée, aux cheveux noirs comme l'aile du corbeau, et dont l'œil avait les sombres miroitements des eaux d'un puits, apparut tenant à la main une écuelle pleine de vers de farine.

— Regarde, Célestine, dit la joyeuse commère, le beau voyageur que nous allons loger. C'est un amoureux tout trouvé pour toi.

Célestine m'honora d'un rapide regard et d'un sourire sans gaucherie, puis répandit sur le sol le régál des oiseaux.

Tout un peuple de rossignols, fauvettes, linottes, chardonnerets, rouges-gorges, roitelets, hoche-queues, tarins, mésanges, se précipita vers la servante. Bien des jolies chansons furent interrompues, parce que l'artiste ailé becquetait sa pitance jusque sous les pieds nus de la paysanne. Après tout, cela ne se voit-il pas aussi chez nous autres hommes, où plus d'une imagination ailée rampe aux genoux de la fortune, la grossière parvenue ?...

Cette petite comédie terminée, nous sommes rentrés au logis où l'on m'a donné le choix entre deux chambres, l'une au premier étage, l'autre au rez-de-chaussée, — O abondance de biens ! — toutes deux ayant vue sur le jardin et les montagnes qui dominant Angostrina ; j'ai choisi celle du rez-de-chaussée parce que le tic-tac du moulin y parvient moins bruyant, quoique suffisant encore pour me donner la sensation d'écrire au milieu des rouages d'une grosse horloge.

Elle est étrange, ma chambrette ! tout y est recouvert d'une légère couche de farine, et mon encrier sur la table a l'air du gros œil brillant d'un pierrot poudré !

Quelle heureuse inspiration j'ai eue de venir m'échouer ici, alors que mon projet était de m'arrêter dans une auberge quelconque, lorsque les chevaux du cabriolet refuseraient d'aller plus loin ! Ces Poulou me paraissent des cœurs d'or, dignes des temps antiques ; la brune Célestine me distribuera ma pâtée comme aux petits oiseaux, j'aurai le loisir de travailler du matin au soir, et le temps passera tant bien que mal ! Que puis-je souhaiter de mieux ?... Oui, je vais l'aimer beaucoup, je crois, cette chambrette originale ! Je vais m'y incruste et en faire partie comme un meuble. Déjà mes habits, ma figure et mes mains prennent la teinte virginal qui est ici de rigueur. Lorsque mes cheveux hérissés seront recouverts de la même farine que le reste de ma personne et de l'ameublement, j'aurai l'air d'une blanche houppette dans sa boîte de poudre de riz.

Après cette comparaison je tire l'échelle, et pars à la découverte.

.....  
 Me voici revenu d'un voyage aussi accidenté que ceux de Robison faisant le tour de son île. Pour compléter la ressemblance, j'ai ramené un Vendredi. Que d'événements, grand Dieu ! si je ne les raconte pas avec méthode, et dans l'ordre chronologique le plus méticuleux, je n'arriverai jamais au bout.

En quittant *mon* moulin, je me suis mis à remonter la rive du torrent par un sentier à peine tracé sur le gazon et dans les fougères. Ma solitude n'a pas duré longtemps, et j'ai bientôt fait la rencontre d'un naturel du pays.

Il suivait le même chemin que moi et chassait devant

lui une très belle jument escortée d'un vieux cheval borgne et poussif. Les deux bêtes quittaient le travail, car leur poil était encore trempé de sueur. J'ai fait route avec le naturel, — personnage d'humeur très liante — jusqu'à une clairière sertie comme une verte émeraude dans une ceinture de noirs sapins. Le torrent, devenu petit ruisseau, glissait lentement entre deux rives fleuries, d'un bout à l'autre du plateau. A peine dans cet Éden, le cheval et la jument se sont mis à brouter l'herbe épaisse, tandis que le villageois reprenait le chemin d'Angostrina, laissant à leur pâture les deux bêtes affamées et moi auprès d'elles.

J'ai pu me figurer pendant quelques minutes que j'étais un berger de Virgile, partageant agréablement ses loisirs entre deux gracieuses opérations : garder les troupeaux et faire des vers. Prompt comme je suis à mordre aux illusions, j'avais même commencé une églogue :

Landry, ne plains-tu pas la blanche marguerite,

Que d'un coup de dent

La fantasque Leda, ta chèvre favorite.

A mise à néant ?

Pauvre fleur, elle allait te révéler, je pense,

Le charmant secret

Qu'au fin fond de son cœur la coquette Clémence

Enferme au loquet !

. . . . .

Le berger Landry n'est pas venu à bout d'exhaler tous les regrets que lui causait le trépas de la fleur aux pétales indiscrets. Quand, par une chaleur étouffante, on est étendu sur un tapis de mousse à l'ombre d'un sapin, bercé par la chanson de l'onde sur les cailloux et le bourdonnement monotone des abeilles, il est

bien difficile de ne pas s'endormir : c'est ce qu'a fait le berger Landry.

Hélas, quoique le rêve nous apporte en général plus de bonheur que la réalité, il n'est pas prouvé qu'il nous rende pour cela ni meilleurs ni plus doux. En tout cas, il est hors de doute qu'à son réveil Landry n'avait plus rien de la languissante aménité qui est l'apanage des créatures poétiques vouées à la vie pastorale ; car son premier acte a été d'allonger un formidable coup de pied à la jolie jument qui, pour son malheur, était venue paître non loin de lui. Ensuite, comme il se faisait tard et que des lueurs de crépuscule empourpraient déjà le couchant, il se leva et se mit à suivre le bord du torrent, qui à travers un labyrinthe de rochers et de sapins devait lui servir de fil d'Ariane pour retrouver le moulin.

Je me glissais en silence à travers un fourré de houx et d'aunes, quand soudain les cris aigus d'un martin-pêcheur brusquement dérangé se firent entendre malgré le tapage des cascates qui bouillonnaient autour de moi. Une seconde après, l'oiseau passa, rapide comme la pensée ; j'eutendis contre mon visage le frou-frou de son aile verte, et le vis disparaître dans les juncs de la rive opposée.

Au même instant, je découvris l'auteur de cette panique.

C'était un pêcheur de truites, très absorbé par sa besogne et qui me tournait le dos, ce qui me permit de l'observer à mon aise sans être vu.

Oh quel pêcheur de truites ! Oh quel dos ! J'avais sous les yeux un petit bossu, perché sur un quartier de roche autour duquel écumait le torrent. Il était armé d'une longue gaule peinte en vert et faisait remonter à la mouche les rapides et les chutes où il supposait qu'une innocente truite attendait bouche béante

l'appât séducteur. Sa persévérance ne tarda pas à être récompensée, car, tout à coup, le corps fluet d'une pauvre gourmande surgit au-dessus de la tête du bossu et la captive vient se pàmer à mes pieds, sur le sable.

L'heureux pêcheur se retourna, sauta de pierre en pierre jusqu'à la rive, avec une agilité surprenante dans sa chétive personne, et, au moment où il se baissait pour ramasser sa proie, se trouva nez à nez avec moi.

Alors seulement il m'aperçut.

De nos deux bouches s'échappèrent simultanément deux exclamations de surprise. Celle du bossu était bien naturelle, puisque je lui apparaissais d'une façon très imprévue. Quant à la mienne, elle venait de ce que la figure du bizarre personnage était toute différente de ce que je m'attendais à voir.

Il avait une délicieuse tête d'ange : cheveux blonds bouclés, yeux bleus, front pur, sourire plein de charme et d'expression ; rien n'y manquait. Rarement j'avais rencontré physionomie plus sympathique, et comme il n'entre guère dans mes habitudes de cacher mes impressions bonnes ou mauvaises, je pris mon air le plus affable pour dire au jeune homme :

— Monsieur, permettez que je vous félicite de votre belle prise. Je parierais qu'elle pèse au moins deux livres.

— Monsieur, répondit-il en souriant, vos félicitations arrivent d'autant plus à propos que c'est ma première capture d'aujourd'hui. Pourtant il y a trois heures que je pêche !... On a beau dire que nous sommes malins, nous autres bossus, je crois que ces coquines de truites le sont encore bien davantage.

— En tout cas, elles sont muettes, et nous serions fort à plaindre que vous autres bossus le fussiez comme elles, répondis-je en m'inclinant.

— Oh mais ! pour une conversation qui se passe dans

un vailon sauvage des Pyrénées, savez-vous que la nôtre est très talon rouge? s'écria gaiement mon interlocuteur. Cela me fait supposer que, malgré la farine qui couvre vos habits, vous pourriez bien être autre chose que le meunier d'Angostrina.

— Puisque mon prétentieux jargon me trahit, je crois qu'il vaut mieux procéder à une présentation en règle, répliquai-je. Je me nomme Landry de Malemort... Ma profession est d'être un peu poète..., un peu romancier..., un peu flâneur aussi. Je viens de m'établir pour un mois au moulin d'Angostrina, afin d'y travailler sans être dérangé.

— Moi, je me nomme Gabriel de Murcy..., grand amateur de chasse et de pêche, ce qui m'a fait élire domicile pour quelque temps à l'auberge d'Angostrina.

... Depuis trois jours, je goûte les charmes de la solitude; je lis, cours les bois, dénêche des oiseaux, je rêve, je pêche...

— Charmante occupation!

— Oui, mais bien ridicule de ma part... Elle me force à passer la journée au milieu de roseaux dont la droite et flexible tige semble un perpétuel reproche pour une pauvre échine tordue.

— Permettez-moi de vous redire le mot de Pascal : « L'homme est un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant. » Consolez-vous d'avoir une tige moins élégante que ceux qui vous narguent, en songeant que s'ils avaient à porter tout le poids d'un esprit de bossu, peut-être plieraient-ils sous le faix,... comme votre échine.

A ces mots, mon nouveau compagnon se prit à rire de bon cœur et me tendit la main.

— Tenez, dit-il en secouant chaleureusement la mienne, je crois que vous venez de faire plus en un instant pour alléger le fardeau qui charge mes épaules,

que toutes les profondes réflexions avec lesquelles je cherche depuis des années à me donner un peu de philosophie...

— Ma foi, mon cher monsieur, j'en suis fort aise... La meilleure résignation est celle qu'on obtient en riant de ses maux, mais aussi c'est la plus rare.

— Et celui qui nous la procure n'est-il pas le plus précieux des amis? s'écria le petit bossu en mettant un redoublement d'enthousiasme à me secouer la main.

Je ne pus réprimer un sourire qui fut saisi au vol par l'œil vigilant du pêcheur de truites, car il reprit aussitôt :

— Vous me trouvez bien prompt à prodiguer mon amitié!... Bah, je ne suis pas de votre avis. Qui n'a pas au nombre de ses connaissances certaines personnes avec lesquelles il pourrait vivre un siècle sans être plus intime avec elles que le premier jour?... En revanche, il me semble que d'autres natures doivent nous inspirer dès le début une amitié aussi ardente que si elle comptait des années...

— Diable! m'écriai-je, la théorie du coup de foudre est assez connue en amour; mais voici la première fois que je la vois appliquer à l'amitié.

— Eh bien, vous m'avez foudroyé! dit avec impétuosité mon ami le bossu.

Il ne pouvait être question, pour un homme qui venait d'être frappé du feu céleste, de se remettre bourgeoisement à pêcher à la ligne. La longue gaule peinte en vert fut soigneusement ficelée dans un étui, les mouches artificielles rentrèrent dans le portefeuille qui leur sert de ruche, et je partis bras dessus bras dessous avec mon ami de fraîche date.

Au bout de la demi-heure que nous mîmes à rentrer au logis, nous étions convenus de nous appeler désormais par nos noms de baptême, et le jeune Murey

s'était décidé à venir occuper au moulin la chambre que la mère Poulou m'avait dit être vacante au-dessus de la mienne.

Pour mettre ce projet à exécution, je présentai à ma bonne et grosse hôtesse celui qui voulait partager avec moi son hospitalité.

Elle considéra pendant un instant cette recrue de ma façon, puis apostropha son mari en ces termes :

— Dis donc, Poulou, nous n'avions pas d'enfants, et voilà que tout à coup il nous tombe du ciel une paire de gentils garçons... C'est de la chance, hein?

— Pour sûr, répondit le meunier. Aussi, maintenant que tu as ces deux beaux garçons, je pense que tu ne seras plus aussi pressée d'appeler notre âne « ton petit fiston. »

L'idée de remplacer le baudet dans les instinctifs épanchements maternels de M<sup>me</sup> Poulou me fit tressaillir d'aise et d'orgueil. Quant à Gabriel, — ma foi, c'est ainsi que j'ai promis de l'appeler à l'avenir; prenons-en l'habitude, — quant à Gabriel, il fut pris d'un scrupule.

— Je suis fâché, madame, dit-il à notre maman honoraire, qu'il vous tombe du ciel un fils aussi mal bâti que moi. Vraiment, il ne vous fait pas honneur!

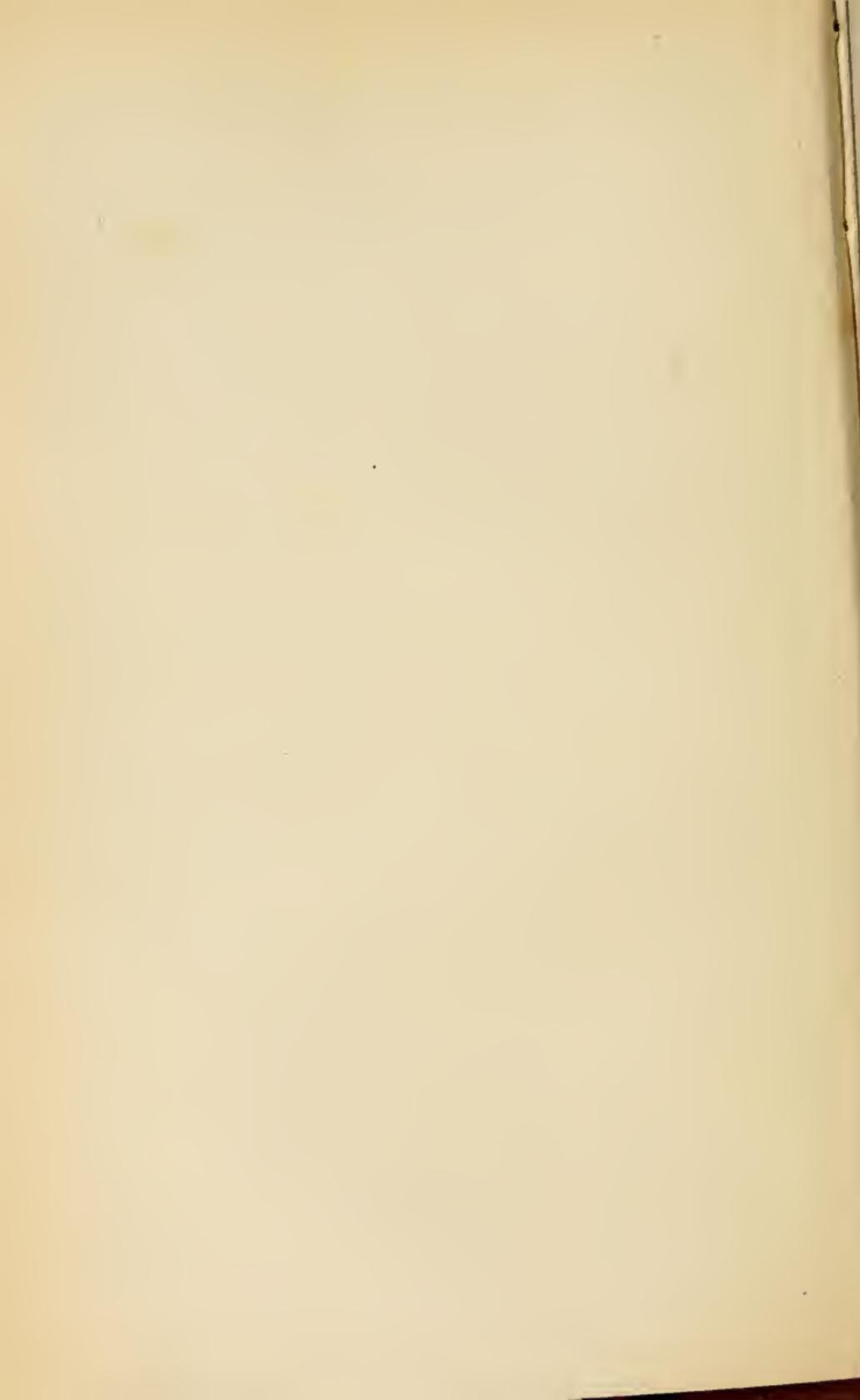
— Taisez-vous, s'écria la grosse femme, vous n'avez pas le sens commun! Ne savez-vous donc pas que nous autres mères avons toujours un faible pour le moins heureux de nos enfants.

Il n'en fallait pas tant pour attendrir le cœur impressionnable du bossu. Il se précipita dans les bras de l'excellente créature et un nuage de farine me déroba pendant un instant le spectacle de leurs transports.

Ainsi, moi qui croyais m'installer dans une île déserte — il y a des îles en terre ferme depuis don Quichotte — je me trouve contre toute attente bien mieux

loti que Robinson; car, outre mon Vendredi bossu, j'ai une maman : la plus grosse meunière de France et de Navarre.

· · · · ·  
Landry en était là du récit de sa première journée de villégiature, quand M<sup>me</sup> Poulou vint lui annoncer que la truite, victime de Gabriel, était frite à point. Bientôt les deux amis furent réunis autour de l'infortunée grimpeuse de cascades et la récompensèrent d'avoir servi d'occasion à leur rencontre en n'en laissant pas une miette. Ils achevèrent ensuite la soirée en devisant spirituellement ensemble, jusqu'au moment où leurs paupières devinrent si lourdes qu'ils pensèrent pouvoir aller se mettre au lit sans craindre d'être tenus éveillés par le perpétuel tic-tac du moulin.



### III

Le lendemain matin, vers onze heures, Gabriel pénétra chez Landry et trouva le jeune homme en train d'écrire.

— Hier j'ai fait connaissance avec l'homme privé, dit-il en entrant, aujourd'hui c'est l'écrivain qui m'apparaît. Est-ce au poète ou au romancier que je m'adresse ?

— Ni l'un ni l'autre... Voyez plutôt.

Ce disant, Landry fit lire au bossu le titre du gros cahier sur lequel il s'escrimait.

— *Étapes d'une Déroute!* Serait-ce un livre d'histoire, s'écria Gabriel, la retraite de Russie par exemple ?

— C'est un livre d'histoire, et on y raconte une retraite d'autant plus désastreuse qu'elle avait été précédée de quelques combats heureux, répliqua tranquillement Landry.

— Pardonnez à mon inexpérience, mais je croyais que, dans certains cas, une bataille gagnée décidait de la campagne ! dit en souriant Gabriel.

— Vous m'en direz des nouvelles quand vous ferez vos premières armes.

— Jamais alors !

— Et pourquoi donc ?

— Hélas ! je ne suis pas armé en guerre ! répliqua le bossu.

Cet accès de modestie fut suivi d'un court silence, après lequel il reprit :

— Qu'il serait donc gentil à vous de me laisser lire

dans votre cahier l'étape d'hier, afin que je constate s'il y a parfois de bonnes journées dans les plus terribles déroutes...

— Mon Dieu, bien volontiers... Pourtant je ne sais pas trop .. Songez que cela est écrit pour moi seul... Vous trouverez peut-être que...

— Que je suis désigné comme un affreux petit bossu ! interrompit Gabriel avec un bon rire. Je vous en prie, laissez-moi surprendre votre première impression à la vue de ce phénomène.

Comment résister à une si humble requête ? — Tous les pères de l'Église vous diront que l'humilité dans la prière fait violence à Dieu. — Landry de Malemort prit le cahier et le tendit au bossu.

— « Il avait une délicieuse tête d'ange : cheveux blonds, yeux bleus, front pur, sourire plein de charme et d'expression, rien n'y manquait... » Rien, mon ami, vous avez raison, et mon visage n'est point un masque trompeur, lorsqu'il révèle une séraphique innocence.

— Au lieu de vous interrompre, répondit Landry, lisez donc la phrase suivante, vous y verrez que la vue d'un ange ne m'inspire pas de répulsion.

— Avouez même qu'il eût parfois mieux valu pour vous moins apprécier le charme des visages empreints de céleste candeur !

— Mais lisez donc, insupportable bavard !

A cette injonction, Gabriel se remit docilement à déchiffrer le cahier. Enfin, il releva la tête sa lecture finie.

— Merci de m'avoir laissé jeter un coup d'œil sur le tableau de votre détresse. Vraiment il n'est pas trop sombre. Et puis, je crois qu'un jour vous serez très heureux de découvrir qu'en notant chaque soir vos impressions comme vous le faites, vous aurez produit une

œuvre charmante, pleine d'humour et de naturel, écrite, pour ainsi dire, sans y songer.

— Sur ce point je ne suis pas de votre avis. Mes *Étapes d'une Déroute* sont écrites pour moi seul, sans nul souci de la forme et de l'effet... et, voyez-vous, pour qu'une œuvre littéraire fasse vraiment grande impression sur le public, il faut que chaque détail en ait été calculé avec art, avec un art d'autant plus habile qu'il est mieux caché. Tenez, le seul mérite que je reconnaisse à un ouvrage du genre de mes *Étapes*, si on en faisait un livre, c'est la sincérité. Jamais un auteur, écrivant pour la foule, n'obtiendrait de son amour-propre la franchise que je mets dans ces pages destinées à moi seul.

— Êtes-vous donc parfaitement certain que ce soit là une garantie absolue de sincérité et de franchise? demanda Gabriel d'un petit air innocent.

— Dame! je suppose en tout cas que ce sont les qualités maîtresses de mes *Étapes*.

— Alors voudriez-vous m'expliquer pourquoi vous avez passé sous silence les causes de ce coup de pied brutal donné à une jolie jument qui était venue paître auprès de vous. C'était bien mal répondre à la confiance de cette pauvre bête, et un pareil acte méritait quelques éclaircissements dans ces pages, dont les qualités maîtresses sont la sincérité et la franchise.

— Ah! l'enragé sournois, s'écria gaiement Landry, voyez-vous comme il a mis le doigt précisément où le bât me blesse! Je l'avoue, me voilà pris en flagrant délit; mais une faute bien réparée vaut mieux que n'importe quel trait de vertu...

— Ainsi, vous allez me raconter la cause de votre courroux contre la jolie jument.

— Oui, ce sera ma pénitence!

Et sans plus tarder Landry commença sa narration.

— Mon cher Gabriel, faites le petit effort d'imagination de rejoindre le sire de Malemort au moment où, quittant son moulin, il grimpe le long d'un sentier à peine frayé dans les fougères. Le voici qui rattrape un vieux bonhomme armé d'un fouet qui lui sert à maintenir dans la bonne voie les deux animaux que vous savez.

— Adichat, moussu, dit le vieux bonhomme, comme ça vous allez faire un tour de promenade ?

— Tout justement, mon brave... Vous êtes d'Angostrina ?

— Oui, j'y ai pris ma retraite... Vous seriez venu seulement un an plus tôt, c'est moi qui vous aurais mené en diligence de Pau jusqu'au bas de la vallée... Maintenant, c'est fini, je ne suis plus bon à rien... Quand on devient vieux, vous savez !...

— Oui, je sais!...

Il s'arrêta, regarda dans le blanc des yeux ma figure de trente ans, et partit d'un éclat de rire.

— Vous vous fichez de moi !

— Mais non ! Mais non !

— Mais si ! Mais si ! Les jeunes font la nique aux vieux, c'est le règlement... Ah ! quand je faisais le service sur la route de Pau, cela ne se passait pas comme cela, monsieur ! Un cocher de diligence sur son siège, c'est, comme qui dirait, un roi sur un trône : tout le monde lui fait politesse, on lui offre des cigares, des verres de vin blanc à chaque auberge... J'en faisais voir du pays à mes voyageurs, et j'en voyais aussi !

Ces souvenirs de grandeur déchu firent une telle impression sur mon camarade, qu'il tomba dans un morne silence.

Ce fut moi qui renouai l'entretien.

— Une jolie jument que vous avez là !

L'œil du vieux maquignon lança des éclairs.

— Vous êtes connaisseur, monsieur. Elle en a gagné

de l'argent, allez, quand elle était plus jeune et qu'elle courait les steeples à Pau!... C'est mon luxe, à moi, j'aime les beaux chevaux.

— C'est une pur sang ?

— Je crois bien ! j'ai tous ses papiers.

— Vous lui avez donné là un drôle de compagnon !

— Que voulez-vous, monsieur, je ne suis pas assez riche pour en avoir deux comme Fleur-d'Amour... Mais il a beau être borgne et poussif, mon vieux rossard donne encore un bon coup de collier.

— Et ils font bon ménage ensemble ?

— Dame, il le faut bien quand ils sont attelés à la même charrette !

Après cette remarque d'une profonde philosophie, l'ex-voiturier cingla les jarrets de ses bêtes d'un vigoureux coup de fouet.

Nous étions arrivés, tout en causant, à la verte clairière que j'ai déjà décrite. La jument partit à travers l'herbe épaisse avec des bonds désordonnés et en secouant furieusement sa crinière comme pour protester contre l'indigne outrage qu'elle venait de subir.

— Noble et généreuse bête ! m'écriai-je en accueillant d'un sympathique sourire Fleur-d'Amour qui revenait haletante de sa course folle. Non, tu n'étais pas née pour cheminer honteusement accouplée à cette ignoble rosse!... Comme ton grand œil me regarde tristement ! Viens, ma chérie, viens que je te caresse, viens que je te console, viens que je calme ton sang pur que les coups font bouillir...

Comme si elle m'eût compris, Fleur-d'Amour vint vers moi et me laissa doucement passer la main sur la peau souple et lustrée de sa fine encolure.

Cela fait, je m'étendis sur l'herbe à la lisière de la forêt, et continuai à m'attendrir sur le sort de l'infortunée Fleur-d'Amour.

— A quoi pense-t-elle maintenant ? me disais-je en la voyant tendre le cou et humer la brise qui montait de la vallée. Elle songe sans doute à quelque intrépide étalon qui jadis volait à ses côtés et franchissait les obstacles sous un tonnerre d'applaudissements. Son cœur se gonfle de dégoût en songeant au présent... Noble et généreuse bête, si tu pouvais brouter une herbe empoisonnée qui te délivre de la honte de traîner la même charrette que ce monstre.

Mais Fleur-d'Amour, frôlant de ses naseaux le tapis de verdure qui s'étalait à ses pieds, se contenta d'en arracher une touffe de marguerites dont elle ne fit qu'une bouchée.

Après m'être apitoyé sur le sort de la jument, n'était-il pas bien juste de pleurer aussi un peu sur la triste fin des marguerites ? Ne sont-elles pas aussi des fleurs d'amour, par les poétiques confidences qu'on leur demande ?

Grâce à cette réflexion, je devins en un clin d'œil le berger Landry et si le soleil n'était pas venu engourdir ma muse un quart d'heure trop tôt, j'aurais sans doute achevé mon églogue, la première qu'il me soit arrivé de commencer depuis que j'ai embrassé la carrière de poète. Il est vraiment fort regrettable qu'à l'ombre des grands sapins on trouve une mousse si épaisse et moelleuse.

Mon sommeil fut très agité de cauchemars étranges dont je ne me souviens que vaguement. Je me rappelle seulement qu'ils étaient d'une nature si attendrissante qu'il m'arriva plusieurs fois de fondre en larmes en baisant avec une respectueuse admiration le sabot d'une délicieuse pouliche alezane forcée de vivre avec un gros cheval hongre, gris pommelé, et de subir ses odieuses caresses. L'aimable pouliche finit sans doute par être émue de mon inaltérable attachement, car

elle y répondit par un long hennissement où vibraient une tendresse infinie...

Ce cri traduisait si bien les élans de mon âme, qu'il m'ébranla comme une commotion électrique et me réveilla en sursaut. J'ouvris de grands yeux, si grands qu'ils reflétèrent en entier le tableau que je vais vous décrire, cher Gabriel.

Juste en face de moi était venu se placer le hideux cheval borgne et poussif. Qu'il était vilain, minable et misérable ainsi planté sur ses quatre pattes raides et ankylosées, le cou tendu, la bouche pleine d'herbe, son œil unique fixe et morne. Entre lui et moi, si près de moi que sa jambe nerveuse me frôlait, s'était placée la sentimentale Fleur-d'Amour. Elle léchait tendrement le poil bourru du carcan hébété, sans se laisser rebuter par sa répugnante odeur... A la vue de ce charmant groupe, cher Gabriel, j'ai envoyé un formidable coup de pied à la sentimentale Fleur-d'Amour.

— C'est tout ? fit Gabriel d'une petite voix étonnée et un peu railleuse.

— Absolument tout ; que voulez-vous de plus ? Ce n'est certes pas le manque de franchise que vous pouvez me reprocher cette fois-ci.

— Le ciel m'en préserve !

— Ah ! Gabriel, Gabriel, vous m'avez l'air porté à l'indulgence pour cette sottise !

A ce reproche, le bossu partit d'un formidable éclat de rire.

— Jamais, non jamais, s'écria-t-il, je n'ai rien entendu de si drôle que votre ton courroucé contre cette malheureuse bête...

Landry, à cette sortie du petit personnage, ne put réprimer un sourire,

— Allons, reprit Gabriel, demain en nous promenant

nous irons voir cette pauvre Fleur-d'Amour, et vous lui ferez une caresse pour racheter le coup de pied.

Et, surprenant sur le visage de Landry un léger mouvement d'impatience, son ami s'empessa d'ajouter :

— Soyez tranquille, la caresse n'arrivera pas plus à destination que le coup de pied.

A ces mots, Landry n'y tint plus, et se mit à rire de bon cœur.

— Vraiment, il faut se défier beaucoup de vous, s'écria-t-il. Vous êtes trop malin !

— Ce n'est pourtant pas la trop grande fréquentation du Petit dieu malin qui peut en être cause, répondit Gabriel en baissant modestement les yeux.

La nuit est venue ; sur le ciel étoilé les montagnes profilent leurs noires silhouettes, le tic-tac du moulin vient de cesser, et dans les jardins d'Angostrina les rossignols s'exaltent à dire et redire leurs jolies plaintes d'amour.

Landry et Gabriel ne sont plus ensemble ; chacun a regagné sa chambrette. Mais regardez-les ; vous pouvez, aux dernières lueurs du crépuscule, les distinguer tous deux d'un même coup d'œil. Voyez-vous Landry à sa fenêtre du rez-de-chaussée, et au-dessus de sa tête, Gabriel encadré dans une lucarne du premier étage ? Ils jouissent en silence des nocturnes harmonies, et rêvent à... Dieu sait quoi !

Peu à peu les ténèbres se font plus épaisses, d'un jardin à l'autre les rossignols ne se répondent plus que par de longs et ardents soupirs, puis enfin ils se taisent.

Alors un grand calme tombe sur la vallée de Refrogne... un calme qui tient éveillé, car Gabriel et Landry n'ont pas quitté leurs fenêtres.

Mais voici qu'une porte s'ouvre, une ombre sort de la maison et glisse sur la prairie devant le moulin.

C'est la brune Célestine, qui, son travail du jour terminé, vient respirer l'air frais du jardin.

Soudain sa voix chaude et pure s'élève dans le silence de la nuit, et fait vibrer les échos des cimes élevées. Elle chante un vieux refrain béarnais :

Le noble duc du Maine,  
Est mort ou bien blessé !  
Est mort ou bien blessé !

Trois jeunes demoiselles  
Le viennent visiter.  
Ell' lui disent : « Beau prince,  
Où êtes-vous blessé ?  
— Au cœur, mesdemoiselles,  
Je crois que j'en mourrai!... » (1)

. . . . .

— Mais voyez donc, la lucarne du bossu se ferme tout doucement, tout doucement et sans bruit.

A la même minute, Landry saute par-dessus l'appui de sa fenêtre et traverse en courant la prairie.

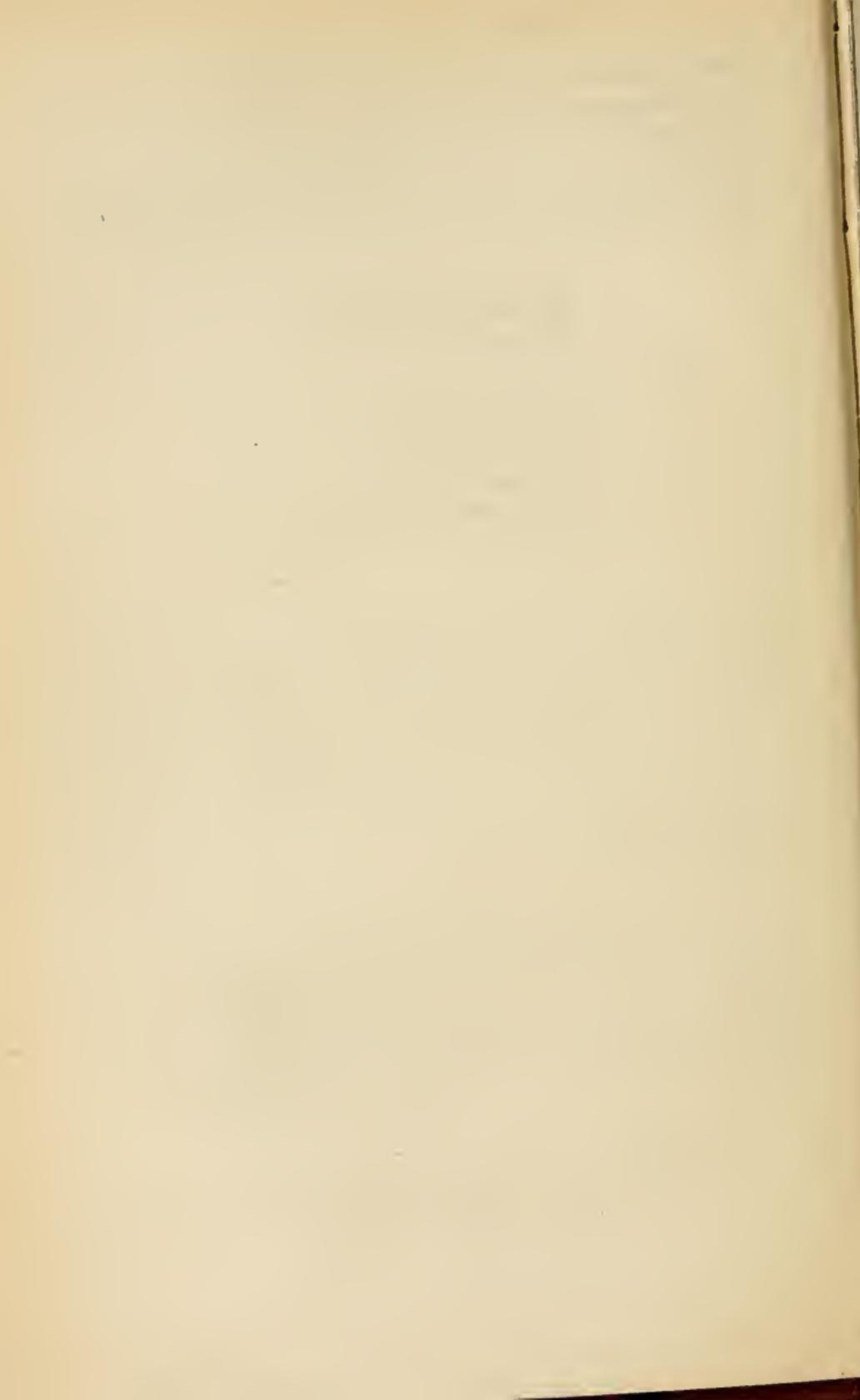
— Mon Dieu, monsieur, vous m'avez fait une peur ! Que me voulez-vous ?

— Te montrer que je n'en suis pas mort ! ma brune enfant !

. . . . .

Le grand calme de la nuit règne de nouveau sur la vallée de Refrogne. Mais écoutez, quel est ce bruit?... Oh rien, ce n'est que le cri d'épouvante d'un merle subitement chassé d'une touffe de lilas. Il se perd au milieu des ténèbres, et maintenant tout rentre dans le silence...

(1) Cette chanson a été recueillie dans les Basses-Pyrénées par M. le comte de Puymaigre, et publiée dans la *Romania* en 1874.



## IV

### ÉTAPES D'UNE DÉROUTE.

(EXTRAIT)

5 juin.

A deux heures précises, comme il avait été convenu, Gabriel m'a hélé du jardin, brandissant d'une main la gaule peinte en vert, et de l'autre affermissant sur sa tête un vaste chapeau de paille, autour duquel, en guise de ruban, s'enroulaient des fils de Florence, tandis qu'une foule de mouches de toutes couleurs s'y prélassaient.

— Il souffle une petite brise à ne pas laisser une truite dans le torrent ! dit-il en quittant le moulin.

— Oui, mais cette petite brise ne fait guère avancer ma littérature ! soupirai-je.

— Bah ! Vous n'avez pas encore visité tous les environs d'Angostrina. Comment travailler en paix quand on laisse tant d'inconnu si près de soi ?

— Si près de moi, j'en ai énormément fait disparaître depuis deux jours, répliquai-je en souriant. Du reste, vous oubliez que, pour un auteur, la façon dont il fera fructifier une idée, les développements qu'il en tirera, les effets imprévus qui en jailliront, c'est le plus affriolant des inconnus.

— Je ne dis pas non... Je me permettrai seulement de trouver étrange que ces hommes, pour lesquels il n'est pas de plus charmant inconnu que celui qu'ils

tirent de leur propre fond, soient précisément, pour la plupart, de grands coureurs d'aventures, d'incorrigibles mauvais sujets.

— Ils le sont tant que leur esprit n'a pas encore trouvé sa voie et voltige, comme un jeune oiseau, à la poursuite des sensations nouvelles. Mais plus tard, lorsqu'ils se sont initiés aux délices de la production intellectuelle...

— Accordé, mon cher Landry, vous êtes une sainte race vouée à la vie contemplative. Aussi je ne me fais nul scrupule de vous prier de méditer un peu, tandis que je vais essayer de prendre une truite sous ce petit pont.

Notre sentier nous avait, en effet, conduits à un ruisseau ombragé de saules, qu'on traversait sur ce que Gabriel décorait ambitieusement du nom de pont et qui se composait de deux troncs d'arbres mal équarris et mal joints, jetés d'une rive à l'autre. J'aurais bien préféré continuer notre promenade; mais puisque je m'étais laissé prendre si naïvement par l'adroit pêcheur de truites, je jugeai qu'il valait mieux m'exécuter de bonne grâce et, arrivé au milieu du pont, je m'assis sur un des troncs d'arbre, les jambes pendantes au-dessus de l'eau, regardant d'un œil distrait et ennuyé l'écume qui sautait jusque sur mes souliers.

Pendant ce temps, Gabriel montait sa gaule et manipulait ses mouches, tout en sondant d'un œil scrutateur l'onde limpide où dansaient des rayons de soleil tamisés par le feuillage argenté des saules.

Enfin il s'écria :

— Attention, Landry !... Veuillez interrompre un instant vos graves réflexions, pour voir avec quelle dextérité je vais faire évoluer ma mouche au milieu de toutes ces branches qui trempent dans l'eau.

Cambrant son torse autant que le lui permettait sa

bosse, il se préparait à mériter l'admiration de la galerie, aussi peu nombreuse que choisie, quand soudain il abaissa la ligne prête à fouetter l'air et grogna d'un ton de mauvaise humeur :

— Ce n'était pas la peine de découvrir un endroit aussi sauvage et solitaire que celui-ci pour y être dérangé à chaque instant... On dirait un régiment de cavalerie qui arrive.

Après avoir tendu le cou dans la direction où l'on entendait un bruit de fer sur les cailloux du sentier, derrière un rideau d'arbres, je répondis aussitôt en riant :

— Voici que je vais jouer auprès de vous le rôle de Sancho auprès de don Quichotte, en vous empêchant de prendre des moulins à vent pour des géants... Votre régiment de cavalerie se réduit à deux mules escortées d'un Espagnol.

— Le diable les emporte ! vociféra le bossu, dont la douce nature devient intraitable quand on trouble sa chère distraction. Elles vont piétiner sur le pont, et faire sauver les truites sous les pierres !...

— Elles vont piétiner sur le pont... c'est certain ! répondis-je, non sans une pointe de triomphe dans la voix, en me levant pour leur faire place.

En arrivant au pont, et nous apercevant, l'Espagnol arrêta ses mules. C'était un grand gaillard, portant le costume aragonais, un mouchoir rouge noué autour du front, sans chapeau, le visage soigneusement rasé, l'air à la fois fripon et bon enfant. Son métier était de parcourir au printemps le versant français des Pyrénées pour y vendre les cerises que le soleil a déjà fait mûrir sur le versant méridional, alors qu'elles sont encore vertes comme des petits pois dans les montagnes du Béarn.

Je m'étais réfugié à l'extrémité du pont opposée à

celle où s'était arrêtée la caravane, et le dialogue suivant s'échangea entre le muletier et moi sur un ton fort élevé pour dominer l'assourdissant babil du ruisseau.

— Buenos dias, caballero ! commençai-je, enchanté de placer les seuls mots qui me soient connus de la langue du Cid.

— Bien le bonjour, monsieur ! répondit l'Espagnol. Voulez-vous m'acheter des cerises ?

— Vous vendez des cerises?... — Justement, c'est le fruit que j'aime le mieux... — Vite, apportez votre marchandise.

A quoi servirait de chercher si cette extrême passion pour les cerises n'était pas quelque peu fortifiée par l'agréable perspective de taquiner Gabriel, en attardant les mules aux abords du pont. Du reste, mon ami vint sans se faire prier prendre sa part du goûter champêtre et ainsi sa pêche, qui n'amusaient que lui seul, se trouva transformée en un plaisir qui profitait à tous. En bonne morale, j'ai peut-être mérité beaucoup de blâme, mais en bonne justice, cela n'était-il pas mieux ainsi ? Hélas ! entre la bonne justice et la bonne morale, il y a souvent la différence d'une cerise à une truite.

Comme nous achevions de dévaliser un de ses paniers, l'Espagnol demanda :

— Je suis bien sur le chemin de la villa, n'est-ce pas ?

— Quelle villa ? répliquai-je.

— Les gens d'Angostrina m'ont dit que je trouverais à vendre des cerises dans une villa située sur ce sentier, à trois kilomètres du village... Vous devez savoir où c'est, si vous êtes d'ici.

— Nous sommes d'ici sans en être, répondis-je, car nous n'y habitons que depuis peu de jours, et

c'est la première fois que j'entends parler d'une villa dans les environs.

— Tant pis... J'avais espéré, en voyant des messieurs comme vous, qu'ils seraient amis de la dame qui demeure là-bas et pourraient me recommander à elle.

— Vous dites qu'il y a là-bas une dame ? m'écriai-je.

— Oui, une veuve, et très jolie encore !... à ce qu'on m'a dit.

— Mon petit Gabriel, murmurai-je à l'oreille de mon compagnon, il faut absolument que nous allions voir cela tout de suite.

— Vous êtes fou ! répondit-il tout bas.

— C'est possible !... Ce sera très amusant. Nous partons avec ce brave homme pour nous donner une contenance... Allons, faites-moi ce plaisir !... Cachez vos lignes dans un buisson ; vous pêcherez au retour.

— Quand nous reviendrons il sera bien tard !

— Alors, vous ne pêcherez pas !... Je tâcherai de m'en consoler.

— Qu'il soit fait selon votre désir ! soupira-t-il.

J'annonçai à l'Espagnol notre résolution de nous joindre à sa troupe et d'aller faire à ses côtés un voyage d'exploration auprès de la jolie veuve. Il parut enchanté de ce projet et décidé à le servir par tous les moyens.

Les paniers furent recouverts de toile ; des nuées de mouches recommencèrent à bourdonner autour, les mules reprirent à la file le sentier, suivies de leur maître ; Gabriel venait ensuite et je formais l'arrière-garde. C'est ainsi que nous nous mîmes en marche vers cette villa qui abritait une jolie veuve.

Au moment où nous partions, Gabriel jeta un long regard de regret sur le petit pont où il espérait faire de si belles captures.

— Cruel, dit-il, regardez ces rives ombreuses que vous me faites quitter; je suis sûr qu'il y avait de quoi nous amuser au fond de ces eaux noires.

— Bah! m'écriai-je, qu'est-ce que cette assurance auprès de la piquante incertitude vers laquelle nous voguons?... Qui sait ce que nous réserve cette mystérieuse villa?

— Tiens! on dirait que vous mordez à l'inconnu en ce moment!... riposta le malin bossu. Je croyais pourtant qu'aux yeux d'un écrivain le seul inconnu digne de le tenter, c'est celui qu'il tire de son propre fond...

— Mais quand mon écrivain s'en va à la découverte d'une délicieuse veuve, j'estime que le principal inconnu réside en lui-même, répliquai-je triomphalement.

— Peste, mon ami! vous tournez joliment les difficultés, répondit Gabriel.

Notre sentier venait d'aboutir à une grille ouverte, au delà de laquelle s'étendait un frais jardin anglais dont les vertes pelouses montaient en pente douce jusqu'à un chalet, mais un chalet comme on n'en voit guère. Moi qui me croyais retiré du monde dans mon moulin! Un moulin où l'on entre en montant une simple marche de 10 centimètres de hauteur! Un moulin où un enfant de deux ans pourrait entrer sans l'aide de sa maman et venir troubler ma retraite! La curieuse bâtisse que je venais de découvrir est d'un accès tout autrement difficile. Elle est perchée au sommet d'une grande roche, ronde comme une tour, aux parois lisses, donnant à peine asile à de maigres plantes montagnardes, blotties çà et là dans d'imperceptibles crevasses. Il y a des milliers de siècles que cet énorme bloc de pierre est tombé là, sur le flanc de la montagne, au milieu des riches prairies d'Angostrina, sans doute

dans quelque écroulement formidable des crêtes rocheuses de la vallée.

C'est au haut de ce gigantesque débris qu'un original misanthrope a eu jadis l'idée d'élire domicile. Et, pour communiquer avec ses semblables, il s'est contenté d'un étroit escalier de bois, scellé et cramponné à la roche et auquel est gracieusement suspendu un rideau de lierres et de clématites. C'est le seul chemin par où l'on puisse atteindre le chalet, et d'un coup de hache, — car elle doit savoir manier la hache, — la jolie sauvage qui l'habite pourrait mettre un abîme entre les plus audacieux et sa très désirable personne.

Cependant nous nous étions arrêtés devant la grille pour tenir une espèce de conseil de guerre ; ou plutôt, ce fut Gabriel qui, sous le coup d'une terreur subite, se mit à me haranguer.

— Landry, s'écria-t-il, vous nous faites faire une sottise ! Quel prétexte trouver pour justifier notre présence ?

— Au besoin, il y a toujours le prétexte que nous désirons voir de plus près le chalet... Il est situé d'une façon assez extravagante pour que notre curiosité paraisse naturelle.

— Soyez tranquilles, señores, dit l'Espagnol avec une petite moue de dédain pour la simplicité de mon plan ; je me charge d'expliquer les choses mille fois mieux.

— Encore faudrait-il savoir comment ? dit Gabriel.

— Tout au contraire !... Il faut nous laisser le plaisir de la surprise et voir comment il se débrouillera, m'écriai-je. S'il est maladroit, il en sera bien puni en ne vendant pas de cerises.

— Oui ; mais nous ? objecta Gabriel.

— Nous ! Le pire qui puisse nous arriver, c'est que, dans son courroux, la jolie veuve nous mette à la porte.

— Mais je trouve très mal d'arriver chez elle au risque de la fâcher !

— Soyez tranquille ! L'offense que nous allons lui faire est de celles que les femmes pardonnent facilement... Allons, Gabriel, du courage ! Surmontez ce petit accès de faiblesse !

— Que tous les désastres qui résulteront de cette aventure retombent sur votre tête ! soupira-t-il ; puis, avec un geste de résolution désespérée, il franchit le premier la grille.

Nous suivions une longue allée sinueuse qui décrivait ses courbes entre de nombreux massifs d'arbres verts, et nous n'étions plus très loin du chalet, lorsque soudain, à un brusque détour que faisait le chemin pour éviter un buisson de rosiers et de magnolias, Gabriel, qui avait conservé trois pas d'avance, s'arrêta court en fixant avec effroi un objet que nous ne pouvions encore apercevoir. Une seconde après, nous nous rangions en bataille à ses côtés devant une jeune femme, évidemment la misanthrope châtelaine du chalet.

Elle était assise sur un banc rustique, encadrée de roses et de verdure, et faisant naître elle-même des roses et de la verdure sous ses doigts qui parcouraient avec agilité un carré de tapisserie.

Je veux crayonner ici en quelques lignes la belle figure qui nous regardait avec étonnement et une ombre de mauvaise humeur.

Elle est encadrée d'une abondante chevelure noire comme l'ébène, qui fait admirablement ressortir la blancheur mate de la peau. De grands yeux bleus brillent tristes et doux sous des sourcils noirs qui se froncent facilement. Je suis loin d'être timide, et pourtant je n'ai pas laissé que d'être un peu impressionné tandis que cette belle déparcillée passait de ma personne un rapide examen.

Voilà une description très pathétique et qui devrait me mettre en défiance contre celle qui en est l'objet, si je n'avais en ma propre sagesse une confiance entière, et que je crois, hélas, bien placée. Aussi, pour m'en montrer que j'ose achever en toute sincérité ce croquis de la dame du chalet, vais-je noter ici ce que j'ai observé un peu plus tard : c'est que son rire a toujours quelque chose d'amer, tandis que son sourire est toujours très gai et calme. Pourquoi ne pas dire aussi qu'elle est grande, avec une taille mince et flexible dont les divines rondeurs appellent l'enlacement d'un bras d'amoureux?... Mais, je crois que le bras amoureux recevrait un fameux coup de griffe : c'est encore une impression à noter, la dernière, la bonne.

J'ai dit qu'elle nous regardait avec étonnement et une ombre de mauvaise humeur. Mais elle ne céda pas longtemps à ce penchant farouche de sa nature, et, d'un ton assez humain, elle demanda au muletier ce qu'il voulait, tout en jetant sur Gabriel et moi un regard rapide comme la pensée, où le mien, non moins agile, trouva moyen de saisir une certaine petite expression de curiosité...

— Je suis venu voir si vous voulez m'acheter des cerises, madame. De bonnes cerises espagnoles ! Ma belle dame, dois-je les porter chez vous ? demanda le muletier.

— Non ! Ce n'est pas la peine, je veux en goûter tout de suite. Mettez-en plein ce panier. Et, enlevant toutes ses laines à tapisserie qui remplissaient un panier d'osier, elle le tendit au marchand.

Tandis que celui-ci enlevait sans se presser la toile qui couvrait les bourriches, sa cliente, sans paraître se douter le moins du monde de notre présence, le questionnait.

— Vous arrivez d'Espagne ?

- Avant-hier j'ai passé le port.
- Comment s'appelle votre village ?
- Navalperal, aux environs de Iluesca.
- Est-ce loin de la frontière ?
- Deux jours de marche.
- Joue-t-on beaucoup de la guitare ? Donne-t-on beaucoup de sérénades aux jeunes filles, dans votre pays ?
- Certes oui, et on ne perd pas son temps !
- Il me semble que vous faites un métier bien fatigant pour gagner peu de chose.

L'Espagnol cligna de l'œil d'un air fin.

— Si je n'étais que marchand de cerises, mon métier serait, en effet, peu productif. Mais à ce voyage-ci, j'essaye d'une nouvelle profession agréable et flatteuse, qui, j'espère, me donnera du pain pour mes vieux jours.

— Attention, pensai-je, nous y sommes !

— Quelle est cette profession ? demanda l'infatigable questionneuse.

— Celle de faire explorer à ces jeunes seigneurs le versant français des Pyrénées. Ils appartiennent à une des meilleures familles de Iluesca et ont désiré profiter de ma connaissance approfondie des montagnes béarnaises pour les parcourir avec moi, en picétons qui n'ont pas peur des longues courses et des mauvaises auberges.

Je fus presque renversé de l'impudence d'un pareil mensonge, et Gabriel encore davantage, je pense. Tandis que, tout ahuris, nous cherchions l'un et l'autre à nous remettre, la dame, attribuant notre immobilité à ce que nous ne savions pas une syllabe de français, nous adressa quelques mots dans un espagnol qui devait être détestable, à en juger par sa gaucherie à les prononcer. Mais, en même temps, elle y joignait un sourire dont je puis être meilleur juge et que je déclare infiniment gracieux.

Quelle que soit la férocité dont mon cœur est armé à l'égard des femmes, quelle que soit la douce satisfaction que j'éprouve à les voir patauger dans le ridicule, à la vue d'un pareil sourire, je n'ai pu tenir dans mon endurcissement. Tout ce que j'ai eu jadis de chevaleresque et d'enthousiaste dans l'âme est ressuscité pour un instant... Dieu sait ce qu'allait inventer encore le marchand de cerises pour nous tirer du mauvais pas où il nous avait mis. Il ouvrait déjà la bouche, lorsque je m'écriai avec chaleur.

— Madame, nous n'avons pas compris un mot de votre espagnol, pour la bonne raison que nous sommes Français et ne savons que le français... Veuillez écouter ma très humble confession, avant que nous allions cacher notre honte... Nous sommes deux touristes, tout récemment installés au moulin d'Angostrina, et qui passent leur temps à explorer la vallée de Refrogne... Il y a une heure, nous avons fait la rencontre de ce digne négociant, qui nous a offert des cerises, et nous a conté qu'il allait en porter dans une villa où demeurerait une très jolie femme... Alors, dans mon désir de la voir et de m'assurer qu'il n'exagérerait pas, j'ai été très coupable, j'ai imaginé la petite entrée dont vous avez été témoin; j'ai...

Elle m'interrompt avec un froncement de sourcils terrible sur... des yeux qui riaient.

— Vous avez voulu vous moquer d'une pauvre femme isolée et sans défense... Cela n'est pas bien, monsieur... Au moins, puis-je croire que c'est le remords qui vous donne cet accès de franchise?... Ou plutôt, n'est-ce pas l'impossibilité de me répondre en espagnol?

La maligne personne n'avait aucun doute à cet égard, je n'y ai réfléchi que depuis. J'avais débité mon explication d'un accent trop convaincu pour qu'elle pût se méprendre sur ma sincérité. J'ai en cependant la bon-

honte de reprendre mon plaidoyer avec la fougue d'une conscience calomniée.

— Je vous jure, madame, et vous pouvez m'en croire, que nulle fable n'avait été préparée d'avance entre notre guide et nous... Je ne pensais pas qu'il abuserait à ce point de...

— De mon innocence? interrompit mon bourreau.

— Accablez-moi, madame, ce n'est que justice!

— La justice marche rarement sans la clémence, reprit-elle avec ce même sourire qui m'avait converti. Savez-vous ce que je vous proposais, dans un horrible espagnol que je suis trop heureuse d'avoir parlé devant des Français?... Je vous offrais de vous reposer un instant ici, et de goûter avec moi des fruits... de votre pays. Voulez-vous, en signe de pardon, accepter cette mince hospitalité que je croyais offrir à des voyageurs fatigués et venant de loin?...

— Pouvez-vous le demander, madame?... Mais voulez-vous me permettre d'abord de vous présenter ceux que vous traitez si généreusement... Compagnons d'un marchand de cerises, ils peuvent, eux aussi, mettre à vos pieds les ressources de professions très utiles... Mon ami, Gabriel de Murcy, est un pêcheur de truites émérite, et quant à moi, madame, je suis écrivain, et mon métier consiste à embrouiller les fils d'une intrigue d'une façon plus inextricable encore que mon compagnon n'emmêle ses lignes.

— Monsieur, je suis charmée d'apprendre que mes hôtes possèdent d'aussi agréables talents. Si M. de Murcy avait fait bonne pêche, j'accepterais très volontiers une truite,... mais quant à vous, hélas! je ne vois pas comment je pourrais mettre à profit votre offre gracieuse... à moins que vous ne soyez auteur de comédies et que vous ne me fassiez hommage d'un volume de vos œuvres.

— Je n'ai jamais fait de comédies, madame, mais dès demain, Landry de Malemort aura l'honneur de vous faire parvenir un exemplaire de ses œuvres.

— Quoi, vous-êtes?...

— Lui-même, madame!... répondis-je en baissant modestement les yeux, pour cacher un éclair d'orgueil qu'y allumait la certitude d'avoir occupé, — j'allais dire charmé, — les loisirs d'une aussi séduisante personne.

— En ce cas je vous dispense de m'envoyer les *Écartés d'Imagination* qui tiennent déjà un rang très honorable dans mes livres préférés... Je vous prierai seulement de mettre un mot de votre main, en tête du volume que vous trouverez au chalet... Car vous allez venir au chalet, n'est-ce pas? C'est bien le moins, puisque vous y habitez depuis si longtemps en esprit.

En disant cela, elle m'a tendu la main avec une familiarité pleine de grâce : la connaissance était faite.

— Maintenant, a-t-elle repris, il est trop juste que vous sachiez à votre tour qui est cette lectrice assidue que vous avez rencontrée là où vous ne vous y attendiez guère. Je suis sûre que vous ne savez même pas mon nom?

— Il y a une heure, madame, nous ignorions jusqu'à votre existence!

— Sachez donc que je m'appelle Mina Maëlstrom, Suédoise. Les ours de mon pays ne sont pas plus sauvages et solitaires que moi; car j'habite très retirée, seule dans mon chalet, avec une femme de chambre allemande.

— Si absolue que soit votre retraite, il me semble pourtant qu'il y pénètre quelques échos de la civilisation! ai-je répliqué en me disant à moi-même : « O le fat! le fat! »

— Si vous le voulez bien, a-t-elle répondu, il y va pénétrer mieux que des échos... Soyez assez bon, monsieur

de Murey, pour vous charger de ces écheveaux de laine... et ne pas les emmêler... et vous, monsieur de Malemort, ce panier de cerises vous revient.

En achevant ces mots, elle s'achemina vers son logis escortée de Gabriel. Quant à moi, je suis resté un peu en arrière. J'ai trop lu *Gil Blas*, le *Diable boiteux*, *Don Quichotte*, et autres épopées espagnoles pour ne pas savoir ce qu'on doit à un muletier qui vous a rendu service ou en a manifesté l'intention. Je me suis donc approché du marchand de cerises, qui s'était retiré à l'écart pendant notre entretien avec la belle étrangère, et j'ai mis dans sa main de quoi ne pas lui faire prendre le mensonge en éternelle aversion.

J'ai rejoint Gabriel et sa compagne au pied du vertigineux escalier qui grimpe le long du rocher jusqu'à la porte du chalet. Chose que je n'avais pas remarquée de loin, les lianes et les plantes grimpantes forment à l'entrée de cet escalier une voûte si touffue, qu'il faut se baisser lorsqu'on veut entreprendre de donner l'assaut au donjon de notre nouvelle amie. Aussi lorsque, avant de commencer la montée, elle nous dit :

— Messieurs, faites attention ! Ne vous laissez pas décoiffer. Les abords de ma forteresse sont hérissés de pièges.

— Et il faut passer sous des Fourches caudines..., des Fourches caudines fleuries, pour y pénétrer ! ai-je répondu.

## V

Les envahisseurs, paisiblement guidés par l'envalie, s'installèrent dans un petit boudoir, tout mignon, tout coquet, d'où l'on avait une vue superbe sur la vallée de Refrogne.

L'étrangère ayant demandé aux deux amis la permission d'aller quitter ses vêtements de promenade, ceux-ci eurent le loisir de contempler les splendeurs du paysage. Ils le firent avec délices.

Lorsque M<sup>me</sup> Maëlstrom revint, ils étaient la proie d'un vertige infiniment agréable, que comprendront ceux qui ont contemplé longtemps du haut d'une position dominante la pittoresque et célèbre vallée.

— Maintenant, vous ne me refuserez pas une tasse de thé, n'est-il pas vrai, mes chers hôtes?... Des cerises, c'était bon pour de simples mortels; mais, pour recevoir un illustre auteur, vous souffrirez que je me mette en frais.

Avec ces mots, elle adressait à Landry un petit salut mi-narquois mi-cérémonieux, qui accompagnait à ravir ses paroles, auxquelles un très léger accent étranger donnait beaucoup de saveur.

Quelle mouche piqua Landry? Il s'avisa de faire le galant dans sa réponse.

— Madame, vous n'avez qu'à paraître pour nous offrir un régal capable de faire perdre la tête même à un immortel... et on ne m'a pas encore admis, hélas! dans leur vieille et stoïque phalange.

— Qu'entends-je!... s'écria Mina avec un frais éclat de rire. Un *écart d'imagination*, sans doute?

— Un écart de raison, en tous cas! répondit en souriant Landry.

— Mais, au fait, répondit Mina, cela me rappelle que vous avez promis de mettre une ligne de votre écriture en tête du volume où j'ai fait connaissance avec vous.

— Je suis prêt à remplir mes engagements, madame.

— Tenez! dit-elle en allant chercher le livre dans une armoire vitrée et le posant devant lui. Voici près de vous une plume et de l'encre, faites-en bon usage.

Une minute après Landry restitua le livre augmenté de cette réflexion :

« Les auteurs ressemblent en cela au coucou, qu'ils rencontrent par-ci par-là un enfant à eux, dans le nid d'autrui... Seulement, si on leur demande de mettre une signature sur cet enfant, ils y consentent de grand cœur; c'est en quoi ils diffèrent de beaucoup de coucous.

5 juin 1884.

« LANDRY DE MALEMORT. »

— Mille remerciements! dit M<sup>me</sup> Maëlstrom, après avoir lu ces lignes. Voilà un enfant qui, vous pouvez en être sûr, ne trouvera pas en moi une méchante marâtre.

Landry ouvrit la bouche en souriant, puis s'inclina avec une exquise courtoisie, renonçant à parler. C'était aimable et prudent : l'imagination et la raison se rendaient un mutuel hommage, qui fit, à son tour, sourire l'étrangère.

— Vous devenez si sage, dit-elle, que je regrette de ne vous avoir pas demandé une pièce de vers, au lieu d'une ligne de simple prose...

— Me demander des vers pour y être sage !... s'exclama Landry.

— Une telle difficulté est faite pour tenter un poète de votre force, répondit Mina.

— Oh, si vous me prenez par la vanité, vous obtiendrez l'impossible !... Je promets que vous recevrez sous peu une pièce de vers digne d'être envoyée par un poète de cent ans à une Chloris de quatre-vingts.

— En ce cas, Chloris sera charmée que vous les lui apportiez vous-même... Quoique vivant plus retirée qu'une religieuse, je ne suis pourtant pas cloîtrée et serai très heureuse, messieurs, si vous trouvez le temps de venir me demander une nouvelle tasse de thé avant votre départ.

— Mais nous ne quittons pas Angostrina, madame, Nous sommes installés dans notre moulin, décidés à y passer l'été, dit Gabriel à qui Mina s'était plus particulièrement adressée à la fin de ses dernières paroles.

Jusqu'alors, il avait gardé un scrupuleux silence, laissant à Landry le soin de faire les premiers frais, et Mina, il faut le dire, n'avait rien tenté pour l'encourager à sortir de son mutisme. Le bossu n'était pas de ceux qui, lorsqu'ils se sentent éclipsés, font d'héroïques efforts pour se mettre en lumière, et il avait laissé parler son brillant compagnon avec la plus parfaite résignation. Sa timidité était une sorte de composé, où l'orgueil et un grain d'amère rancune entraient pour beaucoup plus que la méfiance de soi-même.

— Mais si vous êtes réellement pour longtemps ici, j'en suis fort aise, s'écria Mina. Nous allons vivre en bons voisins, j'espère ! Venez tant que vous voudrez : nous causerons, nous lirons, nous nous promènerons, que sais-je ? nous ferons même des vers !...

— Quel programme enchanteur ! dit Malemort. Et

moi qui étais venu au moulin pour fuir toute distraction et m'absorber dans mes grimoires !

— Vraiment ! Pourtant, lorsqu'on se retire à la campagne, il faut s'attendre à faire l'école buissonnière, riposta Mina.

— Je voudrais n'en avoir jamais fait de pires ! répliqua gaiement Landry.

Après un court silence, M<sup>me</sup> Maëlstrom se tourna de nouveau vers Gabriel.

— Sans doute vous écrivez aussi, monsieur, dit-elle, car je ne suppose pas qu'on puisse venir s'installer à Angostrina pour y chercher autre chose que le calme nécessaire au travail...

— Ah vraiment !... s'écria étourdiment Landry, en lui jetant un regard ironique.

Elle lui rendit ce regard avec des yeux tristes et remplis d'une touchante expression de reproche ; des yeux qui semblaient dire :

— En effet, ce n'est pas pour écrire que je suis venue m'enterrer vive dans ce chalet... Il serait plus charitable de ne pas m'y faire songer.

Tout cela dura si peu, qu'elle avait déjà repris sa belle physionomie tranquille lorsque Gabriel lui répondit :

— Hélas ! je ne suis qu'un vulgaire touriste.

Elle ne répliqua pas. D'une main qui tremblait un peu, elle posa une tasse devant Landry.

— Ce thé est horriblement fort ! dit-elle. Nous l'avons oublié en bavardant.

.....

Déjà il fait sombre dans les profondeurs de la vallée. Gabriel et Landry suivent d'un train de flâneur le sentier qui ramène au village et la douce brise emporte leurs paroles :

— Eh bien, Landry, j'espère que vous ne regrettez

pas d'avoir encore fait disparaître aujourd'hui un brin d'inconnu ?

— Cela m'aidera certainement à beaucoup mieux travailler demain.

— Parlez-vous sérieusement ou non ? Jamais on ne le sait au juste avec vous.

— Je parle très sérieusement. J'ai promis des vers à M<sup>me</sup> Maëlstrom ; pourquoi ne les ferais-je pas dès demain ?

— C'est vrai, j'oubliais !... Cieux, terre et mer ! Tonnerre et éclairs ! Voilà une déroute qui prend de furieuses allures de conquête. Des vers, mon vaillant ami, vous la connaissez depuis une heure, et déjà en êtes aux vers !

— Oui, les vers y sont déjà, cela ira loin ! répondit Landry d'un ton sec.

Le pêcheur de truites et son compagnon marchèrent ensuite sans mot dire, préoccupés en apparence de ne pas s'égarer dans les mille sentiers de chèvres qui croisaient le leur.

En réalité, Landry songeait à ce nuage de tristesse qu'il avait fait passer sur le visage de l'étrangère et se reprochait sa distraction.

— Mais aussi, pensait-il ironiquement, il eût fallu être bien malin pour deviner que, sous ce beau masque impassible, j'allais me heurter à une vraie douleur de veuve !

— Une douleur de veuve ! reprit-il presque aussitôt en songeant à certaine amertume qu'elle avait dans le rire et qu'il avait qualité pour bien apprécier. Une douleur de veuve, allons donc ! Je parierais que celui dont son âme est en deuil mène encore joyeuse vie !

Il partit de là pour se perdre dans un dédale de pensées sombres, dont il ne fut tiré que par les beuglements des vaches que le soir ramenait aux étables et

les éclats de voix des coqs, qui, dans les poulailliers, se disputaient les plus hautes places. Ils arrivèrent bien vite au milieu du village, et comme ils passaient devant la mairie, une jument se mit à hennir dans une grange voisine, avec des modulations si bizarres, qu'on eût dit qu'elle voulait chanter... « les joies du râtelier domestique, sans doute ! » pensa Landry.

En arrivant au moulin, ils trouvèrent ses habitants patriarcalement réunis devant la porte pour goûter en famille la fraîcheur du soir. Une paisible somnolence avait envahi tout le monde, depuis la grosse mère Poulou jusqu'à Célestine au regard de flamme ; aussi nos promeneurs purent-ils contempler à loisir ce reposant spectacle.

L'âne, délivré des coups de trique, des sacs de blé et des piqûres des mouches béarnaises, rêvait à un paradis tapissé de chardons en fleurs ; ses lourdes paupières frissonnaient d'extase béate, ses longues oreilles pendaient à droite et à gauche de son chef grisonnant et le coiffaient de façon à lui donner une physionomie parfaitement vénérable.

Sur le seuil de la porte, M. Poulou s'était laissé choir avec abandon. Son ronflement sonore semblait l'écho d'une onde qui passe d'une course toujours également rapide sous la roue d'un moulin.

A ses côtés, sur une chaise, sa tendre moitié ronflait avec l'ardente énergie que les femmes mettent souvent à humilier leurs époux dans les petits détails. Heureux ménages, où ces luttes ne se produisent que lorsque l'époux est déjà endormi ! Ils coulent des jours heureux comme le meunier et la meunière.

Célestine ne ronflait pas ; étendue sur la prairie, elle y faisait onduler sa taille souple, pareille à une longue couleuvre qui se glisse dans les hautes herbes. Parfois ses yeux s'entr'ouvraient languissamment, pour

contempler les premières étoiles qui s'allumaient au ciel.

A l'écart de toutes ces bonnes gens, un matou, dégoûté des souris de la huche, guettait une taupe en attendant l'heure du sabbat, et ses prunelles lançaient de phosphorescentes lueurs dans l'ombre noire d'une haie.

Sur cette petite scène champêtre soufflait une brise tiède qui montait de la plaine. Elle passait comme une douce caresse sur la croupe meurtrie du baudet, soulevait une imperceptible poussière de farine sur le front de maître Poulou, accrochait en chemin les brides du bonnet de sa femme, et jouait voluptueusement avec une tresse noire qui vagabondait sur le gazon auprès de Célestine. Puis elle se faufilait par la fenêtre entr'ouverte de Landry en gonflant les rideaux fraîchement empesés. Puisse-t-elle aussi faire pénétrer dans cette chambre la paix et le repos qu'elle semble avoir semés partout sur son passage !

— Eh gran Diou vivan ! nous pensions que l'ours vous avait mangés ! s'écria maître Poulou en ouvrant soudain un œil où se peignirent les maraudeurs debout devant lui.

— Je vois que si l'ours nous croquait, cela ne vous empêcherait pas de dormir tranquille, répondit Landry très amusé.

Le bruit de cet échange de courtoisies produisit un branle-bas général dans le petit groupe naguère si paisible. La mère Poulou se précipita vers la maison, bien inquiète de savoir ce que ses hôtes trouveraient encore de mangeable dans les casseroles oubliées sur le feu.

En un clin d'œil, Célestine alluma des chandelles, mit une nappe sur une table, des assiettes sur la nappe, des chaises devant les assiettes, et les deux amis sur les chaises.

M. Poulou suivit tout le monde du pas indécis d'un

homme qui cherche une nouvelle place pour continuer sa sieste.

Restèrent devant la porte : l'âne, qui balançait nonchalamment ses oreilles d'un air de dédaigneuse pitié pour la sotte agitation humaine, et le matou qui vint s'asseoir à ses pieds, peut-être pour dauber avec lui sur le maître commun.

— Enfin, mauvais sujets, où êtes-vous donc restés si tard ? demanda la meunière en contemplant avec sollicitude les maraudeurs qui se restauraient.

— Ah voilà !... Nous étions chez une belle dame ! répondit le bossu.

— Bravo !... c'était tout à fait là votre... ! l'impétueuse femme s'arrêta court, faute de cette heureuse aisance grâce à laquelle un esprit cultivé eût immédiatement retrouvé son équilibre.

Le meunier poursuivit l'interrogatoire :

— Je parie que vous étiez à la villa ?

— Combien y a-t-il de villas autour d'Angostrina ? demanda Landry.

— Une seule.

— Alors nous y étions en effet.

Maître Poulou toussa.

Avec une incomparable dignité, Célestine se mit en devoir de rattacher la vagabonde tresse noire.

Et M<sup>me</sup> Poulou s'écria :

— Eh bien, mes compliments !... C'est du joli !... Une femme qui n'a pas mis les pieds à l'église depuis un an qu'elle est ici !... qui n'a parlé à personne !... qui se promène toujours seule en lisant !... J'aime encore mieux sa femme de chambre : on ne comprend guère son charabia, mais au moins on la voit à l'église.

Enhardi, maître Poulou continua :

— Une femme que j'ai surprise un soir, au coin du petit bois, au-dessus de notre pré de Leye...

— Bon Dieu ! qu'y faisait-elle ? s'écria Landry en riant.

— ... Elle était assise et pleurait, pleurait, fallait voir !... Je parierais gros qu'elle en a encore plus gros sur la conscience !

Cette accumulation d'énormités n'était pas faite pour apaiser l'hilarité de Landry.

— Riez, riez, grommela M<sup>me</sup> Poulou, il ne sortira rien de bon de cette maison-là.

— Est-ce M<sup>me</sup> Maëlstrom qui l'a fait construire ? demanda Landry.

— Non, elle l'a achetée d'un Anglais qui y venait tous les ans passer un mois pour chasser dans la montagne et pêcher des truites. Il s'est cassé une jambe, le pauvre homme, un jour en chassant des isards et n'est plus revenu depuis.

— Ainsi, les Angostrinçais regrettent beaucoup ce milord ?

— Mon Dieu, cela dépend, répondit M<sup>me</sup> Poulou légèrement embarrassée ; les pauvres aiment encore assez la dame parce qu'elle donne beaucoup. Mais c'est égal...

— « Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille ! »... Ah ! si vous connaissiez La Fontaine, madame Poulou, que cette citation vous irait bien ! s'écria Landry.

Interloquée, la bonne femme épousseta majestueusement son volumineux poitrail maculé de farine en disant un peu sèchement :

— Que voulez-vous, monsieur ? on travaille pour gagner sa vie !... On ne demande rien à personne !... On ne peut pas changer de robe quinze fois par jour !... Il n'y en a qu'une sur la paroisse qui puisse faire cela, ajouta-t-elle aigrement, et je ne voudrais pas changer avec elle !

Digne mère Poulou, qui sait, en effet, si vous vous en applaudiriez beaucoup !



## VI

Huit jours durant, personne n'alla du moulin au chalet, et les deux amis se livrèrent à leurs occupations ordinaires. Ils avaient gardé tout leur appétit, se réveillaient frais et dispos, et se montraient aussi bavards que de coutume.

Chaque matin, soigneusement équipé, Gabriel se mettait en campagne, armé, tantôt de sa gaule, tantôt de son fusil, et on ne le revoyait guère avant le milieu du jour. Plus tard, lorsque le soleil baissait, il recommençait une nouvelle promenade, mais cette fois en compagnie de Landry.

Quel infatigable bossu ! Dans la montagne, il enjambait des quartiers de roches plus gros que lui, côtoyait les précipices avec l'aisance d'un chamois, tirait des coqs de bruyère, massacrait des lièvres, faisait bien des veuves parmi les tourterelles ; enfin c'était un intrépide braconnier qui, en tout autre endroit, eût donné terriblement de fil à retordre aux gardes. Mais il n'y a pas de gardes dans la vallée de Refrogne !

On s'étonne peut-être qu'un jeune homme intelligent et spirituel, comme l'était Murcy, fût aussi ardent aux exercices du corps et le fût aussi peu aux travaux intellectuels ; car, sans être complètement insensible aux jouissances qui naissent d'un goût raffiné, il préférerait évidemment la vie en dehors du chasseur à l'existence plus intime et concentrée du penseur. En un mot, le temps lui semblait couler bien plus vite à la recherche

d'une caille, qu'à la poursuite d'une idée. Pour peu qu'on y réfléchisse, il est assez facile de se rendre compte de cette apparente anomalie dans le caractère du jeune homme.

Il avait eu le malheur, étant encore tout petit enfant, de perdre son père et de rester la seule passion et l'unique préoccupation d'une mère très intelligente et dévouée, mais trop exclusive dans sa tendresse, et qui l'avait élevé avec un soin jaloux, loin de camarades et d'amis plus nécessaires dans sa triste situation que dans toute autre.

Ce fut une grave erreur, qui compliqua singulièrement pour lui les difficultés de l'existence. Son caractère, que l'on eût dû par tous les moyens possibles cuirasser et prémunir contre les susceptibilités exagérées, devint au contraire excessivement irritable, faute d'avoir été suffisamment endurci dès l'enfance par le contact d'amis de son âge. Tout lui était pénible, tout le blessait et le chagrinait, bien qu'il eût assez d'esprit pour s'apercevoir que c'était là un travers, surtout chez un infirme, et pour le dissimuler soigneusement. Aussi nul ne remarquait ce défaut, et il était seul à en souffrir. Lorsqu'il plaisantait joyeusement sur sa bosse, on s'exasiait sur sa résignation et sa charmante humeur, sans soupçonner qu'elle prenait sa source dans une crainte folle du ridicule et un orgueil qui lui faisait prendre les devants et le poussait à se railler lui-même, pour ôter aux autres le plaisir de le faire. Avec cela, il attribuait une importance exagérée aux contrariétés et aux contradictions les plus inoffensives, et il n'était pas rare qu'un mot, dit sans intention méchante, le blessât au cœur.

Avec une pareille nature, comment fût-il resté à Paris où l'appelait sa position de fortune et de famille? La vie mondaine, cette bataille où les indiscretions, les

persiflages, les calomnies, se croisent dans l'air comme des balles, était trop meurtrière pour son âme fine, délicate et orgueilleuse, toujours en éveil, toujours sous le poids de son infériorité, toujours souffrant de mille piqures cuisantes, souvent sans motif réel. Cette vie du monde, aussitôt qu'il eut appris à la connaître, le harcela, le révolta et le fit trembler. Quand il fallait la subir, c'était comme un joug pesant dont il se débarrassait aussitôt qu'il pouvait.

C'est alors qu'il parlait en expéditions lointaines, comme celle où nous l'avons trouvé faisant connaissance de Landry. N'ayant pas en lui-même un fond de philosophie suffisant pour se vouer à une existence d'étude et de travail qui l'eût trop souvent laissé seul aux prises avec son infortune et livré à de tristes méditations, il avait, du moins, le bon esprit de chercher dans les voyages et les aventures les distractions et l'oubli. Il suffisait de voir sa figure aux traits si doux, aux yeux si caressants, au sourire presque féminin, pour deviner qu'il n'y avait en lui nulle trace de la sombre énergie qu'il faut, pour être à soi-même un patient et studieux bourreau.

Il avait donc raison, le pauvre bossu, de ne pas courir après les glorieuses joies de l'artiste qui contemple sa création et de ne pas exiger de lui-même le courage surhumain dont un être, qui n'a aucun cher souvenir dans le passé, nulle douce attache avec le présent, nulle espérance pour l'avenir, doit être armé, pour s'épier sans cesse, se suivre comme une ombre intelligente, qui voit, comprend et entend tout.

Voyez-le, au contraire, quand il quitte le moulin et part pour la chasse, avec son feutre pointu crânement posé sur l'oreille et son fusil jeté sur l'épaule, n'a-t-il pas l'air tout à fait guerrier? Il marche allègrement d'un pas élastique de montagnard en balançant sa pe-

tite personne ronde sur ses jambes grêles, le long d'un sentier qui monte sous les arbres clairsemés d'une haute sapinière. Il rencontre un paysan et lui demande des détails sur le gibier ; le voilà qui gesticule, plaisante et fanfaronne, et ne paraît pas, ma foi, trop mécontent de vivre !

Laissons-le donc cheminer doucement au milieu de ses innocentes manies, mettant toute sa vaillance à trouver joyeuse l'existence remuante et vagabonde qu'il mène, et sachant se créer, par sa bienheureuse inexpérience de lui-même et des autres, un rempart contre de cruels chagrins. Qu'il abandonne à Landry, dont l'âme est d'une trempe vigoureuse et le caractère à l'épreuve de toutes les leçons, la belle, mais terrible possession de cette *gaie science*, où plus le professeur est impitoyable, plus l'élève fait de rapides et brillants progrès.

Si Landry est tombé sur un excellent professeur, le public l'appendra bientôt une fois de plus, car le jeune homme travaille avec ardeur à la composition d'un nouveau roman, et vous pouvez l'apercevoir par sa fenêtre ouverte, tantôt méditant comme un sage, tantôt écrivant comme un fou.

Dans le jardin, le meunier a installé une balance, et vérifie le poids des sacs de farine, tout en jetant de loin en loin un coup d'œil sur l'écrivain en travail.

Gabriel, qui revient d'une promenade, est sur le point de compléter ce trio de graves personnages.

Landry achève sans doute une tirade pathétique, il se mouche avec émotion, et, pour se retremper dans les petites banalités de la vie ordinaire, crie au père Poulou :

— Eh bien, qu'est-ce que vous faites là depuis une heure avec vos sacs ?

— Je les pèse pour voir s'ils ne sont pas trop lourds

pour le dos de mon âne, répond le bonhomme. Et vous, monsieur Landry, qu'est-ce que vous manigancez ?

— Une besogne dans le genre de la vôtre, riposte l'écrivain. Je suis en train de peser ce qu'on peut donner au juste de courage et de fermeté à une femme, sans imposer une trop lourde charge à la crédulité du lecteur... C'est une pesée bien délicate ! ajoute-t-il en clignant de l'œil à Gabriel qui est venu s'accouder à la fenêtre.

Ainsi pris à partie, le bossu qui, de son éducation féminine, avait gardé une profonde vénération pour tout ce qui porte cotte, éprouva le besoin de rompre une lance en l'honneur du sexe charmant.

Il évoqua le souvenir des rares héroïnes dont parle l'histoire, et, ainsi fortifié pour la lutte, dit à Landry d'un ton de doux reproche :

— Ah ! mon cher Malemort, que vous avez donc un vilain défaut de ne savoir vous incliner devant aucune grandeur ! Je ne veux pas rabaisser le courage de l'homme : il a sa source dans un noble sentiment d'orgueil... ; mais j'ai encore bien plus d'estime pour la vaillance des femmes, car elles la puisent dans leur cœur.

Landry regarda Gabriel en souriant et murmura d'un ton de parfaite impertinence :

— Excellente éducation première !... Idées empruntées aux plus recommandables auteurs....

— Oui, moquez-vous, répondit le bossu, enflammé d'un beau zèle, moquez-vous de moi et de ces saintes créatures qui sont nos mères et nos femmes et dont nous acceptons le dévouement et les courageux sacrifices, d'un bout à l'autre de notre vie.

— Nous disons comme ça : quand il pleut, il faut tendre le dos..... Le courage des femmes, c'est la même chose ! suggéra doucement le meunier, qui n'était pas maître chez lui, de beaucoup s'en fallait.

Landry accueillit d'un rire très flatteur l'interven-

tion de ce redoutable allié et s'écria d'un ton emphatique d'oraison funèbre :

— Un homme s'est rencontré d'une intelligence rare et sublime, qui a fait énormément pour établir la réputation de courage des femmes, cet homme, c'est Buffon !

— Hélas ! soupira Gabriel, le moyen de causer sérieusement avec un homme qui vous cite Buffon à propos du dévouement féminin !

— Eh ! mon cher, quelqu'un qui n'aurait étudié l'humanité que par analogie avec l'histoire des bêtes n'aurait pas pour cela mauvaise idée de son espèce... et la preuve, c'est ce que j'étais en train de dire, quand vous m'avez interrompu : Oui, Gabriel, si vous et les âmes candides qui vous ressemblent, n'aviez pas lu dans Buffon une admirable tirade sur le dévouement de la perdrix, qui traîne de l'aile devant le chasseur, pour laisser à sa couvée le temps de fuir au loin, et une autre, sur la fidélité de la chevrette, qui se donne aux chiens, pour sauver la vie de son chevreuil aux abois, vous n'auriez certainement pas si haute idée du courage des femmes...

Un tel argument démoralisa beaucoup Murcy le chasseur, qui, en effet, s'était livré bien davantage à l'étude des mœurs de la perdrix qu'à celle de nos sœurs à l'âme volage. Il perdit du temps à chercher une réponse, ce qui permit à Landry de continuer à dauber sur celles en faveur de qui Murcy rompait une lance.

-- Moi qui ai étudié sur le vif d'aimables et tendres filles d'Ève, je puis, si vous voulez, chercher aussi dans l'histoire naturelle un fait qui caractérise leur courage... Vous le savez, lorsqu'un navire est mis en danger de sombrer par une voie d'eau inaperçue, les marins en sont avertis parce que tous les rats quittent le bord... De même lorsque vous voyez une femme faire froid accueil à son amant, n'en doutez pas, celui-ci est sur

le point d'entrer dans une période difficile et périlleuse de son existence...

— Allons, vous aurez beau dire, les filles d'Ève que vous avez étudiées sur le vif étaient des... rats du corps de ballet ! dit en souriant Gabriel.

Landry lui adressa un amer regard et, au bout d'un instant, reprit avec tristesse :

— Que voulez-vous, mon ami ? je juge les femmes comme j'ai appris à les connaître... Peut-être les écrivains sont-ils plus exposés que d'autres à les voir sous un vilain jour. Nous sommes si faciles à éblouir avec notre enthousiasme, notre imagination, les folles broderies dont nous parons la réalité !... Il ne faut pas trop nous en vouloir, si nous arrivons facilement à refuser toute admiration à celles qui en ont trop usé d'abord.

Cela était dit d'un ton si profondément navré, que Gabriel, le galant champion des femmes, n'osa pas élever la moindre protestation contre ce cri d'un cœur ulcéré. Il se contenta de menacer affectueusement son ami du doigt.

— Ah ! Landry ! Landry ! Si votre jolie admiratrice du chalet vous entendait !

— Vous croyez qu'elle m'arrangerait de la belle façon ? demanda Malemort en riant. C'est possible ! Quand elle veut, je la crois capable d'avoir la dent horriblement dure !...

— Allons donc ! vous n'allez pas trembler devant les quenottes de cette jeunesse, je suppose ?... Croyez-moi, les femmes qui mordent le mieux sont encore celles qui n'ont plus de dents ! s'écria le père Poulou qui avait suivi ce colloque avec une grande attention.

Landry fut très rasséréiné de ce mot et se promit bien de ne pas l'oublier, lorsqu'il serait devenu un auteur assez mûr, pour mettre en scène de vieilles femmes.



## VII

Les citadins ne connaissent pas cela ; mais, à la campagne, il est de certaines matinées où l'on se réveille en riant.

Chagrins de la veille, larmes du coucher, cauchemars de la nuit, appréhension du lendemain, rien n'y fait : on se réveille en riant.

C'est ce qui arrive aujourd'hui même à Landry, qui n'est pas tous les matins à pareille fête.

Mais aussi, bienfaisante aurore, quelle jolie chambre vous lui avez préparée pour égayer ses premiers regards ! De quels chauds rayons orange vous tapissez les murs nus et que les atomes qui dansent dans l'air prennent de chatoyants reflets de poudre d'or !

Comme on est prestement levé ces matins-là ; regardez mon écrivain désenchanté, avec quelle bonne figure réjouie il ouvre sa fenêtre et hume un petit zéphyr qui grise et fait chanter comme de la piquette.

Le soleil émerge à peine de derrière les grands monts, tout un côté de la vallée de Refrogne est encore dans l'ombre, tandis que, sur le versant opposé, scintillent les fontaines avec des éparpillements de pierres précieuses et s'évanouissent les vapeurs de la nuit, surprises par le jour. Tout en bas, sur la plaine, un nébuleux océan roule et déroule ses vagues irisées.

Sans doute, le créateur de toutes ces belles choses a voulu que le plus délaissé ne pût les contempler sans être en même temps salué d'un bonjour amical. Aussi

de tous les coins du jardin, du haut de la flèche aiguë des sapins, du milieu des buissons de lilas, de dessous les haies épineuses, du fond des enchevêtrements de vigne vierge, du bout du verger fleuri, grives, ramiers, loriots, merles, rossignols, fauvettes, sifflent, gazouillent, roucoulent, modulent et ténorisent une joyeuse aubade au jeune auteur. La figure de Landry s'éclaire d'un sourire, son âme d'artiste oublie tout dans l'extase qui l'emporte loin, bien loin des luttes amères de chaque jour, et il reste longtemps délicieusement rêveur.

Mais une lucarne s'ouvre au-dessus de sa tête et une voix le rappelle ici-bas.

— Eh quoi, Landry, pas encore à l'ouvrage ? Il est pourtant déjà cinq heures.

— Et il en sera tout de même à midi... Vive la liberté ! vivent le grand air, les bois, la chasse, la pêche à la ligne !... Mon encrier est verrouillé pour toute la journée.

— Alors faisons-en une journée mémorable ! répond la lucarne. Quel dommage que je n'aie pu prévoir hier que vous seriez de bonne humeur aujourd'hui : j'aurais organisé une grande chasse à l'isard.

— Oui, mais on ne pouvait pas prévoir ! réplique judicieusement la fenêtre.

— Que diriez-vous d'une excursion à la cascade du Serpent ? propose la lucarne d'une voix insinuante. J'emporterais des lignes.

— Je veux bien, rétorque la fenêtre, bonne fille, à condition que cela ne durera pas jusqu'au soir.

— Accordé, soupire la conciliante lucarne. Mais que me ferez-vous faire de mon après-midi ?

La fenêtre réfléchit un instant.

— Eh, mais, j'y pense !... Je vous conduirai chez la belle Maëlstrom, heureux petit coquin... Il y a assez longtemps que nous lui devons une visite.

— Que de joyeux dédnits pour un seul jour! s'écrie la lucarne. Mais je n'ai garde de m'en plaindre, nous suffirions à bien d'autres de même espèce!

Un instant après, par un phénomène digne d'un conte de fées, la lucarne et la fenêtre s'éloignaient gaiement bras dessus, bras dessous.

Il y avait une heure et demie déjà que Gabriel promenait, sans le moindre succès, ces appétissantes mouches qui piquent et ne bourdonnent pas.

— Si j'étais mouche naturelle, je traiterais les mouches artificielles de pince-sans-rire, lui disait Landry pour le consoler de s'être enfoncé dans le doigt le mieux vêtu de ses hameçons travestis.

Le pauvre pêcheur en désarroi avait beau faire voltiger sa ligne, avec de savantes saccades, sur tous les tourbillons d'eau verte qui écumaient au pied de la cascade, ces sottes bêtes de truites ne voulaient pas se laisser prendre. Pendant un certain temps, et avec une complaisance exemplaire, Landry s'intéressa aux inoffensifs plaisirs de son ami. Il provoqua une ingénieuse et féconde discussion pour savoir si, par hasard, les truites qui se laissent prendre le plus facilement à la mouche ne seraient pas les plus intelligentes de leur espèce, quelque chose, par exemple, comme des truites de lettres. Il se basait sur ce point, qu'une brillante imagination nous porte à parer de qualités exquisés des objets fort ordinaires. — Ainsi les poètes sont plus facilement amoureux que le commun des mortels. — Il en arrivait à conclure que les truites à l'imagination ardente doivent être malheureusement très enclines à soupçonner un mets délicieux dans un petit harpon meurtrier, enveloppé de plumes rouges et jaunes.

— Très bien, cher monsieur, finit par s'écrier Gabriel impatienté, je suis fort aise d'apprendre que c'est dans

l'aimable corporation des gens de lettres qu'il y a le plus de gobe-mouches!

— Si nous en absorbons autant, répliqua gracieusement Landry, c'est pour donner sa pitance à l'araignée que chacun de nous a dans le plafond!

Malgré tous ces divertissements intellectuels, Landry commençait à trouver que les minutes étaient bien longues à s'envoler, et, pour tuer le temps, proposa d'aller en reconnaissance sous la haute futaie de sapins qui couvrait les pentes abruptes de la montagne, autour de la cascade. L'opiniâtre Gabriel déclara qu'il voulait essayer d'une nouvelle amorce avant de s'avouer vaincu et brouillé sans retour avec la chance. N'osant, par préjugé, la lui souhaiter bonne, Landry s'en alla seul, par monts et par vaux.

Lorsqu'il revint, on lisait sur son visage l'expression triomphante d'un homme qui a de grandes entreprises en tête; cela faisait contraste avec la mine du pêcheur de truites, qui était celle d'un homme dont les grandes entreprises viennent d'échouer.

— Êtes-vous disposé à partir, Gabriel?

— Vous voyez! répliqua le bossu en montrant d'un geste mélancolique sa gaule à demi démontée.

— Mon cher, reprit Landry, j'ai fait une merveilleuse découverte. Saviez-vous que l'endroit où nous sommes n'est qu'à quelques cent mètres au-dessus du chalet?

— Je ne m'en doutais pas.

— Eh bien, suivons seulement pendant dix minutes ce sentier, nous arriverons au haut d'une espèce de falaise qui coupe en deux la forêt comme une ceinture. Au pied de la falaise est une petite métairie, et, à un kilomètre plus bas, le paradis où je compte vous conduire ce soir.

— Et quel avantage, répondit Gabriel, aurai-je à me

trouver dans un endroit d'où je pourrai jeter des pierres sur le toit du paradis?

— Quel avantage, homme borné?... Mais ils foisonnent : d'abord celui d'avoir une vue splendide, puis de contempler la terre promise, ce qui est d'ordinaire le plus grand des bonheurs qu'elle procure, et, enfin, je vous laisse deviner le plus considérable de tous...

— Celui de nous éloigner encore davantage du moulin à l'heure de déjeuner, peut-être? dit Gabriel en riant.

— Vous brûlez, sans vous en douter! répondit Landry. Du haut de la falaise nous dégringolerons à la métairie. Avec du lait, du pain, des pommes de terre, — hélas! Gabriel, qu'une belle truite ferait bien dans ce menu, — nous improviserons un repas succulent, ensuite nous aborderons le chalet par un chemin nouveau. Tout cela vous sourit-il?

— Mais que dira la mère Poulou lorsqu'elle verra son déjeuner attendre, puis languir, puis brûler, et personne pour le sauver? dit Gabriel avec une terreur comique.

Déjà Landry s'éloignait allègrement de la cascade du Serpent, — la bien nommée, — et le bossu partit en toute hâte pour le rejoindre; ils défilèrent rapidement sous les sapins, poussèrent des cris d'admiration en contemplant la vue splendide du sommet de la falaise, pensèrent se rompre le cou en la descendant par une fissure qui servait de promenoir aux chèvres de la métairie, devant la porte de laquelle ils s'arrêtèrent enfin, tout essoufflés de cette course vertigineuse. Ils trouvèrent dans la cabane une vieille femme qui tricotait à côté du lit d'un bonhomme, son mari. Ayant exposé qu'ils seraient fort reconnaissants si l'on pouvait leur improviser un petit repas, la vieille se mit à trotter par la maison, et eut bientôt réuni tout ce qu'il fallait d'œufs,

de laitage et de pain, pour les restaurer confortablement.

— Allez, soupira la vieille Baucis en étendant une nappe sur la table, si mon homme n'avait pas été se casser le bras, il y aura demain huit jours, en tombant d'une échelle, vous n'auriez pas manqué de truites ce matin.

— Il y a donc des truites par ici? demanda l'impitoyable Landry, d'une voix stupéfaite.

— S'il y en a, mon bon monsieur! s'écria Philémon. Mais la cascade en est pleine! Quand je suis dans mon assiette ordinaire, tous les jours j'en porte au chalet.

Une main secourable qui frappait en ce moment à la porte, tira Gabriel d'une position terriblement critique; car, tout en parlant, Philémon s'était mis à lorgner la gaule peinte en vert. Aussi le bossu prépara-t-il un regard pétri de bienveillance pour la personne qui allait entrer : celle qui en bénéficia n'eut autre que Mina Maëlstrom.

Elle arrivait munie d'une provision de charpie, de bandes de toile fine, et de bonnes paroles pour Philémon blessé; son jardinier suivait, portant un panier de vieux vin sur lequel étaient amarrés des pots de confiture. Elle ne parut aucunement contrariée d'être surprise par les deux amis dans cette expédition d'ange consolateur, et, après leur avoir dit un cordial bonjour, s'occupa du malade. Les touristes, pendant ce temps, avaient expédié leur frugal repas, et lorsque l'ange se tourna vers eux, sa sainte besogne faite, il trouva deux bons visages de dévots n'ayant plus à la bouche que des oraisons à son adresse.

La première de ces oraisons émana du pieux Landry et fit comprendre à l'ange que la chaumière de Baucis

était un purgatoire destiné à attendre l'heure convenable pour se présenter à son céleste séjour.

La seconde de ces oraisons s'envola des lèvres du chaste Gabriel et supplia l'ange de leur permettre de l'escorter à son départ, quelle que fût la direction qu'il prendrait. — Peut-être, dans la pensée du dévot personnage, l'enfer n'était-il pas excepté.

L'ange répondit en souriant qu'il ne retournait pas à son céleste séjour, ayant encore un malade à visiter dans une autre métairie assez éloignée et accepta jusque-là l'escorte des jeunes gens, qui, d'un mouvement simultanément, entonnèrent un cantique d'actions de grâces.

Mina, Gabriel et Landry, suivent maintenant un raboteux chemin encaissé et bordé de haies, qui, par moments, se rejoignent, s'emmêlent, et forment un tunnel de verdure, sous lequel il faut passer en se courbant. On arrive ensuite à un torrent, précisément celui qui s'échappe de la cascade; pour le traverser, il n'y a qu'un tronc de sapin, se balançant d'une rive à l'autre, frôlé par les eaux furieuses. Mina s'y engage avec insouciance, à la grande admiration de ses compagnons. Un peu plus loin elle s'arrête et les appelle mystérieusement :

— Monsieur de Malemort, le poète, et monsieur de Murcy, le chasseur, je vais vous montrer une petite famille qui vous intéressera l'un et l'autre, à condition qu'elle aura la vie sauve, je vous en prie, monsieur le chasseur !

Gabriel ayant protesté de ses intentions pacifiques, Mina leur fit signe de la suivre, et, avec mille précautions, se glissa au milieu des branches d'un épais fourré; là, dans le feuillage d'un if, elle leur fit voir un nid de ramiers, dont les jeunes habitants, encore couverts de duvet, dormaient avec l'inestimable quiétude de l'enfance.

— Madame, je n'en reviens pas, dit Landry, vous êtes un hardi coureur de bois, à faire rougir de honte l'intrépide Murey.

— Oui, oui, répondit-elle d'une voix un peu brève, je ne suis pas une femme peureuse..., quoique mon chalet se donne des allures de forteresse... Elle reprit au bout d'un instant avec un sourire : — Et vous voyez que je me hasarde souvent loin de ses remparts.

Lorsqu'on fut arrivé au terme du voyage, Mina dit à son escorte en la congédiant :

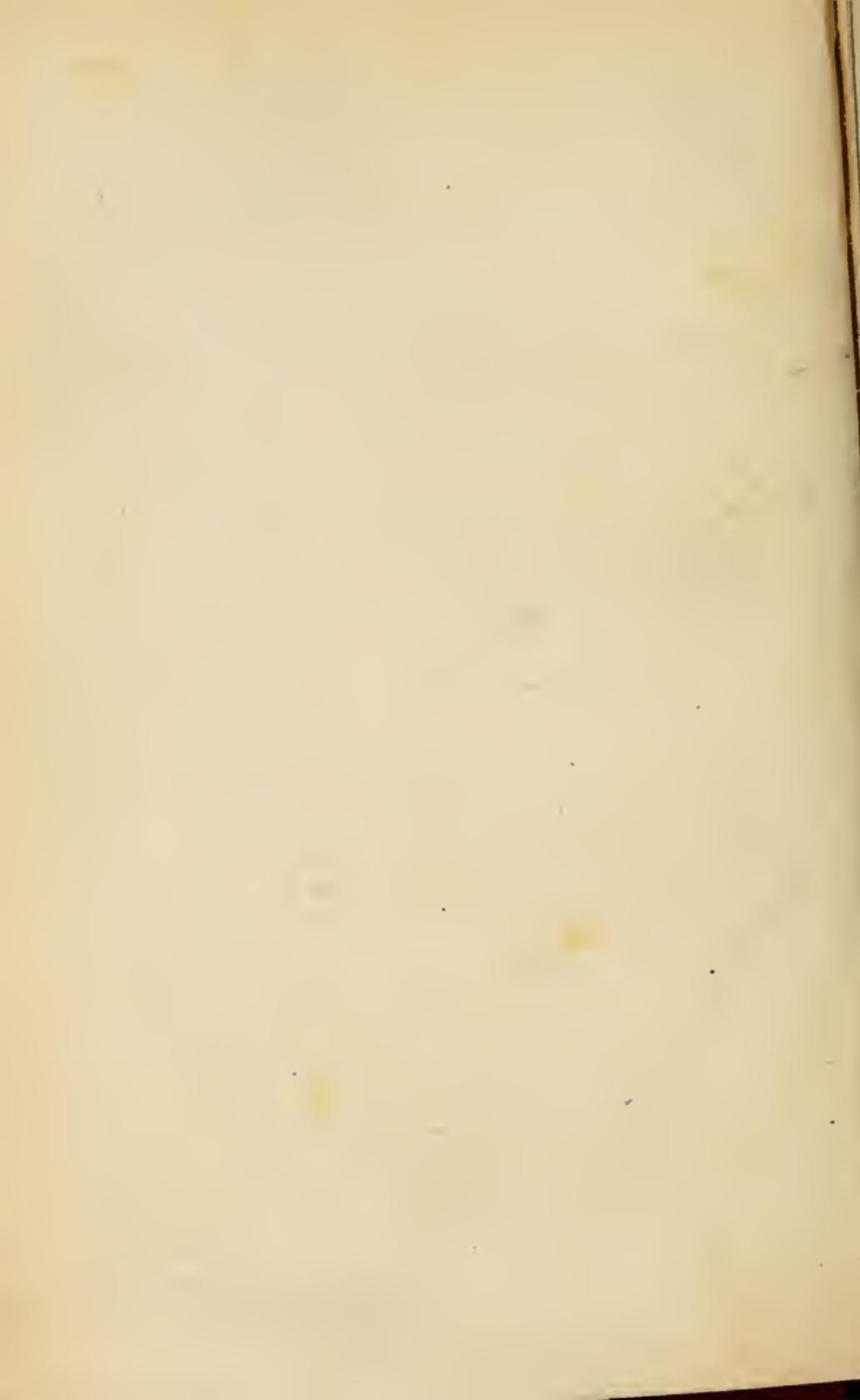
— Aujourd'hui, je vous ai faussé compagnie, mais il me faut un dédommagement. Puisque j'ai surpris ce matin votre goût pour les festins champêtres, si vous veniez me prendre demain matin de bonne heure, nous irions déjeuner sur l'herbe, tout là haut, là haut, près d'une charmante fontaine au-dessus du bois... L'âne de mon jardinier portera les provisions.

Les deux amis s'en allèrent rêveurs : on le serait à moins. Au bout d'un certain temps, chacun d'eux observa que son camarade ne disait mot et bâtit là-dessus ses petites conjectures.

— Étrange personne ! se disait Landry, elle semble tout calculer pour se forcer à oublier qu'elle est femme, jeune et belle. Si elle nous a fait cette invitation qui met en campagne les idées du petit Gabriel, ce n'est pas que nous lui plaisions particulièrement, ou qu'elle désire se distraire, ou qu'elle nous trouve gais, aimables, amusants : elle a simplement voulu agir sans tenir compte de sa personnalité féminine... Elle court les bois, perce les fourrés, connaît les fontaines de la haute montagne, affronte sans sourciller les passages périlleux, tout cela comme un vieux guide montagnard... Vains efforts, belle Mælstrom ; malgré tout, la femme déborde, tendre, charitable pour ceux qui souffrent... Et on la surprend un jour, assise dans une prairie, et

pleurant..., pleurant..., fallait voir !... a dit le père Poulou qui l'a vue.

.....  
Évidemment, Landry était peu disposé à s'en faire accroire et à se promettre monts et merveilles du bon accueil de la voisine. Quant à Gabriel, il serait téméraire d'affirmer qu'il occupât sa rêverie à une analyse de caractère aussi froidement raisonnée.



## VIII

Le lendemain matin, lorsque Mina se pencha dès l'aube à la plus haute fenêtre de son donjon, pour aspirer les délicates senteurs que la nuit, comme une apparition voilée, laisse après elle, son premier regard rencontra Gabriel et Landry assis au pied de l'escalier.

— Et voilà comme on se réveille bloquée dans sa forteresse ! leur cria-t-elle gaiement.

Ce serait folie d'essayer de décrire combien elle était jolie, enveloppée d'un peignoir, ses longs cheveux ruisselant en ondes moirées sur ses épaules, et les doux rayons de l'aurore reflétant leur éclat discret dans ses yeux bleus. Mais on peut en donner idée, en disant que l'armée assiégeante resta une bonne minute, bouche béante, sans songer à ouvrir le feu, toute saisie.

Elle s'en aperçut, et, en femme malicieuse, voulut se donner le plaisir de laisser les deux visiteurs aux prises avec un léger ridicule.

Pour cela, après avoir gentiment salué de la tête, elle n'eut qu'à fermer sa croisée et disparaître, sans avoir laissé aux deux amis, pétrifiés dans leur admiration, le temps de se remettre et de répondre à son joyeux bonjour.

— Eh bien, partie ?... murmura Landry, qui, paraît-il, rattrapa le premier ses esprits.

— Nous sommes venus un peu trop matin ! marmotta Gabriel qui les poursuivait encore.

— Pas trop matin pour faire deux sottes figures ! s'écria Landry en éclatant de rire.

Un bâton à la main, chaussée, coiffée, gantée pour une longue expédition, parut bientôt Mina. La petite caravane se mit en route sans attendre davantage, poussant devant elle l'âne du jardinier, plus jeune, lesté et jovial que celui de maître Poulou, mais beaucoup moins digne dans sa démarche. Il avait de temps en temps de petits mouvements de croupe très folâtres, qui faisaient tinter la vaisselle emballée dans le panier aux provisions. On ne sait pas assez combien un âne de bonne humeur donne de gaieté et d'animation à une bande de gens d'esprit qui font une partie de campagne. C'est ce qui arriva pour notre caravane, qui trouva dès le départ, dans les gambades du baudet, mille prétextes à joyusetés.

La « charmante » fontaine annoncée par M<sup>me</sup> Maëlstrom, méritait bien cette épithète, et il n'était guère possible de choisir un plus délicieux cadre de déjeuner champêtre.

Elle sortait d'un tertre gazonné, à la lisière supérieure d'une forêt de hêtres et de sapins mélangés. Les eaux s'enfuyaient sous le couvert, avec un doux susurrement qui tenait du babil et du chuchotement d'amoureux. On ne pouvait s'empêcher, en l'écoutant, de croire encore un peu aux nymphes et aux naïades, et, lorsque parfois un petit caillou blanc s'enfuyait avec l'onde en la faisant bruire comme un rire perlé, on relevait la tête pour découvrir à l'ombre, sur la mousse, la déesse que les caresses d'un faune forçaient ainsi à se trahir.

Dans la haute montagne, l'été arrive plus tard que dans la plaine, et, au bord de la source, nos promeneurs avaient retrouvé le printemps. Il éclaboussait les sombres sapins de gros bourgeons roses prêts à éclater, et, sur la cime des hêtres, s'épanouissait une verdure si tendre

et légère, qu'elle semblait un nuage diaphane, flottant autour des branches sans les toucher. C'est aussi le printemps qui alanguissait les trois personnages étendus sur le terre d'où sortait la fontaine, et les rendait songeurs.

C'est lui aussi, qui soudain les secoua d'une poussée d'activité subite. Mina se redressa presque d'un bond et se déclara prête à déballer les vivres, besogne dans laquelle l'aidèrent joyeusement ses convives.

A qui n'est-il pas arrivé, au moins une fois dans sa vie, de déjeuner sur l'herbette? Qui ne connaît cette lutte acharnée contre le frelon qui tourne autour du goulot d'une bouteille, avec la persistance d'un ivrogne et contre la fourmi qui sort de votre manche, traverse au galop la main et s'arrête enfin au pâté qui est au bout des doigts? C'est toujours la même chenille qui descend lentement du ciel par un fil invisible et se balance au-dessus des crêpes, le même coup de pied d'un distrait qui culbute un verre, et la même phrase qui clôture le tout :

— Eh bien, ma foi, il y a longtemps que je n'avais aussi bien déjeuné!

Mais qui ne se souvient avec délices de la sieste pleine de béatitude qui succède à ces bons gros rires et à ces vieilles bêtises? Sans doute depuis des années, Gabriel et Landry, peut-être même Mina, n'avaient pas rencontré une heure si *reposante* que celle qui suivit leur dinette. Vous surtout, brave Landry, aviez dans les yeux une quiétude que le plus habile comédien n'imiterait pas!

La venue d'un troupeau de moutons, dont les clochettes tintaient depuis le matin au milieu des rhododendrons des collines voisines, apporta de nouvelles distractions aux promeneurs, et ce n'est qu'après avoir distribué les dernières miettes de leur pain

aux moins sauvages des brebis qu'on parla de retour.

Comme on était monté, on descendit : le baudet ouvrant la marche, les personnes raisonnables le suivant.

Sur la petite troupe le soleil dardait de terribles rayons, de ces rayons qui rendent mortel le venin des vipères et font eux-mêmes de cruelles morsures, à travers voiles, ombrelles et parasols, aux pauvres piétons qui cheminent dans la poussière.

Suant, soupirant, regrettant la fraîche brise des hauteurs, avançait lentement la caravane épuisée. Elle finit par faire halte au bord d'une prairie, où des Angostrinais de tout sexe et de tout âge mettaient du foin en tas.

— Fait chaud, hein ! mes bons messieurs et dame ! cria l'un des travailleurs.

— Ah oui ! répondirent trois voix haletantes.

— Bien sûr nous aurons de l'orage ce soir ! reprit l'homme.

— Ah ! murmura Gabriel, j'ai en effet entendu dire que, par certains jours d'orage, la vallée de Refrogne est une vraie fournaise.

— Cela, ma vieille expérience peut vous le certifier ! dit en riant M<sup>me</sup> Maëlstrom.

— Orage ou non, dit Malemort, je propose de nous reposer un instant sur ces tas de foin, avant de pénétrer plus loin dans la fournaise.

Cette motion rencontra une approbation unanime : trois tas de foin se trouvaient disposés en triangle, comme si on les eût faits exprès pour servir de couchette aux trois compagnons et en un clin d'œil chacun servit d'oreiller à une tête alourdie.

Quelques minutes après, sous les rayons aveuglants qui tombaient du ciel comme une pluie d'accablement, au milieu des vapeurs enivrantes qu'exhalaient les

herbes coupées, un sommeil profond s'appesantit sur toutes ces têtes, et, d'un tas de foin à l'autre, ne s'échangeaient plus que les appels stridents des cigales et les cri-cri des grillons.

Lorsque les yeux de Mina brillèrent de nouveau sous l'ombrelle qui lui servait de tente, ils rencontrèrent tout d'abord ceux de Landry, grands ouverts, au regard un peu vague. Quant au bossu, il dormait encore.

— Quel air préoccupé ! dit à voix basse Mina. A quoi pensiez-vous donc ?

— Aux vers que je vous ai promis, peut-être.

— Non, non, ce n'est pas cela qui vous donnait cet air fatal, répondit l'étrangère en riant.

Comme Landry restait silencieux.

— Vous songiez, n'est-ce pas ? que cette odeur forte de foin commençait à vous donner la migraine. Je suis logée à la même enseigne.

— Oui, répliqua Landry d'une voix un peu exaltée, je songeais à ces pauvres herbes : hier elles verdoyaient inoffensives ; aujourd'hui fauchées dans leur sève, elles se dessèchent en répandant des parfums redoutables, qui donnent des cauchemars étranges.

Sur les joues de Mina, passa comme un léger frisson nerveux, mais au même instant, elle s'écriait avec une intonation ironique.

— Alors vous composiez une élégie sur ces malheureuses plantes cruellement interrompues dans leurs affections végétatives..., ces plantes condamnées à ne porter jamais de fruits.

— Non, répondit en souriant Malemort, je composais plutôt une ode sur ces plantes qui, si elles fussent demeurées bonnes herbes porte-graines, n'eussent donné plus tard que de vulgaires pailles, tandis que leur tige, tranchée en pleine saison d'aimer, fait respirer

le rêve, la poésie, le suave... et répand un enivrant et impérissable parfum.

— Monsieur de Malemort, si je comprends bien votre pensée, vous voulez dire que la perte des douces et paisibles joies auxquelles chacun de nous a le droit de prétendre ici-bas, est souvent compensée par des dons exquis du côté de l'âme... Outre les fruits secs que produisent à foison les arbres trop chargés des carrières modernes, il en est d'autres que l'on pourrait appeler les fruits secs... de la vie, qui souvent ne doivent pas être d'un commerce trop désagréable !

— Je le souhaite pour vous, madame, puisque vous m'admettez à l'honneur de votre compagnie !

— Je le souhaite pour vous, monsieur, puisque, je l'espère, vous viendrez quelquefois au logis de Mina Maëlstrom.

La politesse française exigeait que Landry poussât les hauts cris et refusât d'admettre que les jouissances du cœur pussent être à tout jamais perdues pour la belle étrangère ; mais il crut voir, tandis qu'elle parlait le sourire aux lèvres, un léger voile humide ternir l'éclat de ses yeux. Comme il était assez intelligent pour savoir que la plus exquise politesse et le tact peuvent parfois être en désaccord, il opta pour ce dernier et s'écria gaiement :

— Mais alors, lorsque nous sommes tous trois assis en rond comme maintenant, nous devons former une couronne bien suave..., car, ajouta-t-il plus bas, je crois qu'on peut admettre mon pauvre ami dans la glorieuse phalange des fruits secs de l'amour !

— Hélas, pour être un fruit, même sec, il faut avoir été fleur !... Je me dessèche sans avoir fleuri ! murmura Gabriel, la tête renversée sur son tas de foin, les yeux clos et abrités des rayons du soleil par un mouchoir étalé.

Il y eut quelque chose de si touchant et résigné dans sa façon de dire, que Mina et Landry échangèrent un regard presque désolé, comme s'ils venaient d'être complices d'un même crime.

Au même instant, une bouffée de vent arrivait, apportant des échos lointains de tonnerre et soulevant sur les pentes de la vallée de hautes colonnes de poussière. Les faneurs couraient d'un bout de la prairie à l'autre, ramassant pêle-mêle vêtements et outils, et criaient aux « messieurs » de chercher un gîte contre la tempête. Mais déjà les philosophes des trois tas de foin s'occupaient de plier bagage, et, une minute après, ils descendaient rapidement vers la villa.

Sur le ciel bleu ne couraient pas encore de nuages, mais, çà et là, des plaques d'un violet sombre s'étalaient au-dessus des crêtes de rochers, et le soleil, dans l'atmosphère rayée de poussière, n'envoyait plus qu'une lumière ocreuse.

Enfin, Mina escalade l'escalier suspendu à la roche ; au moment de disparaître dans la villa, elle se retourne et dit aux compagnons qui, d'en bas, surveillent sa rentrée :

— Il en est temps encore, ne voulez-vous pas faire du chalet un port contre la tempête ?

— Un port habité par une sirène ! répond en riant Malemort. Mieux vaut la tempête en pleine mer !... Nous nous sauvons... Au revoir, madame, et merci !

— A bientôt !

Maintenant, une épaisse nuée descend avec lenteur sur les montagnes qui forment le fond de la vallée : on dirait un noir rideau destiné à cacher l'affreux spectacle de leur écroulement, tant résonnent de ce côté de formidables détonations. Le vent fraîchit et se met à souffler avec violence, arrachant aux arbres

des branches qui se déchirent et se hachent dans les airs.

Gabriel et Landry dévorent l'espace ; ils arrivent à Angostrina et traversent au pas de course les rues du village. Près de la mairie, une voix enrouée les hèle :

— Hé, moussu, entrez donc chez une vieille connaissance, vous n'arriverez plus à temps au moulin !

— Que si ! répond Malemort sans se retourner à l'obligeant ex-conducteur de diligence Adichat, et merci !

Les fugitifs sortent du village. La nuée vole à leur rencontre rasant le sommet des arbres et faisant pendre de grandes franges de brouillard dans les précipices. Une bande de pigeons emportés par le vent fuit devant la tourmente et frôle leur tête si vite, qu'elle laisse dans l'espace l'impression d'une ligne blanche aboutissant à un pigeonnier d'Angostrina.

Enfin, voici le moulin ; ils y arrivent au moment où de lourdes gouttes de pluie commencent à battre autour d'eux les feuilles du jardin.

— Hourra ! crient à leur entrée une foule de voix. Ce sont de braves gens, surpris par l'orage, qui, désespérant de regagner à temps leurs cabanes, sont venus demander asile au père Poulou.

Comme les promeneurs en franchissent le seuil, un effroyable coup de tonnerre ébranle la maison et fait sauter la farine sur les sacs ; en même temps, une trombe s'abat sur les vitres et l'obscurité envahit la chambre. Ils échouent hors d'haleine sur des chaises de la cuisine, pendant qu'un Espagnol, à la vue de l'éclair, tombe à genoux en se signant : « Ave, Maria purissima ! »

Une demi-heure après, les deux amis causaient dans la chambre de Malemort, sans se préoccuper du tonnerre qui roulait toujours dans la vallée.

— Gabriel, je suis sûr de vous avoir fait de la peine aujourd'hui en parlant de vous comme d'un fruit sec de la vie... Vous n'êtes ni d'âge ni en situation de l'être... Je pensais que vous dormiez, et j'ai cédé au sot plaisir de compléter une corbeille de mauvais fruits. J'espère que vous me pardonnez !

— Hélas, je n'ai pas à pardonner ; je suis, au contraire, très flatté que vous m'ayez placé en si bonne compagnie... Sérieusement, reprit-il au bout d'un instant, ne croyez m'avoir ni froissé ni peiné ; je ne me fais aucune illusion ; je sais que je n'ai rien à demander à la vie du côté du cœur, et je ne le ferai jamais !

Landry lui tendit la main, ce qui remplaçait suffisamment une réponse qui eût été cruelle. En ce moment, le vent, qui faisait rage autour du moulin, redoubla ses efforts, décrocha un volet, enfonça la fenêtre, éteignit les chandelles et fit le tour de la maison en battant les portes.

Et chacun d'accourir et de porter remède au mal ; mais on avait beau faire, on ne parvenait pas à calfeutrer la maudite fenêtre, et la bise gémissait de la cave au grenier.

— Satané vent ! grommela la mère Poulou, c'est comme l'amour au cœur du pauvre monde : plus on veut le chasser, plus il fait de vacarme !



## IX

### EXTRAIT DES ÉTAPES D'UNE DÉROUTE.

19 juin.

Je ne sais quel démon s'était perché ce matin sur le dossier de ma chaise et me contait à l'oreille mille drôleries qui n'avaient rien à voir avec mon sujet. Toujours est-il, que j'enregistre encore une journée de travail perdue...

... Mais, puis-je déplorer une paresse dont j'ai été déposer l'hommage aux pieds de la plus belle des Suédoises?... — Jamais expression plus ironique s'est-elle rencontrée sous ma plume? et quel cadeau pour une jolie femme, que l'hommage d'une paresse! — Je dirais que M<sup>me</sup> Maëlstrom mérite vraiment mieux, si je ne la soupçonnais pas d'être, elle aussi, d'une *paresse* extrême... Toujours est-il qu'elle s'en glorifie beaucoup, lorsqu'elle parle à bon entendeur.

Si elle a quelque désir de m'intriguer, — je ne le pense pas, cependant, — elle peut se vanter d'y avoir réussi. Aussi, soyez bien certaine, madame, que toute parole qui vous échappera en ma présence sera scrupuleusement notée ici, et quelque jour, je pourrai peut-être porter sur vous un jugement pas trop faux.

Après une demi-heure de luttés, — pas davantage, — j'ai renoncé à écouter plus longtemps ce démon qui, du dossier de ma chaise, me tenait de si gênants pro-

pos, ou, pour mieux dire, j'ai renoncé à ne pas l'écouter, car n'est-ce pas lui qui chuchotait très bas, très bas, qu'un bout de visite au chalet ne serait pas une ennuyeuse corvée?

Il ajouta, je suis certain de l'avoir parfaitement entendu, que Gabriel était en train de courir quelque cynégétique aventure, et que l'instant était fort propice pour continuer avec M<sup>me</sup> Maëlstrom notre intéressante conversation d'il y a deux jours sur les fruits secs. Entre augures, on peut dire bien des choses qu'on se contente d'indiquer d'un sourire devant un non-initié, et, tant qu'il n'aura pas fait ses preuves, je croirai que Gabriel est un fruit sec..., mais encore en bouton. Un bouton qui attend pour entr'ouvrir sa corolle et montrer son cœur, que vienne la lune rousse. Tant pis pour lui, pauvre garçon; j'ai comme un pressentiment que la lune rousse n'est pas loin de son horizon; gare, gare aux gelées blanches!...

Je ruminais encore ces choses, quand j'ai sonné à la porte du chalet.

M<sup>me</sup> Maëlstrom lisait, assise dans son salon, près de la fenêtre. Elle m'a tendu la main d'une façon très cordiale en même temps qu'un peu brusque, que je n'ai jamais vue qu'à elle. Les femmes qui mettent de la « rondeur » dans leur manière d'être sont souvent un peu hommasses et manquent de distinction, tandis que, chez celle-ci, on sent qu'il y a l'étouffement voulu d'une nature très finement féminine.

Voici quels ont été ses premiers mots :

— Monsieur de Malemort, je suis très contente de vous voir, car vous me plaisez beaucoup... et cela, précisément parce que je crois pouvoir vous le dire, sans que vous compreniez et pensiez autre chose que ce que je veux faire entendre... Je vous ai accueillis, vous et votre ami, d'une façon que tout autre homme

eût trouvée pour le moins singulière;... car vous m'avouerez qu'une femme, — pas très âgée, — qui part seule en partie de campagne avec des jeunes gens qu'elle connaît de la veille, prête un brin à la critique... N'est-ce pas?

— C'est vrai, madame. Mais, quoique je ne veuille pas vous cacher qu'il y a en vous tout ce qu'il faut pour éveiller la curiosité et l'intérêt d'un homme et d'un... auteur, je vous sais gré de m'avoir cru capable d'analyser ce que vous venez de dire à demi-mot.

— Je ne m'y suis pas trompée un instant, a-t-elle repris aussitôt avec un joli geste d'assurance, et j'en suis très heureuse, car cela me permettra de mettre une grande facilité et un grand charme de bon voisinage entre nous.

— Je suis confus, madame, que vous y attachiez quelque prix.

Pendant notre conversation, elle s'était levée et accoudée à la fenêtre où elle jouait avec une grappe bleue de clématite; elle s'est soudain retournée vers moi et m'a dit avec un bon sourire de franchise, mais aussi avec un imperceptible tremblement dans la voix :

— Voyez-vous, j'ai eu dans ma vie de profonds chagrins, je suis venue échouer ici, comme une épave abandonnée par les flots... et je ne *veux pas* qu'ils me reprennent et me fassent flotter de nouveau... Mais je n'ai que vingt-huit ans...; la solitude est parfois bien triste et les journées longues, quoique je ne manque certes pas de courage! Ne vous étonnez donc pas que je me laisse aller à la tentation de pouvoir rire et causer pendant quelques jours avec ce qui est jeune, spirituel et gai. Je ne dépends de personne, je ne dois compte à personne de ma conduite; que le public pense de moi ce qu'il lui plaira, peu m'importe. Il suffit que vous m'ayez comprise : lorsque je vous ai vu, vous

connaissant déjà un peu par vos livres, j'ai pensé tout de suite que cela était possible...

— Et vous avez eu raison, madame, de le faire comme peu de femmes l'eussent osé dès le début... Après ce que vous m'avez dit, je me sens autorisé à vous révéler, moi aussi, qu'il y a dans mon passé de tristes heures... Prenez cette confiance comme une garantie que vous ne risquez pas d'être mal comprise.

Tout le temps que j'ai mis à achever ces derniers mots, elle m'a regardé très attentivement, et si elle a pu lire au fond de ma pensée, je crois qu'il ne lui est resté aucun doute sur la vérité de ce que je disais. J'avoue qu'en terminant, je m'attendais à une expansion quelconque, — les femmes les plus indifférentes en ont généralement après ces sortes d'entretiens sur des sujets intimes ; — mais au lieu de me tendre la main, ce qui était tout indiqué, la belle Maëlstrom, accoudée de nouveau à la fenêtre, s'est remise à martyriser en silence la grappe de clématites.

Tout à coup, elle est revenue s'asseoir près de sa table à ouvrage et m'a demandé avec une espèce de brusquerie amie :

— A quoi travaillez-vous en ce moment ?

— A un roman.

— On l'appelle ?

— On l'appellera : *Printemps sans Été*.

— Vous me trouvez bien indiscrete de vous questionner ainsi ?

— Du tout... Parlez à un auteur en voie de création de son « petit dernier » et vous le verrez aussitôt prendre un air conquérant et révéler le fort et le faible de son œuvre, avec l'entrain qu'un galant à bonnes fortunes mettrait à vous conter ses amoureuses prouesses... s'il n'était retenu, madame, par le respect qu'on vous doit.

— Mais, répondit-elle en riant, comme le respect qu'on me doit ne peut vous empêcher de me donner des renseignements détaillés sur la conception de *Printemps sans Été*, je vous les demande avec instances... Voyons, le héros chargé de représenter le printemps, e'est assurément un tout jeune homme ?

— Nenni, madame ! chacun son point de vue... Mon printemps, à moi, est une toute jeune fille... M. Lassens, son papa, qui désirait un garçon, l'a nommée Suzanne le jour de sa naissance ; mais, dans ses moments de bonne humeur, il l'appelle Suzon, et les jours de gaieté ordinaire, Suzette. La petite Suzon passe son enfance à courir les champs et les bois, avec un gamin de son âge, fils d'un voisin de campagne. Vers douze ans, on sépare les deux camarades, et lorsqu'ils se retrouvent vers l'âge de dix-huit ans, Suzette est fiancée ; mais cela ne l'empêche pas d'écouter les doux propos de l'ami d'enfance, et si bien elle s'absorbe à les écouter, qu'elle ne s'aperçoit pas, la pauvre, de ce que le brigand lui ravit, tout en parlant !

— C'est ce qu'on peut appeler le triomphe de l'éloquence !

— Jamais, madame, éloquence ne fut à pareille fête !

— Vraiment ! Son triomphe est complet à ce point ?

— C'est la scène capitale de mon roman. On est à la campagne. Toute la famille Lassens, avec le fiancé, dîne dans le voisinage, et Suzanne, un peu souffrante ce soir-là, garde seule la maison. Le crépuscule commence à étendre ses ombres sur le jardin, qu'un orage vient de tremper d'une pluie parfumée. Les nuées se réfugient à l'horizon, et le soleil couchant les colore de belles teintes pourpres, au milieu desquelles l'éclair jaillit avec la chaude blancheur du diamant. Suzanne se sent toute... drôlette. Elle s'est mise au piano, mais ses doigts électrisés se crispent sur les touches. Avec

un rire nerveux, elle se lève et va s'appuyer à la fenêtre, écoutant le tonnerre qui gronde sourdement derrière un rideau de peupliers, que l'éclair fait se dresser, sombres et rigides comme de longs fantômes. Pauvre Suzette ! Sa poitrine se dilate et aspire de larges bouffées d'air, chargé de senteurs humides. Une étrange vitalité circule dans ses veines, et par moments son cœur bat très fort...

— Il me semble que l'éloquence a trouvé sa besogne singulièrement facilitée !

— Aussi vous ferai-je grâce, madame, des beaux discours de l'ami d'enfance. Il est là, tout près, caché derrière un massif et contemplant la ravissante Suzette, qui, les yeux au ciel, les bras allongés et enlacés comme des couleuvres, se met à chanter d'une voix exaltée, la *Jeune religieuse* de Schubert :

L'orage s'élançe et s'avance en grondant,  
Les murs ébranlés sont battus par le vent...

— La scène finit comme l'acte du jardin de *Faust*, n'est-ce pas ?

— Hélas ! madame, chacun de nous ne rencontre dans sa vie qu'une seule page d'amour qui lui semble inédite...

— Et qu'advint-il de la petite Suzette ?

— Il serait trop long de vous raconter comment le fiancé apprend tout, et se bat avec l'ami d'enfance, qui, n'ayant pas un Méphistophélès pour parer les coups, est tué... Suzette, reniée par ses parents, sa famille, ses amis, s'enfuit à Paris, le refuge des grandes misères.

— L'histoire n'en reste pas là, je suppose ?

— M'arrêter en si beau chemin ! Pour qui me prenez-vous, madame ? Je raffole des grands contrastes et, quand j'écris un livre, je cherche toujours à le terminer

par un tableau en opposition poignante avec une des scènes gracieuses du commencement... Vous voyez que je vous livre mes secrets de composition.

— Pour mettre le comble à tant d'amabilité, montrez-moi maintenant le tableau sur lequel s'achève votre *Printemps*.

— Nous retrouvons Suzanne cinq ans après; mais l'abandon et le désespoir qui lui rongent le cœur l'ont vieillie de vingt ans. Elle habite un galetas qui ouvre sur une cour aux murs gris mouchetés de mousse verdâtre, dans une infecte mesure du Quartier latin. Sur cette cour, ouvrent beaucoup d'autres chambres où habite un essaim d'étudiants, race moqueuse et sans pitié, qui accable de quolibets, chaque fois qu'elle se laisse entrevoir, cette longue vieille fille, jaune, sèche et ridée, qui n'a conservé de la ravissante Suzette de jadis, que de grands yeux noirs, cernés par le chagrin.

Ces yeux noirs, trouant de deux cavités étincelantes sa figure flétrie, lui ont valu chez les hôtes de la maison meublée le surnom de « la Créole ».

Cependant, par une chaude soirée de mai, éclate sur Paris un violent orage : Saint-Sulpice renvoie au Panthéon les roulements du tonnerre, et dans les chéneaux de zinc, le long des mesures verdâtres, bruissent, avec de joyeux gazouillements de fontaines, les flots d'une tiède pluie de printemps.

Dans la cour aux murs gris de la maison meublée, arrivent des bouffées de vent tout embaumées d'avoir passé sur les lilas fleuris et les orangers du Luxembourg.

Soudain, sur cette cour, s'ouvre une fenêtre toujours close, une longue figure jaune, sèche et ridée s'y encadre et pendant un instant écoute le fracas du tonnerre qui va, en s'étouffant, du côté de la Seine. Les grands yeux, d'ordinaire secs et brillants d'une incés-

sante fièvre, se mettent à luire d'un humide éclat, et une voix exaltée, la voix de l'amoureuse petite Suzette, s'envole vers les lointains grondements de la foudre :

L'orage s'élançe et s'avance en grondant,  
Les murs ébranlés sont battus par le vent.

.....

Souvenirs de douleur!

L'orage aussi grondait dans mon cœur.

Alors du haut des mansardes, lucarnes, œils-de-bœuf, balcons, qui garnissent les murs lépreux de la cour, tombent, comme une grêle, des sifflets, des miaulements, des braiements, des aboiements, des mugissements, des vagissements, des glapissements, des applaudissements et des bruits de pincettes, et la Créole, se jetant brusquement à la renverse, tombe en sanglotant sur le plancher du galetas, tandis que ses doigts osseux, cachant sa longue, jaune et vieille figure, éteignent sous une étreinte convulsive, les derniers accents de l'amoureuse petite Suzette.

— Bravo, monsieur de Malemort! Voilà qui répand un furieux parfum de fruits secs!

— Le trouvez-vous trop prononcé, madame?

— En ai-je l'air?

— Mais il ne semble pas...

— Eh bien, prenez le parti de me juger sur la mine.

Nous nous sommes quittés fort bons amis, et il m'a paru, lorsqu'elle m'a tendu la main, qu'elle cherchait moins à oublier qu'elle est une femme idéalement belle, et s'appliquait moins à se donner les allures un peu rudes des jours précédents.

En somme, je suis très satisfait de cette journée. Rien qu'à considérer les choses à mon point de vue d'écrivain, ce n'est pas une amitié à dédaigner que celle d'un esprit féminin et cultivé, — et certes celui de

M<sup>me</sup> Maëlstrom possède à un haut degré ces deux qualités. Il est de délicates nuances que ma plume parfois trop virile croit rendues, alors qu'elles sont à peine indiquées, ou trop fortement accusées. Ce me sera un précieux enseignement, que de saisir au vol, sur le visage de ma confidente, l'impression bonne ou fâcheuse qu'y fera passer la lecture d'un endroit inquiétant.

Et puis, avec elle, point d'arrière-pensées. Fut-il jamais situation plus nette que la nôtre? Tout autant que moi, elle a brisé dans son âme certains ressorts... et si peu que je la connaisse, je puis pourtant affirmer déjà qu'elle y a gagné une qualité presque inouïe chez les femmes : une extrême droiture.

C'est là que se bornera mon jugement pour aujourd'hui. Il me reste beaucoup à deviner en elle et je la crois de ces personnes qui ne livrent pas facilement les mots de leurs énigmes.

Chose curieuse, elle ne m'a pas répondu, quand deux ou trois fois j'ai tâché de mettre la conversation sur Gabriel!

Dois-je lui raconter l'explication que j'ai eue avec elle? Il me semble qu'il y aurait quelques droits, puisqu'il est destiné, comme moi, à la voir souvent.

Bah! Murcy, le pauvre diable, ne sait que trop à quoi s'en tenir, et se doute à merveille que si notre voisine avait gardé un reste de cœur, ce ne serait pas pour lui. C'est évidemment pour cela qu'elle n'attache aucune importance à le renseigner aussi bien que moi. Du reste, les secrets de M<sup>me</sup> Maëlstrom ne m'appartiennent pas... N'importe, si l'amour allait se glisser ici, ce serait terrible! c'est un petit endroit si tranquille que ce cher moulin : tâchons de le garder tel!... Oui, dès demain, je ferai en sorte que Gabriel aille seul au chalet.

. . . . .

Le bouillant Gabriel avait passé toute la journée à la chasse aux isards, et ne rentra qu'après nuit close, portant sur son visage l'aveu, écrit en une grimace assez maussade, de son peu de succès.

— Beaucoup de sang versé ? cria Landry en entendant résonner son pas dans le corridor.

— Moins à coup sûr que d'encre ! répondit le bossu, apparaissant avec la mine d'un homme désabusé des joies de ce monde.

— Comment, vous n'avez rien tué?... Pas même un pauvre petit merle !

— Voici tout ce que je rapporte, répliqua Murcy en jetant sur la table un énorme bouquet de ces magnifiques saxifrages à longs panaches blancs, qui habitent les rochers à côté de la neige.

— C'est maigre ! s'exclama Landry.

Mais il reprit aussitôt, saisi d'une inspiration lumineuse :

— Ou plutôt vous êtes un heureux gaillard !

— Pourquoi ?

— Parce qu'on est un heureux gaillard quand on a de quoi combler d'aise une aimable femmè... Pendant une demi-heure que j'ai passée aujourd'hui chez M<sup>me</sup> Maëlstrom, elle n'a cessé de me parler de sa passion pour les fleurs...

Ceci, on le sait, était un énorme mensonge ; mais l'intention était si bonne !

L'excellent Murcy s'écria aussitôt :

— Tiens, moi qui hésitais à rapporter cette charge de saxifrages !... Vite, mère Poulou, de l'eau pour mes fleurs !... Nous les porterons demain au chalet.

— Non pas *nous*, mais *vous*..., répliqua Landry. J'ai fait aujourd'hui ma visite, il serait ridicule que vous ayez l'air de ne pouvoir y aller sans moi.

Gabriel, qui au fond du cœur était un peu piqué du

relief que le titre d'écrivain donnait à Landry, n'hésita pas à tomber d'accord sur ce ridicule fort contestable, et sa galante expédition du lendemain fut ainsi décidé.

— Pourvu, pensait Landry, qu'il n'aille pas raconter à M<sup>me</sup> Maëlstrom le beau conte que je viens de lui faire... Après tout, si elle me demande des explications, je lui dirai franchement les choses, et je ne crois pas qu'elle me blâme, d'avoir désiré pour autrui le même bon traitement que pour moi.

Aller de son pied léger offrir un bouquet à une très jolie femme n'était pas précisément une aventure à laquelle Murey se fût accoutumé dès l'enfance. Aussi se sentait-il légèrement gauche, lorsqu'il se trouva, le lendemain, en présence de Mina, empêtré de l'énorme botte de saxifrages, qui semblait, devant sa poitrine, faire contrepoids à sa bosse. Hélas ! le beau discours qu'il avait préparé tout du long du chemin, et qui eût dévoilé les machinations de Landry, ne répondit pas à son appel. Tout ce que le pauvre garçon rencontra sur sa langue se réduisit à cette phrase quelque peu baroque :

— Madame, voici ce que j'ai rapporté hier de la chasse.

— Et si vous saviez, monsieur, combien j'aime ces belles fleurs de montagne, vous ne regarderiez pas votre chasse comme tout à fait perdue ! répondit Mina avec un joli sourire, qui rendit une ombre d'aplomb au jeune homme.

— Je n'osais espérer que mes fleurs vous feraient plaisir, madame.

Mina ne répondit pas ; mais elle prit le bouquet des mains de Gabriel et réclama gaiement son aide pour fleurir le salon.

Lorsque cette poétique besogne fut terminée, le bossu avait recouvré toute sa présence d'esprit et semblait

fort à son aise. Comme il arrive aux hommes pour lesquels le tête-à-tête féminin est chose neuve, le premier choc l'avait interdit; mais, revenu à lui-même, il ne ressentait pas certain trouble intime, qu'eussent éprouvé, sans le laisser paraître, de plus expérimentés.

Mina vient de détacher d'une grappe de saxifrages une petite ramille, qu'elle est en train de nicher dans son corsage. Alors Gabriel de s'écrier, en contemplant l'heureuse ramille.

— En voici une, du moins, qui n'échappera pas à sa vocation!...

— Qui est de vivre sur le rocher! interrompit en riant Mina.

— Oh! madame!... Qui est d'habiter des endroits inaccessibles!

— Inaccessibles?... Pas toujours, ce me semble, puisqu'hier vous l'avez été cueillir dans son précipice natal.

— Mais aujourd'hui, madame, il faudrait des ailes pour aller la reprendre à son site escarpé d'adoption.

L'idée de voir le dos du bossu se compliquer soudain d'une paire de longues ailes fit passer l'ombre d'un très léger sourire sur les lèvres de Mina.

L'innocent Gabriel tombait facilement, on le voit, dans de séraphiques fadeurs, quand il voulait faire le fripon... Mais il y avait dans sa manière de dire une sorte de petite maladresse triste et résignée, qui toucha la bonne âme de Mina; elle tira de son corsage la bruidille fleurie et la tendit à Gabriel.

Agnès, la femme de chambre allemande, qui apportait en ce moment de quoi préparer le thé, mit fin à cet échange de douceurs.

. . . . .

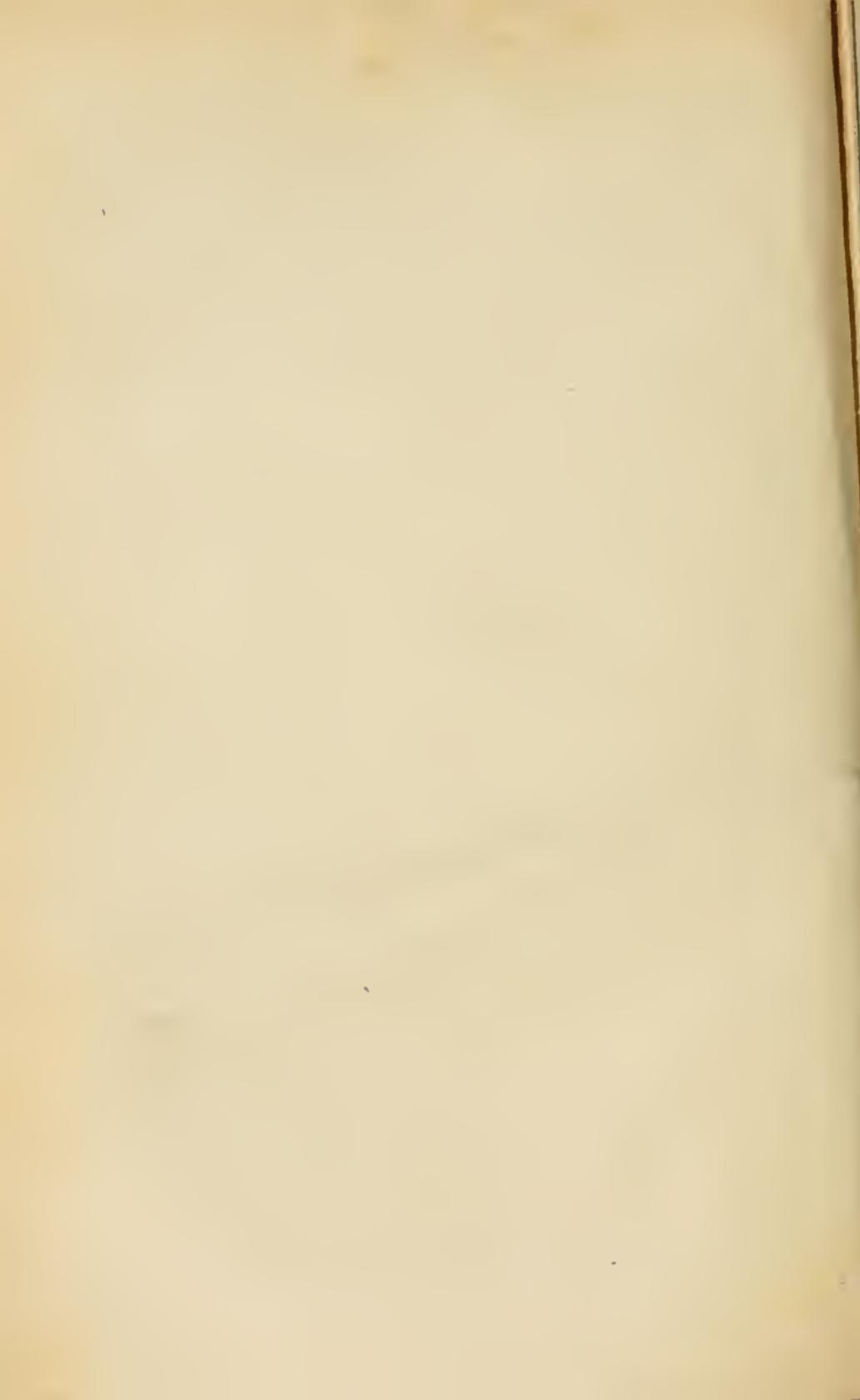
Lorsque Malemort vit revenir Murcy portant haut la tête et sifflotant un air de bravoure, et qu'il aperçut en

même temps la touffe blanche qui se fanait à la boutonnière du bossu, il devina bien tout de suite ce qui s'était passé.

— Eh, bon Dieu ! s'écria-t-il, qu'est-il donc arrivé pour que vous marchiez ainsi, fier comme l'âne qui portait des reliques ?

Gabriel se sentait d'humeur à être bon prince et n'avait pas besoin de se faire prier pour raconter ses aventures. Au bout de cinq minutes, Landry n'en ignorait aucune circonstance, et, devant le résultat de ses belles machinations, il s'écria mentalement en guise de moralité :

— O sagesse humaine !...



## X

Y a-t-il un petit coin du globe plus heureux que ne l'est pour le quart d'heure ce vallon sauvage des Pyrénées ?

Gabriel continue à chasser et pêcher par monts et par vaux ; mais les plus atroces bredouilles ne parviennent pas à assombrir la sérénité de son caractère. Quant à Malemort, il supplie le ciel de lui accorder beaucoup de pareils jours, tant il se sent le cœur léger, le cerveau dégagé, l'âme paisible, tant sa main, libre de toute chaîne, court joyeusement sur le papier !

Dans cet enchantement de l'existence, Landry et Gabriel se trouvent mutuellement les plus agréables compagnons qui se puissent rêver... Murcy proclame spirituelle au possible la moindre ligne de Malemort ; Malemort se dit qu'au fond, malgré ses goûts, Murcy est un appréciateur très fin des choses littéraires. Bref, ces amis ne veulent pas admettre qu'ils puissent se séparer et parlent vaguement, pour l'hiver prochain, de voyager ensemble sur les côtes de l'Adriatique, aussitôt que *Printemps sans Été* émaillera la devanture des libraires, à l'ombre des *Écarts d'Imagination*.

Mina est devenue pour les hôtes du moulin une amie très intime, il est rare qu'on passe une journée sans la voir.

Landry la regarde comme une conseillère sûre et dévouée, à laquelle il porte souvent des questions épineuses à résoudre ; et puis, il est vraiment touché de l'affection qu'elle témoigne à Gabriel, affection un peu

protectrice d'une mère. Murcy a perdu vis-à-vis d'elle toute espèce de sauvagerie, et peut-être la voit-il encore plus souvent que Malemort, car, lorsque ses courses lointaines le font passer aux environs du chalet, il ne manque jamais de s'y arrêter un instant. L'audacieuse galanterie d'y oublier un bouquet de fleurs rares des cimes est devenue, pour l'intrépide bossu, la plus simple chose du monde.

— Voilà trois ans que madame n'avait paru aussi jeune que depuis quelques jours ! dit en son jargon allemand Agnès, la femme de chambre, tout en aidant sa maîtresse à s'habiller pour une promenade.

— Cet air de la campagne me fait un bien extrême, répond Mina, et puis jamais je n'ai vu un si bel été que celui-ci.

Agnès est une bonne grosse fille, fraîche, au poil roux, ayant environ trente-cinq ans, qui a tout quitté pour suivre Mina et se ferait tuer pour elle. A côté de cette passion, elle en nourrit une autre pour la belle nature, et tout mot qui éveille des idées de soleil, de verdure, de chants d'oiseaux ou de paysage, la transporte et la plonge dans un inévitable excès de lyrisme. Les dernières paroles de Mina évoquent immédiatement à l'imagination d'Agnès la riante image de la vallée de Refrogne par un beau soleil d'été, et voici qu'elle se met à réciter des vers comme les Allemandes en ont toujours plein la mémoire pour les occasions de ce genre. Des vers qui commencent par :

Da glänzen...

et qui finissent par :

... meine ruhige seele !

Au bruit de cette mélodieuse musique, Mina descend le pittoresque escalier qui relie le chalet au reste du

monde et part d'un pied léger, balançant gaiement son ombrelle.

Ce jour-là était précisément pour M<sup>me</sup> Poulou un jour de mortels tracas, comme, grâce au ciel, il ne s'en représentait qu'à de longs intervalles. Depuis quatre heures du matin, la grosse matrone enrageait, se lamentait et exécutait l'incroyable tour de force de voir tout en noir dans son blanc moulin. Qui s'en étonnera en apprenant qu'il y avait grande lessive chez la digne meunière ?

C'est un phénomène qu'on peut s'imaginer, mais qui ne s'est jamais vu, qu'une bonne femme de ménage vaquant à ses devoirs, sans être de fort méchante humeur. Bien entendu, il s'agit de tous les devoirs d'une ménagère, sans exception ; mais, parmi ceux-ci, la direction d'une lessive est, paraît-il, particulièrement irritante. — Quoi qu'il en soit, lorsque M<sup>me</sup> Poulou rendait au linge du moulin sa candeur première, elle se considérait, en quelque sorte, comme un bouc émissaire injustement écrasé sous le poids des souillures de tout son intérieur. Elle se démenait comme un beau diable au milieu d'une petite salle qui lui servait de buanderie et on l'apercevait se trémoussant dans les épaisses vapeurs qui s'échappaient d'un cuveau rempli de lessive bouillante.

A ses côtés, Célestine montrait, depuis le point du jour, une merveilleuse patience. Elle faisait la navette entre le lavoir et la buanderie, recevant des mains de la meunière de lourds paquets de linge, qu'elle allait jeter dans les eaux écumantes du torrent. Il arrivait parfois qu'elle tardait un peu à revenir. Que voulez-vous ? la créature humaine éprouve de temps à autre le besoin d'échanger quelques réflexions, et trois ou quatre commères qui recevaient le linge et donnaient une rude besogne à leurs battoirs et à leurs langues.

se prêtaient avec une rare complaisance à lui donner la réplique. Pendant ce temps, l'irascible mère Poulou trépignait, son linge chaud sur les bras, et au retour de la lambine, quelles explosions de désespoir furieux!

Il arriva qu'à un de ses voyages, Célestine, ayant surpris dans la bouche d'une des commères certaine phrase délicate où son nom était renfermé, éprouva le besoin d'établir la netteté de sa conscience, en ce jour de lessive générale. Ah si elle avait prévu les conséquences prodigieuses qui en allaient résulter, comme elle eût abandonné sa réputation à la grâce de Dieu!

Représentez-vous l'ombrageuse meunière, plus rouge qu'un coq, les cheveux en désordre, vouant Célestine aux dieux infernaux et soufflant de fatigue, une pile de torchons humides sur l'épaule. Soudain, à travers la brume épaisse qui l'entoure, elle voit venir à elle une forme humaine:

— Mais arriveras-tu, maudite fainéante, propre à rien? Non, regardez-la, elle ne se donnerait pas la peine de faire un pas plus vite que l'autre!... Au lieu de te dandiner comme une oie, attrape donc!...

Et vlan!... Quinze kilos de lessive chaude et mouillée volèrent pesamment de l'épaule gauche de M<sup>me</sup> Poulou à l'épaule droite de... Mina Maëlstrom.

Le profond silence qui suit d'ordinaire les grandes catastrophes fut interrompu par la victime même du désastre.

— Allons, mère Poulou, ne vous désolez pas. On se figure facilement ce que l'on désire et vous m'avez prise pour celle que vous vouliez voir arriver... C'est tout simple!

En entendant Mina excuser ainsi la méprise dont elle était victime, la digne meunière éprouva un véritable vertige moral devant tant de profonde noblesse et ne put que balbutier:

— Madame!... Oh quel malheur!... robe... tachée... mouillée!... c'est la fumée!... c'est Célestine... oh! les servantes, madame!... Si seulement on avait vu clair ici!...

— C'est parce qu'on n'y voit goutte, ma bonne femme, que nous ferons bien d'en sortir au plus vite, répondit Mina suffoquée par les épaisses vapeurs.

Une minute d'angoisse dont Célestine se souviendra toujours fut celle où elle pénétra dans la cuisine pour y trouver sa maîtresse se lamentant sur le désastre de la robe de Mina. Ce fut une scène atroce, où M<sup>me</sup> Maëlstrom joua le rôle d'un ange sauveur et consolateur.

Enfin le calme s'étant un peu rétabli, elle expliqua à la mère Poulou que sa promenade l'ayant amenée aux environs du moulin, la tentation lui était venue de s'informer si Gabriel ou Landry seraient d'humeur à la reconduire au bout du chemin.

Une heure plus tôt, la meunière eût entrevu dans cette démarche les plus noirs projets; mais elle était maintenant toute dévouée à Mina.

— Hélas, madame, ces messieurs seront désolés! Ils sont partis, chacun de son côté, depuis le matin. Ils vont s'arracher les cheveux, ils aiment tant madame!

— Eh bien, vous leur direz de garder leurs cheveux pour l'amour de moi!

Cependant Mina essaya vainement de le nier, elle était trempée jusqu'aux os, et il lui eût fallu passer sur le corps de la meunière, plutôt que de ne pas accepter qu'on fit sécher sa robe et qu'on lui prêtât une chemise de rechange. Or, devinez où on la conduisit pour opérer ce travestissement?... Pardieu, c'est bien simple; dans la plus jolie chambre du moulin.

Quelle tentation pour un peintre! Qui n'accorderait un regard plein d'indulgence à ce petit tableau: une

jeune femme, divinement belle; seule en chemise dans une chambrette du moulin? Sans doute la pruderie est une belle chose; mais qu'est-elle, auprès des formes incomparables de Mina Maëlstrom? Et puis la chemise de M<sup>me</sup> Poulou est si large! C'est tout un monde que cette chemise, et la taille mince et le torse cambré de Mina ne s'y moulent pas, hélas!

Drapée dans cette masse de grosse toile comme dans une toge, la charmante intruse examine les objets qui l'entourent avec une curiosité de chatte. Pourquoi s'en priverait-elle, les rideaux sont tirés, la porte fermée à double tour? Elle s'avance sur la pointe du pied jusqu'à la table de bois blanc... — Qu'est-ce que le bon Landry peut écrire dans ce gros cahier? *Étapes d'une Déroute!*... Miséricorde! mais j'aurais tous les droits de mettre aussi mon mot, là-dedans!... Évidemment c'est un journal de sa vie... Précisément, et jour par jour, encore!... Quel dommage que j'aie si peu de temps: avec ce soleil, ma robe sera bientôt sèche... Au moins voyons vite où il en est...! Et avec un sourire de regret de borner à si peu son indiscreète promenade au milieu des pensées intimes de Landry, elle chercha la dernière page...

26 juin.

— Pour le coup voici de l'actualité, pensa-t-elle, car, si je ne me trompe, c'est écrit de ce matin.

... — Je me suis réveillé dès l'aube avec cette espèce d'alanguissement actif qui se prête si bien à la poursuite nonchalante et fantasque de la rime. Il y a beaucoup à parier que la journée ne se passera pas, sans que je donne l'essor à une pièce de vers. Mais qu'y mettrai-je?

Voici peut-être une idée :

Dans un coin retiré d'une ombreuse forêt, où nul

regard profane ne pénètre, la statue d'une déesse se dresse dans sa blanche nudité, sur un piédestal festonné de lierre. Du haut des vieux chênes tombe sur le marbre un rayon doré. Ici, je décrirai galamment les jeux de cet heureux rayon sur la poitrine marmoréenne de la déesse ; et si l'inspiration me fait défaut, ne puis-je aller la chercher, pas bien loin, dans la vallée de Refrogne?...

— Allons bon, le rocher qui porte mon chalet est monté en grade : c'est le piédestal d'une Vénus à présent ! s'écria la curieuse Mina en riant d'une façon qui n'était pas marmoréenne.

... — Pour achever le tableau, je mettrai sur l'épaule de la déesse un rossignol qui, dans son chant passionné, lui contera ses amours, tandis que l'immortelle l'écouterait, un sourire tranquille gravé sur ses lèvres glacées. Cela peut faire une gentille peinture ; mais il me faudrait quelque chose d'imprévu pour finir. Je vais aller m'étendre à l'ombre, dans quelque endroit bien solitaire, pour y rêver...

Là s'arrêtait le gros cahier : Mina prit une plume et la trempa dans l'encre. Elle s'aperçut alors qu'il était malaisé d'écrire avec l'ample chemise de la meunière, et la laissa tomber sur le plancher, où elle s'affaissa en bouffant autour des jambes de la curieuse, comme un socle de marbre blanc.

Cela fait, elle écrivit ces lignes à la suite de celles de Landry :

— Heureusement vous ne me voyez pas, cher monsieur de Malemort, car je n'oserais jamais, en ce moment, donner de vive voix un conseil à un grand pète ; mais je m'enhardis, la porte étant bien close, à le lui écrire. Faites fondre un oiseau de proie sur le

rossignol, pour lui apprendre à parler d'amour à l'oreille des déesses!

Le point final posé, elle se redressa, et resta un instant debout, immobile, à parcourir son écriture. N'eût été un petit air de défi moqueur qui se jouait sur son visage, on l'eût prise, dans sa belle nudité, pour la statue elle-même venant conseiller son poète.

Ce fut une très agréable nouvelle pour Murcy, lorsqu'en rentrant au moulin, il apprit que M<sup>me</sup> Maëlstrom y était pudiquement enfermée dans une chambre et occupée à rentrer dans sa robe qu'elle avait dû quitter à la suite d'une affreuse méprise. Célestine lui conta l'aventure d'une voix entrecoupée de sanglots; mais l'esprit du bossu était ailleurs, et n'accorda pas grande commisération à la pauvre éplorée. Le sagace jeune homme savait que le dénouement de cette étrange histoire serait pour lui une promenade en compagnie de Mina, honneur qu'il appréciait fort, bien qu'il lui fût accordé souvent.

Son attente ne fut pas trompée : un quart d'heure après, il quittait le moulin, heureux et fier d'être le chevalier de Mina.

Celle-ci s'éloigna, bizarrement accoutrée, mais emportant une bonne portion du vaste cœur de la mère Poulou et les bénédictions de Célestine qu'elle avait trouvé moyen de consoler.

. . . . .  
A son retour, Landry alla droit à sa chambre sans avoir rencontré personne.

— Allons bon! pensa-t-il, j'ai encore oublié mes *Étapes* ouvertes sur la table, au lieu de les mettre sous clef!... A chaque instant j'y parle de Gabriel sans grande gêne et il n'aurait qu'à fureter en mon absence... Il faut toujours compter avec la curiosité d'autrui!

La preuve qu'il n'avait pas tort, c'est qu'au moment où il grommelait les derniers mots de cette profonde sentence, il aperçut sur son cahier l'écriture de M<sup>me</sup> Maëlstrom.

Lire ce qu'elle avait écrit, aller aux renseignements, puis reconstruire l'histoire telle qu'elle s'était passée, tout cela fut pour Landry l'affaire d'un instant. Les romanciers vont vite en besogne pour ces sortes de choses. Comme celui-ci aimait beaucoup d'avoir le dernier mot, au lieu de rimer les vers qu'il se proposait de consacrer à la description de la statue, il écrivit au courant de la plume le billet suivant, dont les vers ne valent pas le diable, pensa-t-il, mais qui sont juste ce qu'il faut pour satisfaire aux exigences poétiques d'une jolie femme :

Fi donc! Quel oiseau mal appris  
Fut mon rossignol, chère dame!  
D'aller conter ses doux soucis  
A cette court vêtue femme.  
Vous l'avez justement puni :  
Un autour le prend dans sa serre.  
Jamais ne reverra son nid,  
Mon rossignol, le pauvre hère!

Mais moi, je suis déjà pourvu  
Du coup de griffe vengeresse,  
Sans avoir pourtant entrevu  
Ce que laissait voir la déesse.  
Une injustice à réparer,  
Voilà, pour un grand caractère,  
L'occasion de me montrer...  
Ce qui serait de bonne guerre!

LANDRY DE MALEMORT.

Landry ayant revêtu de sa *griffe* cette missive, la

confia à un jeune Angostrinai, qui avait accompagné sa mère, une des laveuses de M<sup>me</sup> Poulou, avec ordre de laisser ce papier à la villa. Puis, très content de sa riposte, il rentra dans sa chambre pour y travailler avec ardeur à son *Printemps sans Été*.

Le bossu et Mina suivent un capricieux chemin bordé de châtaigners, qui, après mille détours, doit les conduire au chalet.

Gabriel est d'une excessive gaieté et n'a cessé de babiller depuis qu'ils font route ensemble. Du visage de Mina s'est effacée cette expression, un peu amère et moqueuse, qui ne l'a pas quittée pendant qu'elle était chez Landry. Elle n'est aucunement en reste de bonne humeur avec son chevalier.

— Vraiment, je ne vous avais pas jugé si gai que vous l'êtes réellement, dit-elle à la fin. Autrefois, vous n'ouvriez presque pas la bouche!

— Apparemment je suis un peu timide... surtout avec les femmes.

— N'avez-vous pas honte de reculer devant le faible sexe? répondit-elle en riant.

— Hélas, madame, c'est que le faible sexe ne me prendrait pas au sérieux, si je déployais les qualités agressives du sexe fort!

— Mais c'est une grande erreur!... Quel est donc ce célèbre maréchal français, dont la taille n'était pas irréprochable, et qui, sachant que les ennemis se moquaient de son dos, répondit : Qu'en savent-ils? ils ne m'ont jamais vu par derrière.

Mina s'arrêta court devant les belles conclusions qu'on pouvait naturellement tirer de sa phrase; mais Gabriel se mit à rire à gorge déployée.

— Il ne faudra vous en prendre qu'à vous, madame, si je deviens un foudre de guerre!

— C'est convenu!... Je charge d'avance ma conscience de toutes vos victoires.

Elle répondit cela au hasard, sans nulle intention blessante; mais Gabriel, porté au soupçon comme tous les malheureux, y vit une amère moquerie, et son visage se rembrunit sur-le-champ d'une façon si visible, que Mina s'en aperçut aussitôt et fut très contrariée de sa malencontreuse répartie. Ils marchèrent pendant quelques minutes en silence; enfin Mina, désolée d'avoir involontairement peiné Gabriel, lui posa doucement la main sur l'épaule en disant :

— Savez-vous que j'aurais le droit d'être fâchée de ce que vous me croyez si facilement capable de vous lancer la méchante ironie que vous avez cru deviner... N'avez-vous donc pas compris que j'ai voulu me dire assez votre amie pour me réjouir, à tort et à travers, de tout ce qui pourrait vous apporter un peu de bonheur?

— Comme, par exemple, de tuer cet ours qui met en campagne tous les chasseurs de la vallée? dit-il avec un sourire radieux qui en signifiait long.

— Évidemment, répondit Mina, souriant aussi de le voir consolé, ou de tuer une de ces chèvres sauvages que vous poursuivez avec tant d'acharnement.

— C'est qu'elles se réfugient dans des sites bien inaccessibles, les malignes créatures! objecta le bossu d'un air futé.

— Mais n'avons-nous pas vu, l'autre jour, certains objets venus d'endroits où les plus audacieux n'eussent pas osé les aller prendre, vous arriver naturellement entre les mains?

Certes Gabriel ne l'avait pas oublié; car la ramille de saxifrage, desséchée entre deux pages de son portefeuille, reposait contre son cœur... Il ne répondit pas.

On était arrivé au chalet. Il serra la main de Mina et se sépara d'elle, l'âme épanouie.

— Landry, je n'ai jamais été de si bonne humeur que ce soir, s'écria Gabriel, une demi-heure après, en entrant dans la chambre de son ami.

— Eh bien, tant mieux pour vous !... Je voudrais en avoir autant à dire !... Peut-on savoir ce qui vous a tant réjoui ?

— Moi ? rien... Le beau temps, la verdure... une bonne promenade... la joie de vous voir !

— Trop aimable !... Puisque vous êtes si heureux, vous pouvez, sans doute, supporter un peu de solitude. Aussi je vous prie de me laisser achever ce que je suis en train d'écrire.

— Qu'est-ce donc ?

— Seigneur, que vous êtes curieux ! s'écria Landry agacé... Le fiancé de Suzanne Lassens la trouve très changée et refroidie à son égard depuis quelque temps, et tâche de savoir ce qui se passe au fond de ce petit cœur. Cette explication vous suffit-elle ?

— Oh ! le pauvre garçon, je le plains sincèrement... Je vous en prie, laissez-moi lire cela ! supplia Gabriel l'œil étincelant.

— Maintenant ?... Jamais de la vie. Vous me faites perdre mon temps !

— Mon petit Landry, ne soyez pas si grognon ! Voyons, une seule phrase, rien qu'une ! La dernière, si vous voulez !

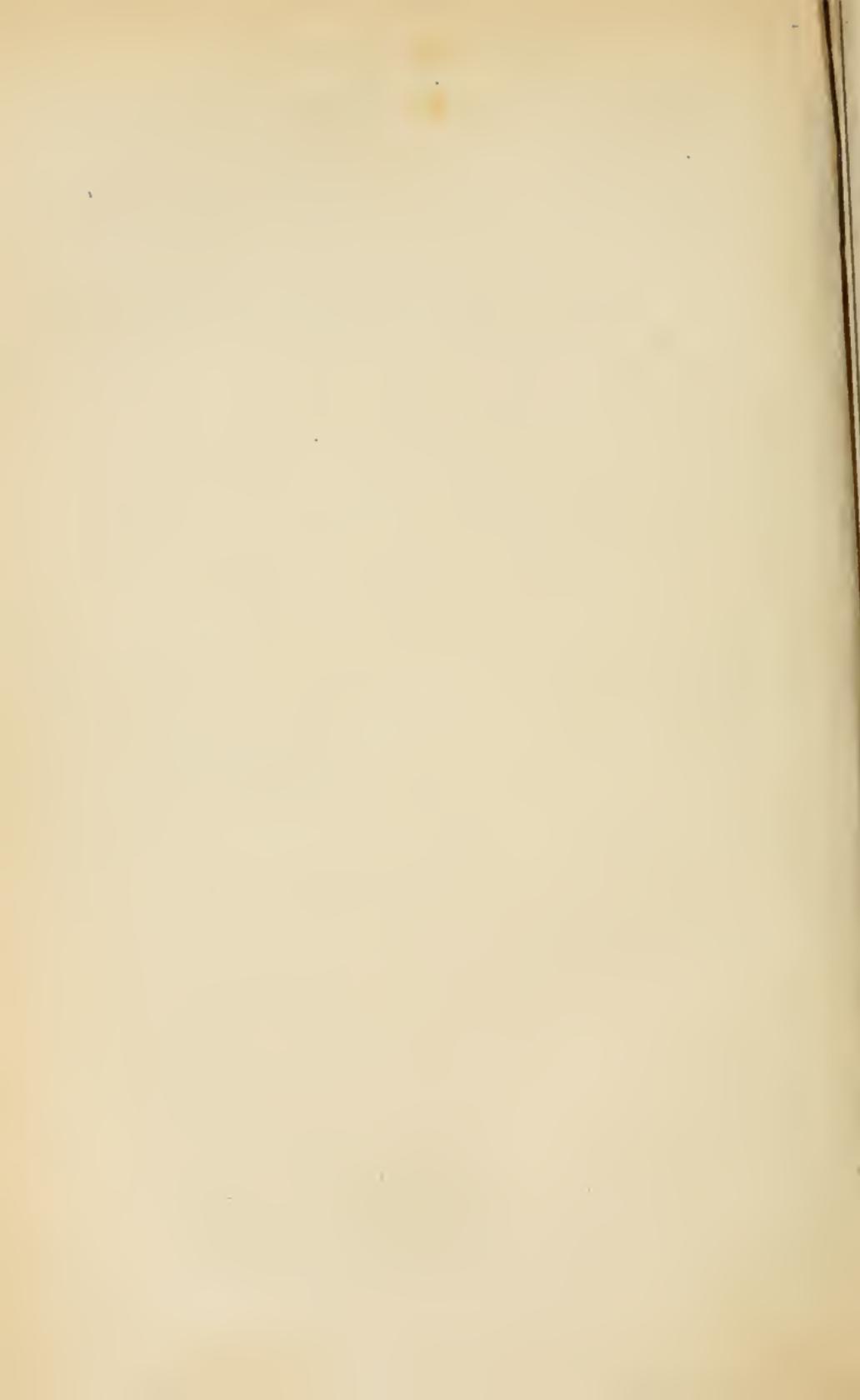
— Soit, mais je vais vous la lire moi-même pour aller plus vite... C'est un bon conseil que moi, l'auteur, je donne au fiancé de Suzanne.

Il n'acheva pas. Gabriel venait de lui enlever prestement le feuillet des mains, pour avoir du moins la sa-

tisfaction de lire lui-même la fameuse dernière phrase, et il se mit à la débiter d'une voix triomphante :

— Ne pêchez pas dans les puits avec l'espoir d'attraper la vérité toute nue, vous ne retirerez probablement qu'une grenouille !

— Ah!... murmura le pêcheur de truites, et il sortit laissant Malemort achever paisiblement sa tâche.



## XI

Le lendemain, dès l'aube, un homme court et trapu, surmonté d'une bonne face ronde et rouge, qui eût été le portrait frappant de la lune, quand elle se lève, sans une paire de moustaches taillées en brosse, heurta à la porte du moulin. Il demanda M. de Malemort, et, une fois en sa présence, tira de sa chemise un mouchoir à carreaux rouges plié en quatre, et de ce mouchoir une enveloppe qu'il remit à l'heureux poète. Cela fait, il s'occupa d'extraire d'un autre mouchoir lié par une ficelle un gros bouquet de géraniums.

— Le bouquet est-il aussi pour moi?... demanda Landry non sans ébahissement.

— Oh ! non, monsieur !... C'est des boutures que j'avais promises au père Poulou... Les jardiniers, vous savez, ça ne voyage jamais sans reproduire des fleurs où ça passe.

Tranquillisé sur ce point, Landry décacheta l'enveloppe pour lire ce qui suit :

« Mon cher voisin, Un poète qui se compare à un rossignol, cela n'est pas très rare ; aussi n'était-il pas besoin, pour m'en faire accepter l'image, de me transformer en déesse. Enfin, puisque vous y avez tenu, je veux vous accorder une demi-satisfaction en vous priant pour ce soir à un dîner, où je promets force ambrosie et nectar, si vous daignez l'assaisonner de

votre brillante imagination. Cela n'est peut-être pas d'un *grand* caractère, mais avouez du moins que cela est d'un *bon*... Je vous serre la main.

« MINA MAËLSTROM.

« Dites, je vous prie, de ma part, à M. de Murcy, que s'il veut vous accompagner ce soir et goûter un poulet de mes élèves et des petits pois de mon jardin, il me fera grand plaisir. »

Ayant pris connaissance de cette missive, Malemort ouvrit sa fenêtre et appela Gabriel.

La lucarne répondit sans se faire attendre.

— Landry, quoi de nouveau? A peine s'il fait jour!

— Je reçois un billet de M<sup>me</sup> Maëlstrom. Voici un passage qui vous concerne.

Il lut à haute voix le post-scriptum, omettant soigneusement le reste.

— Nous irons, n'est-ce pas? demanda Gabriel.

— Cela va sans dire, répliqua Landry, je me charge de la réponse.

En effet, quelques minutes après, il confiait au jardinier de Mina les quelques lignes que voici :

« Madame, Je suis, certes, un grand sot de m'être mis en parallèle avec le rossignol; mais, voyez-vous, votre oiseau de proie m'avait exaspéré; car, entre nous, ce n'est pas tout à fait *autour* qu'il se nommait en bon français, n'est-ce pas? Si vous le voulez bien, nous allons reléguer mon rossignol et votre autour parmi les oiseaux fabuleux auxquels on ne croit plus, et de toute cette volière, il ne restera que le poulet, votre élève. Nous vous remercions infiniment, Murcy et moi, de nous permettre d'apprécier sa bonne éducation, et

nous munirons pour cela d'appétits de montagnards. Souffrez, madame, que je baise la main qui envoie si joliment un petit coup de griffe.

« L. DE MALEMORT. »

Landry et Gabriel n'étaient pas plus tôt engagés dans le sentier qui conduit du moulin au chalet, que le bossu se mit à interroger son compagnon :

— Dites-moi, Landry, vous n'aimez pas beaucoup M<sup>me</sup> Maëlstrom ?

— Moi?... Et qui peut vous donner cette idée? Je l'adore, au contraire!

— Hum! J'ai quelque peine à le croire. Jamais on ne vous trouve tous deux du même avis, et vous passez votre temps à vous cribler de petites pointes.

— Mais, naïf enfant, c'est précisément cela qui montre combien nous sommes bons amis!

— Elle et moi, ne sommes pas ennemis, que je sache, et pourtant je ne me crois pas forcé de lui dire des choses désagréables.

Cette réplique, pleine de bon sens, n'embarraça pas Landry, grâce à une bonne habitude qu'il avait, chaque fois qu'il se trouvait à court d'arguments, de raconter une histoire. Aussi reprit-il sans sourciller :

— Tout ce que je sais, c'est qu'il y avait une fois un brave homme qui, entrant dans une église, heurta un peu violemment une femme qui en sortait : « Vous êtes un malotru, monsieur, un grossier personnage! » lui dit-elle avec la grâce qui caractérise son sexe, au moment où il se confondait en excuses. — Madame, répondit-il de l'air le plus galant, lorsque de jeunes époux cessent de se dire des sottises, c'est qu'ils ne sont plus amoureux! » La femme prit de l'eau bénite, fit un grand signe de croix et court encore.

— En ce cas, avec quelques efforts, je crois que

vous arriverez facilement à être amoureux de M<sup>me</sup> Maëlstrom ! s'écria Gabriel en riant.

— Bah ! dit Malemort avec flegme, les années m'ont donné trop de douceur : jamais plus je n'arriverai au degré d'hostilité qu'il faut contre une femme, pour l'aimer.

Il faisait cette belle déclaration en montant le vertigineux escalier du chalet. Agnès, qui les attendait en haut, l'écoutait en ouvrant de grands yeux : mais c'était là des sentiments trop alambiqués, pour pénétrer plus loin que l'oreille de la simple Allemande.

M<sup>me</sup> Maëlstrom attendait ses hôtes au salon ; elle tendit la main à Landry en disant :

— Eh bien, monsieur de Malemort, vous ne me ménagez pas mes vérités, ce me semble ?

— Il me semble que, de part et d'autre, règne la plus entière franchise, répondit-il en souriant.

— En effet, nous n'abusons pas des douceurs.

— Le regrettez-vous, madame ?

— Oh ! non ! s'écria-t-elle avec une conviction qui succédait si drôlement à la conversation des deux amis, qu'ils se regardèrent et ne purent s'empêcher de rire.

Cette hilarité fut partagée par Mina, qui, naturellement, lui attribuait un sens tout autre, et comme sa méprise ne faisait qu'ajouter au comique de la chose, la gaieté de ses hôtes redoubla et on se mit à table dans les plus joviales dispositions.

— Vraiment ! c'est un poulet de vos élèves ! s'écria Landry qui luttait contre une cuisse assez rebelle à se laisser manger. Dieu qu'il est bon ! ajouta-t-il en levant les yeux au ciel comme s'il savourait un mets divin, avec une affectation que Mina sut fort bien traduire.

— Et vous, monsieur de Murey, qu'en pensez-vous ? demanda-t-elle au bossu.

— C'est de l'ambroisie, madame ! s'écria-t-il d'un ton pénétré, et l'innocent se crut forcé de lever aussi les yeux au ciel, croyant sans doute qu'elle avait un amour-propre extrême à l'endroit de ses volailles.

Ce fut au tour de Landry et de Mina d'échanger un sourire discret.

Mina reprit aussitôt :

— Et mon vin, c'est du nectar, n'est-ce pas ?

— Évidemment, madame, répondit Gabriel ; quand on dîne chez une déesse, peut-on savourer autre chose que nectar et ambroisie ?

Pour le coup, Mina et Landry évitèrent de se regarder, et grâce à cette héroïque résolution gardèrent un parfait sérieux.

Lorsque la déesse et ses convives revinrent au salon, la nuit était venue, la lune baignait d'une vapeur nacrée la vallée de Refrogne, et les trois personnages restèrent longtemps à la fenêtre, rêvant en silence.

Enfin, Mina, que ses devoirs de maîtresse de maison forçaient au bavardage, après avoir médité un temps raisonnable, s'adressa tout à coup à Landry, comme si une idée subite lui traversait l'esprit :

— Monsieur de Malemort, le clair de lune est aux poètes ce que l'odeur de la poudre est aux chevaux de bataille. Je suis sûre que vous brûlez de lâcher bride à votre imagination, et que là, sous nos yeux, vous allez gentiment écrire les vers que vous m'avez promis l'autre jour et que j'attends encore.

— Mais pas plus tard qu'hier...

— Oh ! répondit-elle en riant, vous devriez rougir d'appeler ça des vers... Allons, ne vous faites pas prier comme une jeune fille pour se mettre au piano !

— Très bien, je vais m'exécuter. Seulement, je vous préviens que le clair de lune me rend excessivement galant et audacieux !

— Du moment que vous prévenez, la chose est sans danger, et vous avez déjà votre pardon.

Même à notre prosaïque époque, rien n'est moins rare qu'un poète composant des vers, chacun peut savoir que ce n'est pas un spectacle saisissant, et qu'un épiciier arrêtant ses comptes, le soir, après avoir fermé boutique, a souvent l'air plus radieux et inspiré. Passons donc vite au moment où Landry, posant sa plume, lut ce qui suit au couple qui l'avait contemplé, pendant son travail, dans un religieux silence :

Bourdonne un frelon fou d'amour  
 A la pervenche :  
 « Belle à l'œil bleu, sans nul détour,  
 Que je m'épanche,  
 A ton oreille, ce matin !  
 Dans ta corolle,  
 Laisse-moi prendre un doux butin,  
 Aimable folle ! »

« — Folle ne suis, ah que nenni !  
 Lui répond-elle.  
 Reviens ce soir, le jour fini,  
 Serai la belle ! »  
 Puis tout le jour elle guetta,  
 La pauvre sotte,  
 Un papillon qui la quitta  
 Toute pâlotte.

Le soir venu, brillante au ciel  
 Monta la lune,  
 Envoyant le pilleur de miel  
 Chercher fortune.  
 Mais par malheur il gela blanc.  
 Et c'est dommage :  
 Le frelon tomba sur le flanc  
 Mort avant l'âge.

## MORALITÉ.

En vain la pervenche attendit  
 Sous la fenillée,  
 Et le matin blafard la vit  
 De pleurs mouillée !

## ENVOI.

Madame, vous avez l'œil bleu  
 De la pervenche !  
 Au frelon offrez donc un peu  
 Une revanche.  
 Gelât-il blanc, je vous promets  
 Qu'au clair de lune,  
 Il viendra goûter ce doux mets :  
 Bonne fortune !

— Charmant ! Tout à fait trouvé ! s'écria Mina en ébauchant le geste d'applaudir.

Le moindre éloge chatouille si voluptueusement un auteur, qu'il n'est guère plus capable d'observer ce qui se passe autour de lui pendant qu'il écoute, qu'un matou auquel on gratte la nuque et qui fait ronron, les yeux béatement fermés, de guetter une souris. C'est pourquoi, tandis que Malemort s'inclinait ravi du compliment de Mina, il ne vit pas qu'elle avait pâli, et qu'un mouvement fébrile avait crispé ses lèvres. Mais Gabriel le remarqua, et en fut préoccupé au point d'oublier qu'il devait un mot de félicitations à son ami. Cependant Mina, souriante, parcourait le papier que lui avait tendu Malemort, et faisait des commentaires :

— Voici surtout un charmant vers :

« Folle ne suis, ah que nenni ! »  
 Lui répond-elle.

Monsieur de Malemort, le langage des fleurs n'a pas de secrets pour vous.

— Elle se moque de moi ! pensa Landry, et avec un admirable sang-froid, il salua gracieusement.

Elle fut un peu surprise de son silence ; mais, avec un petit mouvement de tête triomphant, elle reprit bientôt :

— Savez-vous que vous êtes un véritable Protée : hier rossignol, aujourd'hui frelon... Je préfère le frelon, j'ai hâte de le dire... au moins ça pique... Et pour montrer au frelon toute mon amitié, j'ai envie de lui répondre en vers.

— Voilà qui sera gentil ! s'écria Malemort, à tout hasard, car il ne savait où elle voulait en venir.

— Je vais lui raconter ce qui arriverait, si j'acceptais la joyeuse proposition qu'il m'adresse dans son envoi. Comme c'est un... — elle voulait dire un fruit sec, elle se reprit... — un philosophe, il lui suffit, sans doute, en toutes choses, de connaître le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga ; aussi j'ai dans la tête le plan d'un petit récit en vers, qui lui donnera de sa bonne fortune tout ce qu'il peut souhaiter...

— Une bonne leçon ! interrompit Landry en riant.

— Oh ! le mot est trop dur, une bonne histoire simplement !

Elle mit dans ces derniers mots une pointe d'amertume si faible, que Landry n'y prit pas garde, parce qu'il était dans le feu des ripostes... Mais Gabriel releva la tête avec inquiétude.

Ce qu'il vit alors était si bien fait pour dissiper tout souci, que ses regards prirent aussitôt une expression de vive admiration, que Landry avait déjà dans les siens. C'est qu'ils contemplaient tous deux la charmante Mina composant des vers.

— Et si elle eût fait de la tapisserie, penseront les sceptiques, le spectacle n'eût-il pas été tout aussi attrayant ?

— Ma foi, non ! Une femme qui fait des vers, même détestables, prend un air d'inspiration rêveuse qui lui sied à ravir. Elles ont, ces chères créatures, l'art d'associer l'expression de leur visage à leurs occupations du moment, comme elles ont celui d'assortir les nuances de leur chapeau et de leur robe. C'est ce qu'on oublie trop souvent, en de délicates circonstances.

Et tenez, voici Mina qui cesse d'avoir l'air inspiré, et se met à lire, sous les regards ravis de ses compagnons, avec une physionomie si fine, si mutine, qu'ils meurent d'envie de lui sauter au cou.

Écoutez sa voix, quel accent railleur :

Mina s'en vient en tapinois,  
 Au clair de lune,  
 Donner pour la première fois  
 Bonne fortune  
 A celui qui, dans le bois noir,  
 Bien fort soupire,  
 Comme si l'attendait ce soir  
 Un dur martyre !

Puis, après un petit coup d'œil narquois à son auditoire, elle reprit :

Mina s'en vient en tapinois,  
 Au clair de lune,  
 Porter pour la dernière fois  
 Bonne fortune  
 A celui qui, dans le bois noir,  
 Se prend à rire,  
 Comme si finissait ce soir  
 Un long martyre !

— Parfait ! divin ! ravissant ! s'écria Landry. Impossible de faire en moins de lignes, ni plus gracieusement, la philosophie de l'amour. Des soupirs avant...,

la gaieté qui suit un bon débarras, après. O la douce, la délicieuse chose !

— Ah ! par exemple, Landry, vous ne m'ôtez pas de l'idée, qu'entre l'*avant* et l'*après*, il y a un *pendant* qui n'est pas désagréable, dit en souriant Gabriel. Vraiment, madame, continua-t-il, je trouve vos vers très pimpants et spirituels ; mais ils n'ont pas l'ombre de vraisemblance. Comment me ferez-vous croire qu'on puisse rire à la pensée de rencontrer pour la dernière fois votre « Mina » ?

— C'est pourtant une chose que nous n'avons aucune peine à admettre, entre confrères, répondit-elle en regardant Landry.

— J'espère, madame, qu'il n'y a pas de reproche dans ce que vous me dites... Au besoin, dans le mot « confrères », je pourrais vous prier de me chercher une excuse.

— Vous savez vous défendre, monsieur, dit-elle presque à voix basse.

— Mieux que je ne le désirais, peut-être, répliqua-t-il en lui tendant la main.

Elle la serra silencieusement, et la situation était devenue un peu trop embarrassée, pour que Landry n'utilisât pas cette poignée de main comme signal de départ.

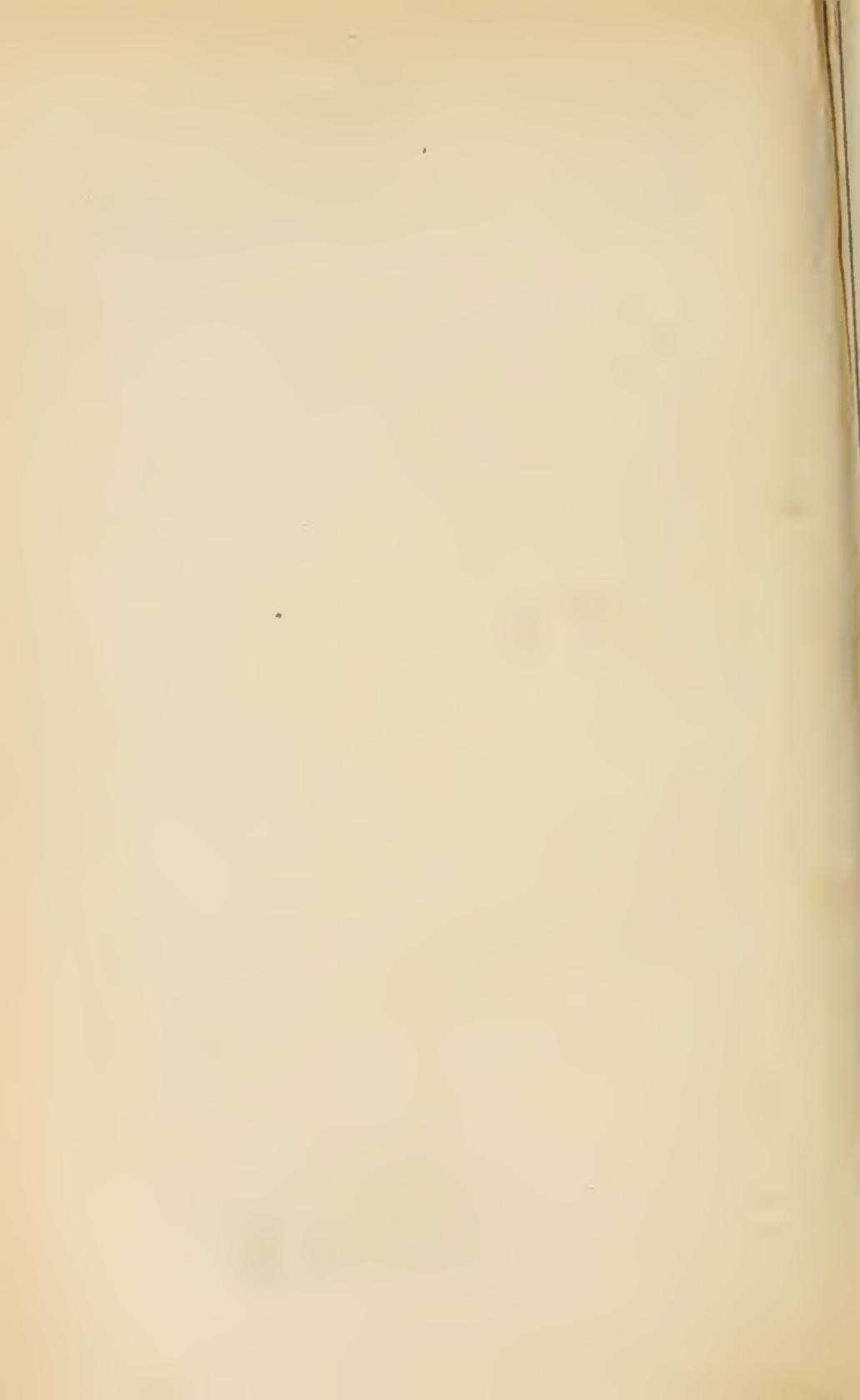
Un instant après, Mina restait seule, et aux rayons de la lune qui éclairait son beau visage, triste et désolé, on n'eût certes pas reconnu la coquette et rusée créature qui, cinq minutes avant, se glissait en tapinois, au clair de lune, dans le bois noir.

Le retour des deux amis fut très mélancolique. Leur sentier traversait un petit fourré d'aunes, sous le couvert duquel régnait une ombre épaisse.

— Voici un véritable endroit à bonnes fortunes ! mur-

mura Landry. Au même instant, il s'accrocha le pied dans une racine et tomba, sans se faire mal, du reste.

Pas une autre parole ne fut prononcée entre la villa et le moulin.



## XII

La nuit se faisait noire. Landry, paresseusement couché devant une petite chapelle de la Vierge, bâtie sur un rocher qui dominait le village, ne songeait pas à rentrer. Il n'essayait pas non plus de réfléchir, le pauvre garçon, car depuis le matin il se consumait en inutiles efforts pour y parvenir. La journée avait été mauvaise, son livre n'avait pas avancé d'une page, ses idées ne s'étaient pas enrichies du moindre fantaisiste rien. Au crépuscule, il était venu, énervé, découragé, se laisser choir devant la grille qui protégeait une statue de Marie, entourée de nombreux *ex-voto* : cœurs, béquilles, bouquets fanés... et il était resté là, sans prier, car il ne croyait pas à grand'chose, et plus triste, certainement, que bien des affligés qui étaient venus s'agenouiller sur la pierre où il était étendu.

En arrivant, il avait jeté un regard sur l'intérieur de la chapelle ; mais, au lieu de sourire, ce mécréant s'était mis à murmurer, en regardant les pieux souvenirs de reconnaissance des fidèles :

— Et quand tout cela ne serait qu'une affaire d'imagination ?... N'est-ce pas déjà beaucoup, d'emporter l'illusion que l'on est moins malheureux ?... N'est-ce point là un bienfait vraiment céleste ?

C'est alors qu'il se laissa tomber sur le sol, les larmes aux yeux, le cœur tout endolori ; car ce n'était pas sur des béquilles que se traînait sa vie désenchantée :

il était un grand malade de l'imagination ; des illusions seules eussent pu le soulager, et qu'étaient devenues les siennes !

Depuis quelque temps, il ne réussissait plus dans ses travaux littéraires, ou du moins, à tort ou à raison, il était mécontent de tout ce qu'il écrivait. L'inspiration lui manquait. Il s'enfermait pendant de longues heures, seul devant une feuille de papier, dont la moitié supérieure se couvrait de ratures, et dont le bas restait aussi blanc que le haut était noir. Malgré cela, il s'obstinait à vouloir produire, il se raidissait contre ses mauvaises dispositions, et sa santé s'altérait visiblement dans ces luttes stériles, où il n'eût voulu cependant, pour rien au monde, s'avouer vaincu, eût-il dû en mourir.

Un ami de Malemort, qui s'occupait de critique et le faisait parfois avec beaucoup d'esprit, — comme s'il eût voulu se donner à lui-même un dédommagement des sottises qu'il lui fallait lire, — avait un jour écrit, dans un article sur le jeune auteur :

«...Est-ce triste? Ma foi non! Est-ce gai? encore moins. C'est fin, poétique et railleur. On éprouve à le lire un plaisir délicat nuancé de mélancolie... Puis, lorsqu'on a tourné la dernière page, on se sent soudain tout remué, tout ému et pénétré de souvenirs aussi brûlants que la réalité était froide... C'est l'impression que laissent après elles certaines femmes. Certes, ce ne sont pas les meilleures à connaître!... mais on voudrait bien les revoir, et il semble qu'on en tirerait meilleur parti! »

Ce que Landry était comme écrivain : froid et sceptique dans la forme, passionné dans le fond, il l'était aussi dans sa façon de comprendre la vie. Il ignorait l'art suprême de se donner à demi. Il avait cessé de s'appartenir, le jour où il s'était déclaré le sou-

pirant de la gloire, la grande coquette qui tue ses amants, puis, tout éplorée, dépose pieusement sur leur tombe une immortelle couronne. Le jour, il s'épuisait à sa poursuite, la nuit, il en rêvait : ses désirs, ses joies, ses peines, tout se résumait en elle. Voilà pourquoi, dans cette période improductive où depuis quelques jours il était entré et qui lui montrait la coquette s'éclipsant, après lui avoir prodigué à ses débuts de si doux sourires, il passait par une véritable agonie morale et d'indicibles souffrances.

La cause de ce découragement subit, qui était venu le saisir en pleine activité et le ramenait soudain aux plus mauvais jours de son histoire, n'était pas facile à saisir, mais elle le terrifiait d'autant plus, qu'il hésitait davantage à se la définir. Il est presque passé à l'état de proverbe, que rien n'est plus terrible qu'un danger qui se cache, mais je soutiens, qu'un danger qu'on *veut se cacher* semble mille fois plus redoutable encore. Celui qui menaçait Landry était de cette dernière espèce ; et pourtant, si peu éclairé que Malemort affectât d'être à ce sujet vis-à-vis de lui-même, il pensait évidemment qu'il y avait pour lui quelque chose à fuir, dans la vallée de Refrogne ; car, à plusieurs reprises déjà, il avait entretenu Gabriel de son projet de retourner à Paris, sous divers prétextes, tous très futiles.

Mais, en attendant, il restait... Peut-être lui semblait-il ridicule de fuir devant un péril qui se cachait, pour courir au-devant d'un autre, qui lui avait coûté trop cher pour qu'il ne le connût pas à merveille. Peut-être parvenait-il réellement à s'en faire accroire... Les gens d'imagination trouvent en leur propre esprit la plus naïve de leurs dupes.

Oui vraiment, il s'en faisait accroire. En ce moment même, devant la chapelle de la Vierge, alors qu'il eût pu se confesser tout à lui-même et rougir à son aise au

milieu des épaisses ténèbres qui l'environnaient, il se disait :

— Mon Dieu, toute grande passion comme toute grande dévotion a ses périodes de sécheresse et d'amertume. A cette heure, plus d'un amant pleure les caprices de sa maîtresse, plus d'une bonne religieuse se frappe la poitrine et déplore l'aridité qui remplace la rosée de grâce dont jadis le Seigneur humectait sa prière : pourquoi m'étonnerais-je de ce que l'art, qui est pour moi une maîtresse et une religion, une passion et un culte, m'apporte aussi des jours de froideur et d'aridité ?

Cette réflexion le consola un peu, avec la conviction qu'il n'était pas seul à souffrir, et, oubliant un instant ses peines, il se mit à regarder les grands feux que les bergers allumaient dans la montagne et qui ne s'éteindraient pas avant le matin, — « des feux de solitaires ! »

Puis sa tête ironique se tourna vers Angostrina, et il compta les fenêtres encore éclairées : — « Une, deux..., quatre!... » Mais, comme il finissait de compter, une disparut, puis une autre, puis bientôt il n'en resta plus.

— L'extinction des feux ! dit-il en souriant, et son imagination lui montra les bons ménages, au lit, se tournant le dos pour dormir, toutes flammes apaisées.

Si quelqu'un eût été auprès de lui, il eût pu voir dans des yeux enfiévrés luire un grand feu où flambaient toutes les ardentes ambitions du jeune homme, et aussi quelque chose d'autre, qui leur donnait un chatoyant éclat, — un grand feu de solitaire !

Mais il n'y avait personne à ses côtés, personne, qu'un petit grillon qui chantait un hymne à la Vierge, dans un coin de la chapelle, sous une dalle moussue.

Il allait partir, quand il vit une lumière se mouvoir dans la direction d'Angostrina. Il crut d'abord qu'un ménage lambin avait échappé à sa première inspection ;

puis, voyant cette lueur suspecte errer à travers la campagne, il supposa que c'était seulement une portion de ménage qui vagabondait, après avoir allumé sa lanterne, comme le ver luisant, pour appeler son amoureux. Enfin, la lumière errante vint tout près de lui, et il reconnut en elle la lampe d'une vierge sage, autrement dit, d'une jeune religieuse, venue passer un congé de quelques jours à Angostrina, chez ses parents. Elle n'était sans doute pas dans une période d'aridité morale, la sainte et heureuse fille, elle qui se relevait la nuit pour venir seule, le long des sentiers déserts, prier devant Marie.

— Ce n'était qu'un feu de solitaire! murmura Landry en la voyant venir, le visage éclairé d'une étrange façon par un filet de lumière, qui filtrait du toit de la lanterne et jetait sur ses beaux grands yeux noirs un bandeau de rouge clarté.

Avant qu'il fût trop tard, Landry se jeta vivement derrière un bouquet de noisetiers, qui avait poussé à l'angle de la chapelle. Voulait-il éviter à la jeune fille la terreur de rencontrer un homme, dans cette solitude, au milieu des ténèbres? Voulait-il plutôt l'espionner un peu, et avait-il peine à croire, le méchant sceptique, qu'une créature pourvue de si beaux yeux noirs fût entraînée dans cette aventureuse expédition par le seul besoin de prier?

Il en était ainsi pourtant, car elle s'agenouilla et récita son rosaire, longtemps, avec ferveur. La lanterne, posée un peu devant elle, éclairait mal son visage, mais faisait danser derrière elle, sur les buissons et les rochers, son ombre immense, qui semblait un terrible démon venu pour guetter ce friand morceau. Combien Landry le vit s'agiter, ce démon, son frère, et grimacer, et menacer, chaque fois que la brise faisait vaciller la flamme!...

... Quand la jeune fille se releva, il y eut un moment où son visage, tourné vers Landry, fut brusquement illuminé d'un jet de lumière, qui fit étinceler sur les joues de la pauvre nonnette une abondante rosée de larmes débordant de ses yeux noirs comme de deux coupes trop pleines. La vision de ces larmes, d'une eau si pure qu'elles scintillaient avec l'éclat de diamants vivants, fit murmurer une fois encore à Landry :

— Des feux de solitaires!

Puis, lorsque la jeune fille eut pris suffisamment d'avance sur le chemin d'Angostrina, à son tour, il se dirigea vers le moulin, de plus en plus persuadé que tous les cultes passionnés ont leurs heures de sécheresse, heures qui, par une bizarre antithèse, se manifestent parfois au dehors avec des pluies de larmes.

En face de la chambre de Landry, sur l'autre revers de la vallée, s'élevait une montagne, couronnée de maigres sapins venus sur le rocher. On ne pouvait en atteindre la cime que par un sentier qui étalait ses interminables lacets, d'abord sur les bruyères roses, puis à travers les fourrés de buis ou les gazons court tondu par la dent des chèvres. Lorsque Landry travaillait, il installait d'habitude sa table auprès de la fenêtre, et si l'expression nette d'une idée se faisait un peu attendre, ses yeux erraient sur la montagne, tout le long de la sinueuse raie blanche marquée par le sentier, tandis que ses facultés intellectuelles se concentraient sur l'idée fugitive. En général, au moment où les yeux de l'écrivain, après avoir consciencieusement suivi les caprices de la raie blanche, arrivaient avec elle au pied du plus haut sapin, sa plume se posait triomphante sur le papier et y jetait l'idée récalcitrante, terrassée, troussée, possédée.

Dès le matin qui suivit sa douloureuse veillée auprès de la chapelle, Landry poussa comme d'habitude sa

table contre la fenêtre : il avait une jolie scène en tête et croyait qu'il allait enfin se remettre vaillamment et fructueusement au travail.

Il avait plu au lever du soleil et la vallée de Refrogne était remplie d'un brouillard épais, qui voilait complètement les beautés du paysage. Tout ce que l'on en pouvait distinguer, c'était la cime de la montagne chère à Landry, qui se montrait dans une déchirure des nuages comme dans un cadre mouvant.

Lorsque le romancier voulut amener et rendre la scène que son imagination lui représentait si bien, il éprouva quelques difficultés et, machinalement, ses yeux cherchèrent le sentier, par où l'on montait au haut de la montagne. Hélas ! le sentier était caché par le brouillard et quand, plus tard, Landry jeta enfin sa plume, aussi découragé et impuissant que la veille, avec un rire amer, il lança un regard de reproche aux rochers escarpés que l'on voyait encore dans leur cadre de nuages, les comparant à cette idée rebelle qu'il voyait dans les brumes de ses rêves, sans la pouvoir saisir.

L'après-midi, se trouvant seul, et ne voulant pas rester toute la journée isolé, désœuvré, livré à de sombres préoccupations, il alla chez Mina Maëlstrom pour tâcher de s'y distraire un brin.

— Qui sait ! se disait-il, si de folâtrer une heure ou deux avec notre belle voisine ne me remettra pas en bonne voie ? Il faut si peu de chose pour faire fuir l'inspiration, mais souvent si peu de chose la ramène !

Douce espérance ! Ingénieuse théorie ! Heureux stratagème !... Peu importe comment cela fut amené, mais il était depuis dix minutes environ chez Mina, lorsque celle-ci lui demanda s'il se plaisait beaucoup dans la vallée de Refrogne.

— Voilà, répondit Malemort, une question plus em-

barrassante qu'elle n'en a l'air. J'admire et envie ceux qui peuvent dire catégoriquement, s'ils sont plus heureux qu'ailleurs dans l'endroit où ils se trouvent. Quant à moi, je n'ai jamais envie de chanter les louanges d'un pays pendant que j'y demeure ; ce n'est que plus tard, lorsqu'il m'arrive de regretter de n'y plus être, que je reconnais ses mérites.

Mina ouvrit de grands yeux pleins d'anxiété : il semblait qu'elle attendît un correctif à cette parole ; mais Landry n'était sans doute pas en veine d'amabilité, car il fronça le sourcil et laissa son idée telle quelle.

Faisant sur elle-même un visible effort, Mina reprit :

— Il y a bien un peu de paradoxe dans ce que vous dites là, n'est-ce pas ?

— Nullement... Voulez-vous que je le répète sous une forme plus compréhensible?... Je mesure le degré de félicité que j'ai éprouvé dans un pays, uniquement à la somme de travail que j'y ai produite, répondit Malemort avec une nuance de tristesse dans la voix, qui toucha Mina.

Elle dit avec émotion :

— Le travail est donc tout pour vous, ici-bas?... Vous ne voyez donc rien d'autre, à côté de votre art ?

— C'est ma vie ! répondit Malemort.

L'exaltation qu'il mit dans ces mots le fit sourire lui-même, mais un instant seulement. Il reprit au bout d'un court silence, presque bas :

— Le travail, voyez-vous, madame, je m'y cramponne avec l'énergie qu'un noyé met à saisir la branche qu'on lui tend... Nous autres hommes, pouvons avoir dans notre vie, tout comme les femmes, des erreurs et des fautes irréparables... Eh bien, le travail, c'est notre rédemption !

— Et la nôtre, à nous autres femmes, où est-elle ? demanda Mina, parlant tout à fait bas, — elle.

— La rédemption d'une femme peut être dans sa faute elle-même, répondit Malemort; car il est des fautes qui créent des devoirs.

— Ah! croyez-vous qu'il y ait une femme digne de ce nom, s'écria Mina les larmes aux yeux, qui après avoir dit à un homme, en dépit de toutes les lois sociales, qu'elle l'aime, soit capable de retirer ce mot et de se renier?

Landry devint affreusement pâle et ne répondit pas. Mina détourna les yeux par pitié.

Au bout d'un instant, Malemort reprit en riant, grâce à une de ces brusques réactions qui lui étaient habituelles.

— En somme, ma rédemption consiste à remplacer une passion par une autre...; au lieu de me donner corps et âme à une personne, je me livre corps et âme à mon art... une chose!

— Du moins les choses ne trahissent pas! s'écria Mina, devenant à son tour, à mesure qu'elle parlait, d'une pâleur extrême.

— Vous croyez?... répondit ironiquement Landry, en se levant pour rentrer au moulin et y reprendre ses luttes stériles.

Cela se passait un dimanche, et il était d'usage à Angostrina, que ce jour-là, après l'office du soir, chacun allât au cimetière visiter les tombes de sa famille.

Le sentier que suivait Landry passait devant la porte du cimetière, et le jeune homme arriva juste au moment où les derniers fidèles s'en allaient, tandis que sur le sol, le soleil couchant projetait l'ombre des croix, les bras étendus, sur les tertres gazonnés, comme si elles eussent voulu êtreindre dans une douce caresse les pauvres morts qu'on abandonnait jusqu'au prochain dimanche. En même temps que Landry arrivait au cimetière, la religieuse de la nuit précédente en sortait, et se heurta

presque contre le jeune homme. Elle leva sur lui ses yeux noirs, avec l'expression qu'y eût mise la vue d'un animal dangereux, — un serpent peut-être ; — car elle avait entendu dire que l'hôte du moulin était un poète qui avait beaucoup chanté l'amour... et quel amour ! O damnation, un amour sans sacrement !... Sous sa guimpe blanche, ses yeux noirs parurent encore plus sombres, mais vite elle les baissa avec humilité !

Landry avait sans doute fort bien suivi les détails de cette rapide petite scène, car il s'éloigna en souriant.

— O nonnette, nonnette ! pensait-il. Me regarderais-tu comme un animal aussi redoutable, si tu savais combien nos âmes sont de même espèce, et combien leurs passions, différentes quant à leurs objets, sont voisines quant aux résultats.

Cette visite à Mina ne rendit pas, comme on le pense bien, le pauvre Malemort plus heureux dans l'achèvement de son ouvrage ; les jours qui suivirent l'enfoncèrent encore davantage dans le découragement. Le premier résultat de ce supplément de déroute fut qu'il multiplia ses courses au chalet, espérant toujours en rapporter une bonne inspiration, ayant, en tout cas, l'excuse d'y aller chercher une distraction et de se fuir lui-même.

Pourtant il avait écrit quelque part, — au chapitre quatrième de *Printemps sans Été*, — je crois : — « Le plus souvent, lorsqu'on éprouve le besoin de se fuir soi-même, sachez-le, petite Suzette, c'est un signe qu'il faut s'aborder résolument... » — Les auteurs donnent comme cela de merveilleux conseils à leurs personnages ; mais, il faut le constater avec regret, leurs personnages les suivent rarement ; quant aux auteurs, jamais !

Donc Landry continuait à aller souvent chez sa voisine :

— Allons folâtrer chez la divine Maëlstrom ! disait-il

d'un ton dégagé, chaque fois qu'il partait pour la villa. Hélas, il n'y folâtrait guère ! Elle, pas plus que lui, ne semblait, depuis un certain temps, d'humeur très joviale ; mais on les eût bien étonnés, en leur disant que chacun de leurs tête-à-tête n'était pas un long éclat de rire.

Jamais, pendant ces entretiens intimes, Mina ne parla de son passé ni de sa famille ; une fois seulement, elle fit allusion à son pays. Ce jour-là, par extraordinaire, Landry s'était montré assez gai et très spirituel, ce qui ne lui était pas bien difficile quand il était en verve. Sa compagne l'écoutait et lui donnait la réplique, avec une évidente admiration. Il s'en aperçut bien, le rusé compère, et sa verve redoubla, au point que M<sup>me</sup> Maëlstrom enthousiasmée, finit par s'écrier dans un moment d'oubli :

— Ah ! on ne cause pas comme cela dans mon pays !

— Et pourquoi n'y serait-on pas capable de causer ainsi ?

— C'est peut-être que les femmes n'y sont pas assez coquettes !

— Il me semble pourtant que c'est une femme de votre pays qui me fait briller en ce moment.

-- Oui, répondit-elle, grâce aux talents acquis par vous avec les Françaises !

— Madame !...

— Non, je ne fais pas de fausse modestie, répondit-elle en riant. On sent bien que votre éducation a été soignée par de fameuses coquettes.

— Au fait, cela se pourrait ! dit-il en riant à son tour. On sait que rien ne fortifie les muscles comme la douche écossaise, — des jets alternativement froids et chauds. — Un système analogue, administré au moral par une franche coquette, et que nous appellerons, d'après vous, douche française, fortifie admirablement l'esprit.

--- Et le cœur ? demanda-t-elle.

— Oh! madame, de grâce, ne nous occupons que de l'esprit.

Elle reprit en souriant :

— Alors nous, pauvres femmes, avons au moins ce mérite, que nos défauts servent au perfectionnement intellectuel des hommes ?

— Mais il me semble qu'on peut vous accorder cela... J'avais même été, pendant mes années de juvénile candeur, jusqu'à me figurer que rien ne soutient mieux l'intelligence d'un écrivain et ne lui fait accomplir plus de merveilles, que l'espérance d'exciter l'admiration de celle qu'il aime.

— Ne le pensez-vous plus ?

— Je crois, madame, que ce dernier élément de succès n'est pas indispensable... Je l'espère, du moins ! ajouta-t-il avec un rire forcé.

Mina sentit ce que cette gaieté avait de poignant. Elle eût donné tout au monde pour en savoir la raison, et ce sentiment devint tellement fort, que, n'obéissant plus qu'à lui, à brûle-pourpoint, ses yeux brillants de curiosité inquiète fixés sur les yeux de Malemort, elle demanda :

— La femme qui ne vous a laissé que le travail pour suprême consolation était une fameuse coquette, je pense ?

Rien ne peut rendre l'expression de douleur et de colère qui se peignit dans le regard de Landry, en entendant ces paroles. Il ne répondit pas, et la pauvre Mina, consternée, baissa la tête.

Elle dit enfin d'une voix douce :

— Je suis bien fâchée d'être si maladroite !

Landry ne répliqua pas ; mais son silence était assez éloquent par lui-même

— Je vous ai sottement peiné et blessé ! continua-t-elle.

— Oui ! répondit Malemort. Vous ne pouviez rien dire qui me fût plus pénible.

— Me pardonnez-vous ?

— C'était fait dès le premier mot de cette malheureuse phrase ! répondit-il d'une voix étouffée ; et, se levant, il lui serra la main et partit rapidement.

Les jours suivants, Landry ne retourna pas au chalet, et les passa en profondes et sérieuses réflexions. Certes, il n'en voulait pas à Mina d'une simple parole maladroite, au point d'éviter de la revoir : e'eût été d'un caractère puéril et mesquin. Mais il était effrayé de deux choses, et, si grand que fût son orgueil, si robuste sa confiance en lui-même, il ne pouvait les méconnaître. C'était d'abord la persuasion que la malencontreuse phrase de Mina l'eût infiniment moins affecté dans la bouche de toute autre femme. La seconde découverte inattendue, c'était qu'il eût pu recevoir aussi durement les excuses de Mina, alors qu'elle les faisait avec tant de douceur et d'humilité... Il savait ce qu'il faut penser d'un homme, qui ose montrer à une charmante femme qu'il la trouve sotte et maladroite, non par manque d'empire sur lui-même, mais parce qu'un instinct secret le pousse à une franchise qui ne se soucie plus des convenances. Malheureusement, il ne remarqua pas une troisième chose, qui eût peut-être atténué son effroi des deux premières ; c'est qu'une charmante et intelligente femme comme Mina accepte rarement avec autant de douceur et d'humilité qu'on la trouve sotte et maladroite.

Il était vraiment remarquable que, depuis quelque temps, Landry et Gabriel ne se fussent jamais rencontrés au chalet. Que cela provint du plus grand des hasards, cela ne fait aucun doute ; mais il ne faudrait pas en conclure que Gabriel ne fût pas très assidu auprès de sa voisine ; il l'était, au contraire, plus encore que

Landry, et son humeur n'en éprouvait pas les mêmes fâcheux effets..., loin de là.

Trois jours après la scène funeste qui s'était terminée par la retraite précipitée de Landry, Gabriel vint trouver celui-ci d'un air préoccupé et important.

— Mon cher, dit-il, êtes-vous brouillé avec M<sup>me</sup> Maëlstrom ?

— Moi?... Nullement ! répondit Malemort.

— Alors, je puis parler sans détour ! reprit le bossu avec un soupir de satisfaction. J'arrive du chalet, où j'ai trouvé notre amie tourmentée de ne vous avoir pas vu hier ni avant-hier. Elle craint que vous ne soyez blessé d'un mot qui lui est échappé et qu'elle regrette beaucoup, m'a-t-elle dit. Elle vous demande de ne pas la bouder... Suivez mon conseil : allez-y demain.

— Tout de suite ! s'écria Malemort.

Il y courut en effet, avec un empressement, une franchise et une loyauté dans ses protestations, une joie de la revoir, qui ne laissèrent aucun doute à Mina sur la sincérité de son pardon. Elle vit bien qu'il n'y avait jamais eu l'ombre de rancune dans le cœur de Landry, et n'en eut que plus de chagrin de l'avoir peiné.

Cette cordiale entrevue ne se renouvela pourtant pas, et Gabriel ne fut plus chargé de ramener son ami au chalet. Une longue semaine s'écoula et Landry n'y revint pas. Cependant il avait plus besoin de distractions que jamais, le pauvre écrivain en détresse !

.....

Dans une clairière verte et fleurie qu'arrose un paisible ruisseau et qu'entourne une ceinture de sombres sapins, se trouvent trois personnages de connaissance. Tournez les yeux vers l'endroit où l'herbe est la plus drue et vous reconnaîtrez tout de suite, broutant côte à côte, le vieux cheval poussif et la jolie jument, sa compagne.

Le troisième personnage est moins en évidence. Mais, en cherchant un peu, on découvre enseveli sous un buisson de saules et de chèvrefeuilles, Fabien, l'ex-conducteur de diligences, qui, son béret sur le nez, fait la sieste. On le prendrait pour le dieu domestique du ménage occupé à brouter, — un dieu caché et endormi, comme celui de bien des ménages. — Près de lui, sur l'herbe, est posé son fouet, dont une limace ronge la mèche humectée par les éclaboussures d'une source; au-dessus de sa tête roucoule une tourterelle, à ses pieds se chauffe une vipère, enroulée dans une tache lumineuse, qu'un rayon de soleil fait sur le gazon.

Ce tableau de douce intimité est interrompu soudain par l'arrivée de trois nouveaux acteurs. Deux mulets trottent les premiers et viennent, en faisant de gracieuses courbettes, auprès de Fleur-d'Amour. Celle-ci les examine du même grand œil doux et indifférent qu'elle regarderait le vieux cheval poussif, puis se remet à brouter; au bout d'un instant, les mulets l'imitent et semblent trouver la table excellente. C'est alors que leur maître apparaît au bout de la clairière : ne lui demandez plus de cerises, la saison s'est avancée, et il colporte maintenant par-dessus les monts des charges de pêches.

Il se dirige vers l'ombre pour s'y reposer en présidant au repas de ses bêtes et se trouve bientôt en présence de Fabien. Un cocher de diligence, brusquement réveillé, n'est généralement pas aussi maussade qu'un dormeur ordinaire, habitué qu'il est aux cahots des routes pierreuses, qui le tirent trop souvent d'une béate somnolence. Aussi la rencontre des deux confrères fut-elle des plus courtoises.

Après force compliments et amabilités, l'Espagnol se mit à regarder la jument en faisant une petite grimace.

Quiconque venait à Angostrina connaissait Fleur-

d'Amour; toute la paroisse, curé en tête, s'y intéressait et en était fière, et l'Aragonais avait depuis longtemps l'habitude de venir l'admirer, chaque fois qu'il passait par la vallée de Refrogne.

— Fleur-d'Amour maigrit, ce me semble! dit-il.

— Ah! ne m'en parlez pas! Elle a trop de cœur, la pauvre bête, pour tirer avec ce chameau. C'est elle qui emmène toute la charge!

— Eh bien, tu as des économies, il faut lui donner un autre compagnon!

— Diable! tu devrais prêcher, toi! Les femmes écouterait bien tes sermons, répondit Fabien, que cet appel de fonds sur ses économies avait blessé au vif.

Un bruit de voix qui partait de la forêt les interrompit :

— Non, non, retournez au moulin, disait Mina. Nous avons flâné comme de vrais gamins, il est tard et je rentrerai très bien seule.

— Je vous en prie, répondit Gabriel, laissez-moi vous reconduire. Ne soyez pas si méchante avec moi!

— Méchante avec vous!... Mais, mon pauvre ami, je suis au contraire toute surprise de me montrer si bonne. Je ne me croyais plus capable de l'être autant avec personne!

Ils débouchèrent en ce moment dans la prairie, à quelques pas de l'Espagnol et de son compagnon, marchant vite, le verbe haut, gesticulant en parlant, par suite d'une manie bizarre des gens pressés, qui se croient forcés d'agiter les bras aussi violemment que les jambes. Ils étaient armés de longs bâtons ferrés et rapportaient des gerbes de fleurs glanées sous bois. Gabriel avait le teint coloré, la démarche fière, et son œil en feu brillait comme celui d'un petit démon, ce qui, dans son angélique figure, produisait un fort drôle d'effet.

— Bonjour, grand blagueur ! s'écria gaiement Gabriel en apercevant le muletier.

— Bonjour, monsieur ! répondirent tout d'une voix l'Espagnol et Fabien. Car il n'est pas un Béarnais qui ne se croie suffisamment désigné par l'épithète de blagueur.

Les promeneurs passèrent rapidement et les paysans restèrent en silence à les voir disparaître.

Alors, le manche du fouet s'abattit dans leur direction, et le vieux maquignon se mit à dire, en tissant avec malice :

— Diou vivan ! Je parie, vois-tu, que voilà une paire dans laquelle c'est le cheval qui emmènera plus que sa part de la charge ?

— Et l'autre jeune monsieur, qu'est-ce qu'il devient ?

— Oh ! il n'est pas si enragé que le bossu !... Ce bossu-là ! il est toute la journée avec elle. On les voit ensemble du matin au soir. Je crois, ma foi, que ce bout d'homme est plus chaud sur les femmes que son camarade !... Je veux être pendu si ça finit bien !

Tandis qu'on décrivait Gabriel plus entreprenant que Landry, l'Espagnol faisait une petite moue d'incrédulité.

— Ah ! tu ne crois pas !... Eh bien tu verras !... Je ne suis pas aveugle, sois tranquille, et quand j'annonce une chose !... Demande un peu si je n'avais pas dit, l'année dernière, que Rosalie finirait mal... Oui, je l'ai dit, au mois de mars, devant plus de six personnes. Et qui est-ce qui s'est jeté du haut de la cascade le 15 avril ?... J'en ai assez conduit dans le temps, des amoureux, des nouveaux mariés, des mal mariés, des contents, des pas contents, pour m'y connaître !

C'était là son grand argument lorsqu'il discutait avec le curé ou le maître d'école ; c'est là qu'il puisait l'audace de traiter avec eux de puissance à puissance. Son-

gez-y donc ! il avait conduit jadis des sénateurs, des académiciens, des préfets, des écrivains, des journalistes, des généraux, des inspecteurs d'académie, voire même un évêque, toutes gens en sachant plus long qu'un curé de village ou un magister et qui, pendant des journées entières, s'en étaient remis à sa prudente direction. Voilà le thème qu'il développait souvent au cabaret, et ses rustiques auditeurs ne pouvaient s'empêcher de hocher la tête, en murmurant :

— C'est tout de même vrai ça !

Aussi l'Espagnol, qui professait pour lui, de longue date, une grande déférence, n'essaya-t-il pas de le contredire.

— Allons, bonjour, Silverio ! Tu verras si je m'y connais : Fleur-d'Amour durera encore plus longtemps que ce petit monsieur bossu !

Sur cette prophétie, l'ex-conducteur remplissant la forêt des bruyants claquements de son fouet, emmena ses bêtes à ce travail en commun, où la jolie jument laissait chaque jour un peu de sa vie.

### XIII

Mina revenait d'une longue promenade où, par extraordinaire, son fidèle compagnon le bossu lui avait fait défaut. Avant de rentrer au chalet, elle s'était assise sur la lisière de la forêt, pas bien loin de la chaumière de Philémon, et, les yeux perdus dans le vague, songeait. Soudain un léger froissement de feuilles mortes la fit tressaillir ; elle tourna la tête et vit Malemort qui venait à elle.

Il ne la voyait pas encore, s'avancant la tête basse, absorbé dans une profonde méditation. Il était pâle, avait les traits tirés et fatigués, l'expression du visage lasse et découragée. Cependant, lorsqu'il aperçut à deux pas de lui Mina qui l'observait, sa figure prit le sourire railleur qui lui était habituel.

— Il y a un siècle qu'on ne vous a vu, monsieur ! C'est mal d'oublier ainsi ses amis.

— Et qui vous prouve qu'on les oublie, madame ? répondit-il en s'asseyant près d'elle.

— Soit, j'admets que vous avez beaucoup pensé à moi ; mais si vous étiez venu de temps en temps rire et causer avec moi, cela m'eût fait un tout autre plaisir !

— Eh bien, rions et causons... rattrapons le temps perdu !

— La langue française a de singulières expressions, dit Mina.

— Hélas ! répliqua Landry, on rattrape du temps, mais non les moyens de le mettre à profit !

— Dites-moi au moins, interrompit Mina, si le temps que vous n'avez pas voulu me donner a été bien employé à écrire.

— Ma foi non ! Je suis dans une mauvaise veine. Rien n'avance.

— Vous me consternez ! Quoi ! Pas un joli petit chapitre à me lire ?... pas un sonnet ?

— Déroute complète ! répondit Malemort.

— Qu'est-il donc arrivé ?... Qu'y a-t-il qui puisse vous décourager à ce point ?

— Moi découragé ! s'écria Landry en redressant fièrement la tête. Mais je ne le suis nullement !... Pourquoi le serais-je ?... La vie d'un auteur se passe en tête à tête avec les personnages qu'il fabrique. Il devient leur intime, ne les quitte pas plus que son ombre, s'isole en leur compagnie, jase, rit, discute... et parfois se brouille avec eux. Je suis dans un de ces moments de discorde pénibles à passer, mais les meilleurs ménages n'en ont-ils pas de semblables ? Avec quelques concessions, s'il le faut, je ferai tôt ou tard disparaître les graves mésintelligences qui me séparent de mes héros, et tout redeviendra pour le mieux dans le meilleur des mondes !

Malgré le ton enjoué dont il disait ces choses, Mina le regardait tristement.

— Mon pauvre ami, dit-elle, à force de vous obstiner à vivre avec des fantômes, vous finirez par devenir vous-même un fantôme et vous en avez déjà la mine, car je vous trouve l'air souffrant et fatigué. Pourquoi dédaignez-vous maintenant notre bonne amitié des premiers jours ?

— Moi la dédaigner ! Mais j'y attache, au contraire, un si haut prix, que je m'en privais pour me punir de mal travailler, répondit-il en riant. Une espèce de discipline que je me donnais !

— Allons, révérend père de Malemort, écoutez le démon qui vous tente sous la forme de cette maudite Mina Maëlstrom ; laissez là votre discipline et redevenez un peu plus sociable !

Pendant qu'elle parlait, il était resté les yeux obstinément fixés sur les atomes qui voltigeaient au soleil. Mais ensuite, elle se pencha de façon à mettre son visage presque au niveau de la triste figure qui se détournait d'elle. Il fallut bien alors qu'il la regardât.

Satan, qui pétrit de ses doigts crochus les ravissants visages de nos moitiés, n'avait jamais rien ciselé, dans ses ateliers infernaux, qui pût rivaliser de séductions avec la délicieuse tête que Mina mettait presque en contact avec celle de Landry. Ses yeux bleus avaient une expression si douce et tendre, sa bouche un sourire si frais, qu'on l'eût prise pour l'épanouissement d'une fleur... Non, le grand saint Antoine lui-même n'eut jamais à lutter contre pareille épreuve !

Mais qu'était saint Antoine auprès de Landry ? Cette scène dura le temps d'un éclair et Mina lut de si près dans les yeux de son compagnon, tant de brûlante amertume, qu'elle recula tout effrayée.

— Vous craignez de m'aimer, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix sourde.

— Non, non, j'étais dans les nuages .. Je ne crains aucun danger, répliqua-t-il avec effort. Vous êtes une bonne et gentille amie, et moi un fou, les jours que je passe sans vous voir ! ajouta-t-il en lui tendant la main.

Mina y mit la sienne et le fixant d'un regard limpide :

— Alors c'est toujours à la vie et à la mort entre les deux fruits secs ?

— Oui, répondit en riant Landry, quoiqu'il ne soit pas plus facile à un fruit sec qu'à une momie de vivre ou de mourir !

— Tant mieux, répliqua gaiement Mina, cela nous promet l'immortelle sérénité des champs Élysées!

Elle reprit au bout d'un silence :

— Je vous ai demandé tout à l'heure si vous redou- tiez d'arriver à m'aimer. Une pareille question a dû vous paraître bien sottre et orgueilleuse ?

— Non, sans cela je vous aurais payée en belles pa- roles, au lieu de vous répondre avec une loyauté un peu rude. Ne l'avez-vous pas compris ?

— Si, et cela m'a beaucoup touchée... Je sens tout ce qu'il y a d'estime et d'affection vraie, dans la droiture avec laquelle vous me traitez... Du reste, moi aussi, je cherche à mettre dans ma conduite envers vous la même simplicité. Voilà pourquoi, ayant cru lire dans vos regards que ma vue produisait en vous un sentiment pénible, je vous ai demandé la vérité... Si vous m'aviez dit que vous m'aimiez...

— Qu'auriez-vous répondu ? demanda Landry.

— Que j'ai aimé et n'aimerai jamais plus... Mais, réellement, j'aurais été très surprise si vous m'aviez montré mieux que de l'amitié... J'ai été plus belle que je ne suis, je n'avais pas alors de raisons pour éviter de plaire et je n'ai pas fait naître le moindre amour pendant mes années de jeunesse.

— Madame, je ne puis croire que jamais homme n'a fait bondir votre cœur avec la fatale petite phrase : « Je vous aime ! »

— Certes oui ! on me l'a dite, et j'y ai cru de toute mon âme... Tenez, je préfère tout vous raconter... Autant vous avez été franc avec moi, autant je veux l'être à mon tour... A dix-neuf ans, j'ai été mariée à un de mes compatriotes, qui m'a traitée comme un beau mor- ceau de sculpture, dont on est très fier le jour où on le place dans son salon, mais qu'au bout d'un mois on ne regarde plus que pour le montrer à ses amis. Un de

ses amis m'a dit un beau matin qu'il m'aimait... — Oh vous allez voir, mon histoire est assez banale ! — et je l'ai cru sur parole. Je l'ai aimé passionnément, il s'en est vanté... Que m'importait, du reste ! j'étais prête à le suivre au bout du monde. Mon mari, apprenant qu'un jeune homme déclarait, à qui voulait l'entendre, qu'il était mon amant, a eu avec moi une explication terrible. Je lui ai franchement avoué que j'aimais de toutes mes forces... Le divorce a été prononcé contre moi... Lorsque, radieuse, je suis allé trouver celui pour lequel j'avais tout perdu, lorsque je lui ai dit que je lui appartenais pour la vie, il a beaucoup ri de ma naïveté... Les Indiens ensevelissent leurs morts dans des lianes qui les balancent entre ciel et terre, au milieu des oiseaux et des fleurs. Ne vous semble-t-il pas que mon chalet, planté à la cime d'une roche, baigné d'air et de lumière et drapé de plantes grim-pantes, ressemble beaucoup à une sépulture d'Indiens ?

Pendant qu'elle parlait, Landry était devenu affreusement pâle ; lorsqu'elle se tut, il lui prit la main et la serra sans mot dire.

A son contact, elle frissonna.

— Mon Dieu, mais votre main est glacée ! s'écria-t-elle.

— C'est sans doute parce que mon moulin, palissadé de vignes et de rosiers, avait tout ce qu'il faut pour faire une poétique sépulture à la mode indienne, que j'y ai élu domicile, répondit-il avec un mauvais rire. Nous avons les mains très froides, nous autres trépassés !

— Je vous en conjure, ne faites pas de ces plaisanteries, vous me serrez le cœur !

— Vous êtes bien bonne enfant d'avoir pitié de moi, répondit Landry. Vous êtes, au contraire, payée pour faire des gorges chaudes du triste sort d'un de ces

jeunes pourfendeurs de ménages, pris dans ses propres filets... C'est une vengeance permise!

Pour toute réponse, Mina fondit en larmes.

Landry la laissa pleurer pendant longtemps, sans essayer de parler. Ce n'est pas, en lui-même qu'il pouvait trouver des phrases de consolation, puisque tout y était aussi sombre que chez sa voisine.

Enfin Mina releva la tête, et à travers ses larmes, sourit à son compagnon.

— On n'est pas plus sotte, n'est-ce pas ? dit-elle... Enfin, soyez indulgent pour mes pauvres nerfs... et montrez-le-moi en me reconduisant jusqu'au chalet.

Ils quittèrent leur siège de mousse et s'éloignèrent à pas lents.

En route, au premier ruisseau qu'ils rencontrèrent, Mina trempa son mouchoir dans l'eau fraîche et se baigna les yeux.

— Je suis sûre maintenant qu'il n'y paraît plus!... Une vieille expérience m'a appris que cette eau est merveilleuse pour dégonfler les yeux...

— Au moins dégonfle-t-elle un peu le cœur ? dit en souriant Landry.

— Mon Dieu ! qu'importe le cœur ? Mais les yeux, n'est-ce pas qu'ils sont superbes ?

Landry les regarda tristement, sans répondre : en effet, les yeux étaient superbes, tout son visage étincelait de fraîche beauté, comme si l'onde pure de la montagne lui eût communiqué un peu de sa transparence imprégnée de soleil.

Cela se passait au milieu d'une verte pelouse qui descendait en pente douce vers la villa. Au moment où ils se remettaient en marche, ils virent Gabriel qui montait au-devant d'eux, de toute la vitesse de ses jambes grêles, en agitant joyeusement son mouchoir. Il avait l'air d'un petit esquif, qui, en vue du port,

déplioie toutes ses blanches voiles pour y entrer plus vite.

— Allons, courage, ma vieille amie! murmura Landry.

— Ai-je donc l'air bien abattue? dit-elle en tournant vers lui sa rayonnante figure.

Le bossu n'était plus qu'à dix pas d'eux.

Un grand changement s'était opéré en lui depuis quelque temps, tout à la gloire de l'influence féminine sur les natures un peu atrophiées. Il s'avauçait, la tête haute, la mine fière, avec un joli regard assassin... Mais hélas! malgré tout, ce n'était qu'un affreux bossu.

Il exposa qu'il venait du chalet, décrivit sa douleur de n'y point trouver la charmante dame du logis, puis célébra l'heureux instinct qui l'avait conduit droit à elle, au travers des épais massifs d'arbres verts du parc.

Tout en parlant, il s'aperçut que jamais il ne l'avait vue si belle. Et comme ce n'était plus le timide novice des premiers jours, et qu'il avait appris à dire leur fait aux jolies femmes, il s'écria :

— Mais, madame, qu'est-il donc arrivé? Là-haut, dans la forêt, vous avez donc essuyé une averse de lis et une grêle de roses? Vos joues en sont toutes criblées.

A cette galante apostrophe, Mina, dont quelques minutes avant, les joues ruisselaient de larmes, répondit en parodiant le style rococo de Gabriel :

— Voyez-vous, ce sont plutôt les doux pensers de mon heureux cœur, qui viennent s'épanouir sur mon visage.

Murcy ne pouvait guère saisir toute l'àpre ironie que Mina déversait ainsi sur elle-même; il comprit, dans la simplicité de son àme, qu'elle venait de lui avouer, en confidence, que la joie de le revoir n'était pas étrangère à ses belles couleurs.

Que pouvait-il répondre en présence de Malemort? Rien, n'est-ce pas? Il se contenta de saluer discrètement et renversa la tête en se cambrant sur ses ergots, comme un petit coq, — ou plutôt, la comparaison sera plus juste, — comme un pauvre canard mal venu.

Aucun détail de cette scène ne fut perdu pour Landry. Mû par un sentiment de pitié, il voulut débarrasser Mina de la présence de Gabriel et de la sienne.

— N'allons-nous pas regagner nos pénates? dit-il au bossu en arrivant au pied du chalet. Il se fait tard, et M<sup>me</sup> Maëlstrom doit être fatiguée de sa longue course.

Mina comprit à merveille la charitable pensée de Landry; mais elle s'écria en lui adressant une espèce de défi :

— Mais non; il faut, au contraire, que vous montiez avec moi. M. de Murcy ne m'a pas fait sa visite, et, avec la bonne mine qu'il me voit, il aurait peine à croire que je sois assez fatiguée pour m'en priver.

C'était un nouveau triomphe pour Gabriel. Landry le vit rougir de bonheur.

Quoique Mina semblât ne pas vouloir de sa pitié, Malemort avait trop bon cœur pour ne pas continuer à lui venir en aide. A peine fut-on assis, qu'il jeta la conversation sur un terrain où Gabriel, pensait-il, ne pourrait pas, dans son ignorance, faire saigner des blessures cachées. Il se mit donc à parler de son livre, *Printemps sans Été*, et il y avait de sa part un certain dévouement à le faire, puisqu'il n'en retirait pas, pour le moment, de bien grandes consolations.

— Mais enfin, dit Gabriel, votre Suzanne est une méchante créature. Elle abandonne son fiancé pour écouter un gentil phrascur... Surtout en amour, on doit n'avoir qu'une parole!

— On se condamne alors à mentir la plus grande partie de sa vie! répondit Malemort.

— Mieux vaut mentir que trahir !

— Bah ! au fond, le mensonge n'est qu'une espèce de trahison ! S'il est permis de mentir pour le repos de l'un, pourquoi ne serait-on pas excusable de trahir pour le bonheur de l'autre ?

— Ces maximes-là sont bonnes à pratiquer pour les hommes ; mais, en attendant, quand une femme s'en empare, elle est tout simplement déshonorée !

— Ah ! mon bon ami, s'écria Malemort, c'est parce que le monde est ainsi fait, que nous avons l'honneur mâle et l'honneur femelle. Ce dernier consiste, pour la femme, à faire bonne garde sur un petit coin de sa personne. Si elle y réussit, qu'elle tue un pauvre garçon à force de coquetteries, qu'elle soit fausse vis-à-vis d'elle-même et vis-à-vis des autres, qu'elle profite de sa faiblesse pour insulter et blesser impunément, elle n'en a pas moins le droit de trôner sur le piédestal d'une vertu sans tache... Dans la vie réelle, j'ai beaucoup fréquenté une femme qui avait infiniment d'honneur femelle ; laissez-moi le plaisir, dans le monde imaginaire où je me suis retiré, d'en rencontrer une qui ait un peu d'honneur mâle..., qui n'ait pas que la conscience des mots, avec la hardiesse des choses... ; car Suzanne est la franchise même ; elle est...

— Elle est une fille de cœur, à laquelle je tendrais volontiers la main sur la recommandation de M. de Malemort, interrompit Mina, qui, sans sourciller, avait écouté toute cette discussion.

Lorsque les amis s'en allèrent, Gabriel sortit le premier, et, au moment où Landry, resté un peu en arrière, saluait Mina, celle-ci se pencha vivement et lui serra fortement la main, en disant :

— Merci d'avoir pris si chaudement la défense de Suzanne !

— J'ai parlé comme je pense ! répondit Malemort un

peu sèchement, mais avec un regard qui démentait sa rudesse.

— A la bonne heure, je ramène ce soir un joyeux compagnon ! dit Gabriel au bout d'un quart d'heure de marche.

Qu'on ne soit pas tenté, en entendant cette remarque, de ranger le bossu dans la catégorie des gens qui soutiennent qu'une carafe pleine d'eau est remplie de sirop de groseille, parce qu'ils portent des lunettes à verres roses. Landry était bien réellement d'une gaieté folle, et son compagnon n'était pas un analyste assez subtil pour découvrir que, loin d'être le symptôme d'une joie réelle, c'était plutôt une sorte de griserie volontaire qui mettait des vibrations d'angoisse dans ses éclats de rire.

— C'est qu'il y a un temps infini que je n'étais allé voir l'aimable Mina, répondit Malemort. Sa présence a été pour moi ce que le premier coup de soleil du printemps est aux petits oiseaux... Encore un peu, je gazouillerais !

— Et vous songeriez à bâtir un nid ?

— Pourquoi pas?... En qualité d'auteur, j'ai à mes ordres des légions de charmantes filles, prêtes à répondre au premier appel de mon imagination et trop heureuses d'habiter mon douillet petit nid.

— Votre imagination donnera-t-elle à l'élue un honneur mâle ou femelle ?

— Pas plus d'honneur que n'en ont les linottes, qui font cependant le bonheur des linots !

Gabriel fit-il la réflexion que l'imagination ayant de tout temps passé pour avoir des ailes, il est très juste qu'elle choisisse un idéal dans le petit monde qui gazouille et voltige ? Il pensa cela ou quelque chose d'analogue, mais ne devina pas le côté sérieux des

plaisanteries de Malemort, sinon l'inflexible morale de l'honnête garçon ne lui eût pas permis de passer, sans protester, à un autre ordre d'idées.

— A propos ! Ce soir, pour la première fois, je vous ai vu du même avis que M<sup>me</sup> Maëlstrom.

— Oui, nous étions aujourd'hui d'accord comme deux doigts de la main.

— Y avait-il longtemps que vous étiez ensemble quand je suis arrivé ?

— Très longtemps.

— Vous vous êtes donc définitivement réconciliés ?

— Oui, nous nous sommes juré une paix éternelle !

— Éternelle ! Alors, c'est maintenant de l'amour entre vous ?

— Nigaud, va ! s'écria Landry avec un accent de si indicible sincérité, que Gabriel en demeura tout saisi.

Il reprit pourtant bientôt, avec la noble assurance d'un homme qui a donné la mesure de sa sottise et ne craint plus d'aller aux extrêmes limites :

— Il me semble que M<sup>me</sup> Maëlstrom, qui n'a pas les mêmes idées que vous dans la vie réelle, puisque vous êtes rarement d'accord, ne devrait jamais sympathiser avec les personnages que vous créez et dans lesquels vous condensez, pour ainsi dire, vos opinions et vos préférences. Pourtant, tout au contraire, vous êtes toujours parfaitement unis sur les questions de ce genre... Notre discussion de ce soir sur le caractère de Suzanne l'a encore montré...

— Allons, vous allez lui faire maintenant un crime de ce qu'elle n'a pas voulu vilipender ma pauvre Suzanne !

— Moi, lui en faire un crime !... O exagération !... Vraiment, vous devenez intraitable dès qu'on s'en prend à cette divine Suzanne !

— Certainement je deviens intraitable ! Je l'aime, je l'adore, j'en suis fou !... Elle est pétrie de faiblesses et de défauts et pourtant, à mes yeux, l'humanité ne saurait produire une femme aussi désirable... Elle ne peut être fille que d'un cœur qui a beaucoup souffert, et d'une imagination habituée à chercher dans des sphères impossibles un type consolant...

— Savez-vous?... dit Gabriel en riant, je crois qu'un homme qui a eu dans sa vie un grand amour cesse d'être capable d'aimer une femme pour ses qualités ; il la préfère seulement parce qu'elle ne ressemble pas à la première. Ce n'est pas le bonheur qu'il attend d'elle, il lui demande seulement de ne plus le faire souffrir...

— Peste, vous allez bien, jeune homme ! s'écria Landry en saluant avec une extrême déférence. Vous m'offrez là une petite théorie d'un joli scepticisme.

Le bossu ne s'arrêta pas en si beau chemin, — il ne savait pas rester sur un compliment.

— Si vous devenez jamais amoureux, dit-il, je sais déjà comment ce phénomène se produira.

— De grâce, veuillez me l'apprendre !

— Eh bien, peut-être ferez-vous un jour un drame dont l'héroïne sera la chère Suzanne... Si vous avez la main assez heureuse pour trouver une interprète qui en réalise parfaitement le type et en qui s'incarne avec vraisemblance votre rêve... gare à vous !

— Oui ! gare à moi ! répondit Malemort d'un accent sérieux dont il fut étonné lui-même.

Il ne parla plus et un amer sourire se joua sur ses lèvres, lorsqu'il fit la réflexion que Mina venait d'adopter pour un instant la personnalité de Suzanne, en le remerciant d'avoir si chaudement pris la défense de l'imaginaire créature. Gabriel regarda son ami avec défiance, et soudain ne se sentit plus en veine de scepticisme. En quittant le chalet, son âme débordait

d'allégresse ; mais, à mesure qu'il causait avec Malemort, son heureuse sérénité l'abandonnait et je ne sais quelle mystérieuse inquiétude le mordait au cœur. Instinctivement, il lisait dans les yeux de son compagnon qu'il songeait maintenant à Mina, et il se mit à y penser aussi, jusqu'au moment où le tic-tac du moulin leur souhaita sa bruyante bienvenue.

La mère Poulou les attendait sur le pas de la porte, et la figure de Célestine leur riait par-dessus son épaule, tout incendiée par les rayons du soleil couchant.

— Hé ! Arrivez donc, vous autres !... Il y a du neuf dans la maison, que ça fait trembler !

Ce qui tremblait, c'était la grosse poitrine de la meunière que l'émotion faisait osciller comme une mer en furie. Elle poursuivit, après avoir repris haleine et en se tournant à demi vers Célestine.

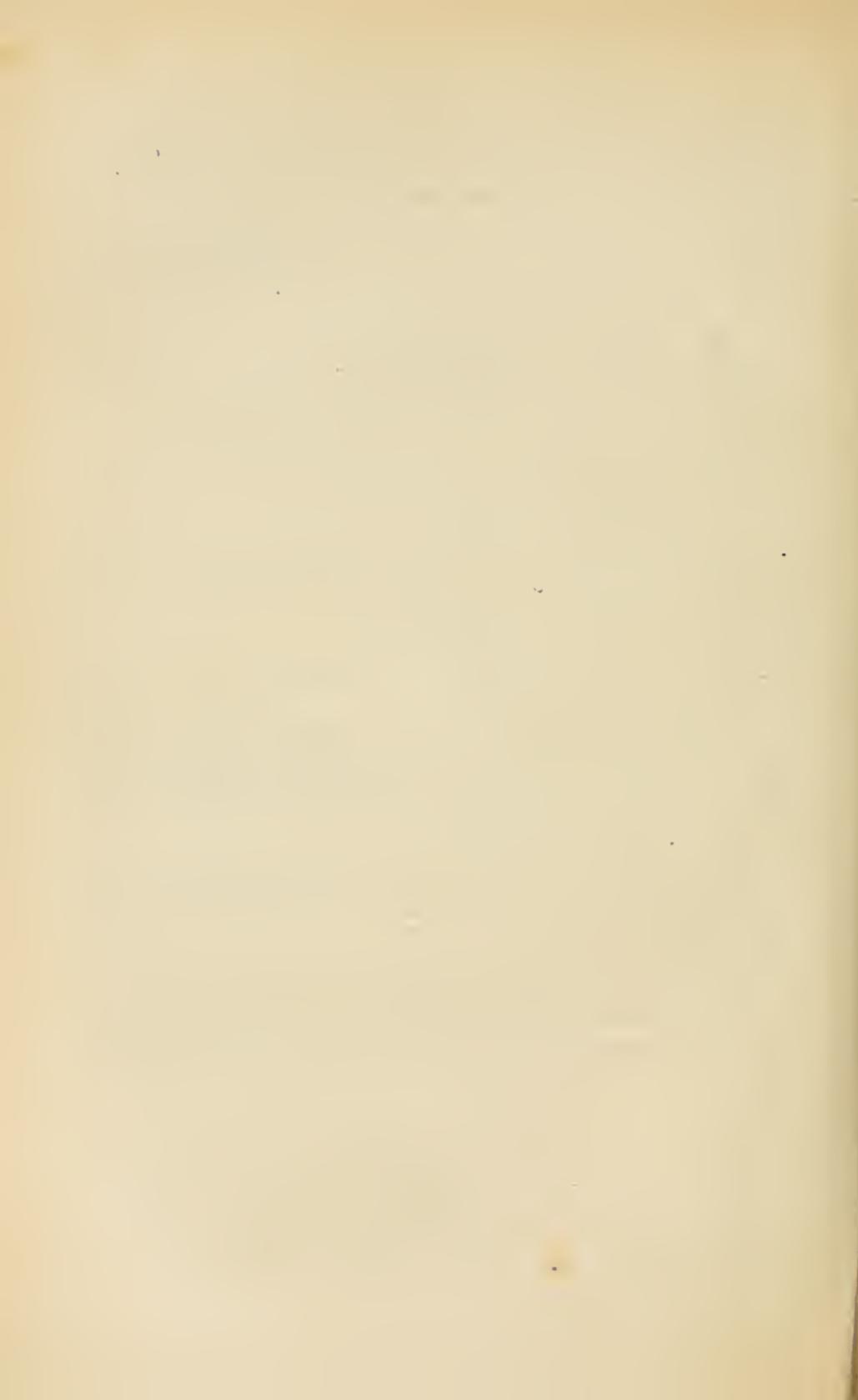
— Savez-vous la nouvelle ?... Cette grande bécasse-là est fiancée d'aujourd'hui !

— Célestine fiancée ! En effet, c'est ce qu'on peut appeler du neuf ! dit en riant Malemort. Viens, ma fille, que je te donne ma bénédiction, ajouta-t-il en l'embrassant sur les deux joues.

— Et vous, monsieur Gabriel, il faut que vous me portiez bonheur aussi, dit Célestine en tendant sa figure au bossu.

Son baiser effleura sans bruit le front de la jolie fille et aussitôt après, il glissa dans l'oreille de Landry :

— Voilà, pour le coup, ce qu'on peut appeler du neuf !



## XIV

Une chose curieuse, c'est que Landry ne parla pas dans ses *Étapes* de l'entretien qu'il venait d'avoir avec M<sup>me</sup> Maëlstrom. Lui, qui se promettait tant de plaisir à soulever peu à peu le rideau qui voilait le passé et le caractère de Mina, n'entonna pas le moindre chant de triomphe ou d'allégresse, le soir du jour où il ne lui restait plus rien à découvrir. Ce n'est pas faute pourtant d'avoir beaucoup griffonné ce soir-là, dans son gros cahier.

Sa lampe fut allumée de bonne heure, et il se mit à écrire très vite, avec cette fiévreuse impatience qui n'attend pas qu'un mot soit achevé, pour passer à un autre. C'est ce qu'on appelle la verve, et, s'il est au monde un enfant de parents inconnus, c'est bien elle.

Voici ce qu'écrivit Malemort, d'une main brûlante de verve :

10 juillet.

Il passe aujourd'hui, sur notre bienheureuse vallée, une légère brise du temps jadis. Elle a détaché de vieilles confidences des lèvres de ma chère voisine, et soulève dans ma mémoire de lointains souvenirs. A mesure que je la respire, une douce folie rentre dans mon cœur... O mon premier amour!... Je m'étais pourtant bien juré de n'y penser jamais plus!...

Une fois, j'observais une bande de brocanteurs qui

fouillait le grenier d'un château abandonné depuis longtemps. C'étaient d'immondes petits juifs, aux crânes jaunes comme un vieil ivoire, aux nez pointus, aux longues barbes grises, aux yeux rouges et pleureurs, avec des lévites luisantes de crasse. Tout à coup, comme une bande de vautours affamés qui s'abat sur le cadavre d'un agneau, ils entourèrent un coffret merveilleusement sculpté, et tandis que la clef tournait dans la serrure, tous les crânes jaunes formèrent au-dessus de lui une couronne semblable à celles qu'on pose sur le drap noir des cercueils. Alors la serrure grinça et le coffret s'ouvrit.

Ce fut un coup de théâtre, la couronne de crânes s'élargit un peu et fut surmontée d'une couronne de nez qui grimaçaient d'aise : chaque juif ayant levé la tête avec le gracieux mouvement de bec en l'air d'un poulet qui boit. C'est un mouvement qui, chez l'homme, accompagne toujours une sensation délicieuse.

Il y avait bien peu de chose au fond du coffret : un éventail d'il y a deux siècles sur lequel étaient peintes des tourterelles qui se becquetaient. Son manche était d'ivoire et portait une couronne de marquise. Pauvre marquise ! Elle n'était plus depuis longtemps que cendre et poussière, mais les objets qu'avait effleurés son toucher parfumé éveillaient encore des voluptés dans la chair boucanée des fils d'Israël.

Ils ne songeaient guère, les misérables, que, de son vivant, elle eût préféré toucher la peau gluante d'un crapaud que le cuir parcheminé d'un juif, et, sans rancune, ils se grisaient des émanations de sa personne, avec des poses ridicules de poulets en gouquette.

Je vais aussi prendre de très grotesques poses, car me voici transformé en un vieux petit juif : je me penche sur le mystérieux coffret où dormaient, pieuse-

ment ensevelis, les souvenirs de mon premier amour, et me prépare à humer de délicates senteurs.

Les voici qui montent en foule vers mon nez pointu. Ah ! je reconnais, à son arôme plus pénétrant que les autres, ma journée du 10 juillet de l'année dernière ! Qu'elle est déjà loin, grand Dieu ! Est-il possible qu'il n'y ait qu'un an de cela, jour pour jour ? Je n'étais pas alors un vieux brocanteur de sentiments brisés, mais un jeune fou très amoureux. C'est incroyable ce qu'un prodigue peut gaspiller de printemps en une année !

Je vois mon jeune fou aux pieds d'une belle sage :

— Ma chérie, ma bien-aimée, mon amour, ma vie, je me suis souvenu que ce matin vous avez vingt-cinq ans et suis accouru pour constater que chaque été qui passe vous laisse plus belle !

— Hélas ! répond sa chérie, sa bien-aimée, son amour, sa vie, hélas, vous voulez rire !... Je suis désormais une vieille personne ! et tandis qu'il lui serre les mains, et les baise, et les presse contre son cœur, elle détourne languissamment les yeux.

La bouche du prodigue cherche l'oreille de sa tendre amie, et murmure :

— Ma mignonne, il y a vingt-cinq ans aujourd'hui que vous avez reçu un corps ; faites, je vous en supplie, que cet anniversaire ne soit pas seulement pour nous une réjouissance de l'âme !

L'amie abaissa sur lui un regard très doux :

— Laissez-moi, dit-elle, si vous m'aimez, partez ! Je suis triste, ce soir, j'ai le cœur gros ! Je veux être seule pour dire adieu à mes années de jeunesse !

Son regard, se détournant de lui, semblait contempler très loin, dans le passé, toute la poésie qu'on rêve enfant. Le prodigue essaya de supplier, mais elle reprit, sans même abaisser les yeux, tant elle était absorbée par sa lointaine extase :

— De grâce!... Je ne suis pas de ce monde aujourd'hui!... Je n'y suis pour personne!... Sauvez-vous! Revenez bientôt!...

Le fou la contempla encore un peu, mais sans oser insister, tant sa grâce et sa vaporeuse rêverie la faisaient ressembler à une apparition surnaturelle. Il s'éloigna tout ému, silencieux, étouffant le bruit de ses pas et emportant dans son souvenir une incomparable image : celle d'une jolie créature revivant les idéales illusions de ses jours d'innocence et perdue dans de mélancoliques visions...

Le pauvre brocanteur se penche encore davantage sur le coffret où sont les souvenirs du premier amour et le long de son nez pointu coule une larme qui va rejoindre les souvenirs. Il écoute cette douce voix qui dit : ... Je ne suis pas de ce monde aujourd'hui!... Je n'y suis pour personne!... et retient son souffle, pour ne pas mettre en fuite la ravissante apparition qu'il évoque...

.....

C'est merveilleux comme une nature peut se dédoubler rapidement en deux personnages bien distincts ! Le jeune fou d'autrefois s'est soudain trouvé aux côtés du vieux brocanteur et, lui mettant la main sur l'épaule, lui a montré, dans le coffret, un souvenir tout proche du premier, si proche, que les deux pouvaient n'en faire qu'un. Alors le vieillard s'est écrié d'une voix aigre et railleuse :

— Pourquoi donc me montrer cela?... Ce fut très banal, très banal, et les vrais amateurs ne recherchent que la curiosité.

Décidément, il ne garde pas plus rancune à la tendre amie que si elle était une marquise d'il y a deux siècles. Mais le jeune fou est moins stoïque, une affreuse douleur contracte son visage, il referme avec

violence le coffret où dorment les souvenirs du premier amour et s'enfuit...

Moi je reste seul, non plus un vieux petit juif, mais un pauvre diable qui, n'ayant pas vis-à-vis de lui-même la franchise de s'en prendre au présent, fouille dans le passé pour y trouver prétexte à d'amères méditations. Je puis être satisfait maintenant, chère Mina, puisque j'ai donné un pendant à vos confidences,... et ainsi, cette journée du 10 juillet, qui en m'apportant de nouveaux tourments m'en a fait raviver d'anciens, tiendra dans mes *Étapes d'une Déroute* un rang doublement honorable.

La verve de Landry n'était plus que de la fièvre; après avoir goûté une âpre joie à écrire ces pages, il n'eût voulu pour rien au monde les relire. Il repoussa son cahier et resta quelques minutes la tête dans les mains. Au dehors régnait le silence de la nuit; mais dans sa chambre, un énorme papillon tête de mort, gros comme une chauve-souris, enveloppait la lampe d'un bourdonnement sinistre, se heurtait contre le verre, tombait assommé, puis revenait à la charge, opiniâtre et aveuglé.

Impatienté, Malemort éteignit la lampe.

— Tiens! J'ai pitié de toi..., dit-il au papillon. Tu as de la chance, toi!... Personne ne m'a jamais rendu un service de ce genre!...

Alors il se déshabilla dans les ténèbres, et manquant d'air, trop agité pour dormir, vint s'accouder à la fenêtre.

Il se trouva face à face avec la lune dont le disque sanglant venait de surgir dans une auréole de brouillard. Les montagnes dessinaient à peine leur silhouette noire sur le ciel sombre. De temps en temps des éclairs de chaleur profilaient l'horizon et montraient à l'endroit où s'allongeait la vallée de Refrogne un gouffre

béant et sans fond. Dans les prairies humides, les crapauds et salamandres donnaient un concert de cris rauques et monotones. Landry venait à peine d'arriver, qu'un hibou, battant l'air de ses ailes floconneuses, lui frôla le visage, pareil à une guenille effilochée, jouet du vent.

Après s'être promené dans le ciel, tantôt se confondant avec la nuit, tantôt devenant d'un noir de jais lorsqu'il passait devant la lune, l'oiseau de malheur finit par se poser sur un arbuste en face de Malemort et darda sur lui ses prunelles rouges.

Ce tête-à-tête fut de courte durée ; soudain le hibou s'envola, furieux d'être dérangé, et grinçant son horrible cri. Au même instant, un couple étroitement enlacé, sortit du verger et vint lentement jusqu'à la porte du moulin. Là, on se sépara sur un bon gros baiser et l'amoureux de Célestine regagna le village.

Landry le suivit des yeux tant qu'il put le distinguer, un sourire railleur aux lèvres et fredonnant en sourdine :

Le noble duc du Maine  
Est mort ou bien blessé !  
Trois jeunes demoiselles  
Le viennent visiter.  
Ell' lui disent : « Beau prince,  
Où êtes-vous blessé?... »

Il fut interrompu par l'horloge d'Angostrina qui sonnait douze coups.

— Allons, voilà le 10 juillet fini ! murmura-t-il, puis, d'une voix brisée, il acheva sa chanson :

... Au cœur, mesdemoiselles,  
Je crois que j'en mourrai !

Il vit alors que le hibou planait de nouveau devant sa fenêtre, et, un instant après, cet ami fidèle et sinistre

avait repris son poste sur l'arbuste et l'enveloppait de son regard phosphorescent qui ne clignait pas.

Ils se contemplèrent ainsi, jusqu'à ce que l'aurore fît rentrer l'oiseau dans le creux d'un saule, et Landry pâle, tremblant de froid, méconnaissable, dans sa blanche chambrette.



## XV

Le lendemain, vers quatre heures de l'après-midi, Mina et le bossu vinrent s'asseoir au bas d'un coteau couvert de hautes fougères et ombragé de châtaigniers qui étendaient sur leurs têtes de grosses branches déjà chargées de fruits épineux.

Au-dessus d'un bouquet d'arbres, on voyait le chalet dresser ses pignons pointus, et, dans l'éloignement, le clocher d'Angostrina émergeait des pommiers et des noyers, enveloppé de fumées bleuâtres, qu'on eût pu croire d'encens, mais qui, en réalité, sortaient des pot-au-feu villageois.

Il semblait que, ce jour-là, le soleil concentrât tous ses rayons sur la vallée de Refrogne, comme si on eût placé devant lui une loupe gigantesque; de l'est à l'ouest, le ciel était rempli d'une aveuglante lumière.

— Ah! si vous voulez, nous n'irons pas plus loin aujourd'hui! dit Mina, en s'adossant paresseusement au tronc d'un châtaignier.

— Je ne demande pas mieux! répondit Gabriel.

— Comment allait M. de Malemort ce matin? demanda Mina. Ne viendra-t-il pas nous rejoindre au chalet?

— C'est peu probable... Il est souffrant, découragé... Tout à l'heure, lorsqu'il est venu déjeuner, j'ai été presque effrayé de sa mauvaise mine... Il parlait de s'en retourner bientôt à Paris.

— Vous l'accompagnerez, je suppose? Comme vous devez voyager avec lui cet hiver, vous serez probable-

ment bien aise de demeurer un peu à Paris, avec vos parents, avant de partir.

— Moi l'accompagner!... Mais non... Je ne suis pas du tout décidé... On est si bien ici!... Notre voyage, c'est un projet en l'air! balbutia Murey.

Mina le regarda, surprise de son trouble.

— Voyons! vous ne comptez pas achever votre vie au moulin... Pour quelques jours de chasse de plus ou de moins, vous n'abandonnez pas votre ami au moment où il est malade et tourmenté... La solitude lui fait un mal affreux!... Je vous en prie, ne le laissez pas aller seul!

A mesure qu'elle parlait, Gabriel changeait de visage. A peine eut-elle fini, que, ne recevant pas de réponse, elle le regarda plus attentivement. Il avait la figure bouleversée, les lèvres tremblantes et de lourdes larmes s'échappaient de ses paupières.

Elle resta consternée, incapable de penser ni de rien dire; cherchant à comprendre, craignant de deviner.

Après quelques minutes de mortel silence, avec un sourire navré, Gabriel murmura :

— Alors, ça vous est égal que je parte!... Je croyais... Vous aviez dit... encore hier, vous m'aviez dit que vous étiez heureuse de me voir!... acheva-t-il précipitamment parce qu'il sentait monter un flot de larmes, et il se mit à sangloter, le cœur brisé, comme une pauvre petite nature faible et infirme qu'il était.

Mina resta anéantie devant cette soudaine explosion de douleur. Elle comprenait enfin que Gabriel l'aimait depuis longtemps et s'était imaginé follement qu'elle l'encourageait. Un tel saisissement se peignit sur son visage, que le bossu n'eut pas besoin d'autre réponse pour comprendre à quel point il s'était mépris.

— Adieu! dit-il, je partirai demain... Je n'avais jamais aimé : il fallait tôt ou tard avoir mon tour...

Mieux vaut que ce soit avec vous!... Au moins vous ne rirez pas de ma ridicule aventure... Oui, je vois que je vous fais pitié!... Vous penserez un peu à moi, n'est-ce pas?... Plus tard nous serons bons amis!

N'en pouvant dire davantage, l'infortuné pêcheur de truites serra convulsivement la main de Mina; puis, mordu au cœur par le désespoir, l'humiliation, la honte, il se sauva.

La belle Mina resta pétrifiée! Il lui semblait qu'un grand malheur venait de fondre sur elle... Machinalement, elle repassait en sa mémoire tout ce qu'elle avait dit à Gabriel pendant leurs longues promenades en tête-à-tête. Elle avait été très bonne, tendre, indulgente, affectueuse pour lui, parce qu'elle prenait en pitié sa douceur et sa mélancolie résignée; mais il paraissait aussi se faire si peu d'illusions, qu'elle n'avait pas mis grande prudence dans leur intimité, plaisantant et marivaudant à l'aventure, ne pensant pas qu'il pût rien prendre au sérieux. Pourtant, elle aurait dû s'apercevoir que peu à peu sa résignation et son humble défiance de lui-même se transformaient en une petite audace friponne de mauvais augure. Elle se sentait coupable en quelque chose, et pour le moins, se reprochait une grande légèreté. Sa maladresse, qui venait ajouter aux tristesses d'un infirme, lui semblait une aussi mauvaise action que de voler un pauvre.

Et puis, elle s'en voulait beaucoup de n'avoir rien trouvé à lui dire dans le premier moment de douloureuse stupéfaction.

— Il est impossible de nous séparer ainsi, se disait-elle. Je ne puis le laisser partir dans cet état, ce serait dangereux... Peut-être m'appelle-t-il en ce moment une coquette!... une coquette, moi!... Pauvre garçon, il est pourtant le seul être au monde qui m'ait donné de l'amour!...

Elle secoua la tête avec une expression d'amertume infinie :

— Avoir été belle et intelligente, et n'avoir pu obtenir dans sa vie que l'amour d'un bossu !

N'importe, elle n'en devait que plus de reconnaissance et d'affection à ce malheureux ; sa résolution était bien prise de lui en montrer. Alors l'idée de ce devoir entra dans son esprit comme une obsession, contrariée par une autre idée, qu'elle ne s'avouait pas à elle-même, qu'elle chassait avec énergie, mais qui faisait passer sur son visage l'expression divinement caressante qu'elle avait, lorsque, la veille, elle se penchait sur le visage de Landry, en le suppliant de se laisser tenter, de ne pas se condamner à la solitude, et de revenir plus souvent à sa vieille amie.

Pendant deux longues heures elle resta ainsi, les yeux grands ouverts fixés devant elle, immobile, toujours assise contre le même châtaignier. Le soleil avait tourné et la criblait de ses cuisants rayons, sans qu'elle en prit souci. Elle voulait agir et ne savait à quoi se résoudre.

Que n'eût elle pas donné pour voir revenir Gabriel ? Il lui semblait qu'elle trouverait maintenant mille choses à dire et qu'elle ne garderait plus en face de lui ce qu'elle appelait « ma sotte figure de tout à l'heure ! »

Des bruits de pas résonnèrent sur le chemin et la firent tressaillir : Si c'était lui... ou Landry !

C'était le sieur Fabien, ex-conducteur de diligences, qui s'avancait tristement, d'une allure de corbillard, trainant derrière lui, attachée par le cou, l'infortunée Fleur-d'Amour. Il n'était plus le temps où l'élégante bête eût trotté devant lui, hors de portée de son fouet, escaladant les sentiers abrupts comme la plus délurée des chèvres ! Le moindre caillou, maintenant, la faisait

broncher, et dans ses grands yeux intelligents luisait l'angoisse de la mort.

A la vue de Mina, le voiturier en retraite, malgré la gravité des circonstances, se découvrit avec la grâce d'un gentilhomme et s'arrêta pour prendre de ses nouvelles ; il se piquait d'être capable, mieux que personne dans la vallée, y compris le curé, de causer avec une grande dame, ayant eu de tout temps le goût de la bonne société et d'innombrables occasions de frayer avec elle.

— Et les camarades ? Ils vous laissent donc seule aujourd'hui, les méchants ? demanda-t-il d'un air bon enfant, comme pour la mettre à son aise.

A cette question qui touchait une plaie vive, elle fit signe que oui ; puis, sentant qu'il fallait dire quelque chose :

— Qu'a donc cette pauvre bête ?

— Ce qu'elle a ?... Trop de cœur et pas assez de force : elle s'est tuée à marcher avec un compagnon qui avait de la force et pas de cœur !... Je la conduis là-bas, dans un coin de prairie où elle périra tranquille... Au moins, je ne la verrai pas crever !...

Tandis qu'il parlait, Mina s'était levée ; l'aimable cocher la salua en abaissant son fouet, comme un officier son épée, et remit délicatement son béret sur sa tête, en le balançant avec grâce, entre le pouce et l'index, par la petite queue de rat qui se trouvait au centre.

Mina reprit à pas lents le chemin du chalet. Cette phrase l'obsédait : « Trop de cœur et pas assez de force !... » elle revoyait le pauvre bossu la quittant et se sauvant, le cœur brisé.

Arrivée au chalet, elle demanda si l'un ou l'autre de ses amis n'était pas venu...

On n'avait vu personne depuis son départ. Un instant elle resta hésitante : allait-elle écrire à Gabriel, ou chercher à le voir ?

Décidément, mieux valait envoyer une lettre. D'une main tremblante elle écrivit en haut d'une page : « Mon cher ami. » Ensuite dix fois elle trempa sa plume dans l'encre, et dix fois l'encre sécha sur sa plume, sans qu'elle trouvât rien d'autre à mettre.

C'est qu'il est bien des choses qu'une femme n'écrirait pas à un homme, dût-elle lui sauver la vie, et qu'elle lui dit à l'oreille, tout naturellement, tout simplement, quand elle le voit prêt à pleurer.

Mina déchira nerveusement la feuille de papier, remit son chapeau et sortit : elle n'était pas encore absolument résolue à entrer au moulin ; pourtant elle se dirigea vers Angostrina, mais par un sentier détourné, craignant de rencontrer Landry si elle prenait le chemin direct.

Pourquoi éviter cette rencontre qu'elle désirait une heure auparavant?... Elle-même n'eût pu le dire.

En marchant, elle combina ce qu'elle allait essayer, pour parler à Gabriel sans témoins. Alors cela lui parut tout à fait impossible. Landry, de sa fenêtre, voyait tous ceux qui traversaient le jardin pour entrer au moulin... Puis Gabriel était-il déjà rentré, les yeux rouges, l'air abattu ? S'il l'était, le demander, ne serait-ce pas trahir son secret?... Elle ne pouvait pourtant s'embusquer dans la vallée pour guetter son départ... Avec qui partirait-il ? Avec Landry, sans doute. Mais alors Landry allait certainement lui faire ses adieux...

Elle s'arrêta, décidée, cette fois, à rentrer au chalet pour écrire à Gabriel et lui demander de ne pas partir sans l'avoir revue.

Elle était au milieu d'une lande inculte où, sur le rocher, végétaient pauvrement de maigres fougères et de hauts chardons couronnés d'aigrettes soyeuses qui miroitaient au soleil. Sur le point de rebrousser chemin, elle découvrit à peu de distance un paquet

informe jeté sur la plaine déserte. Instinctivement son cœur se serra; pourtant, elle marcha résolument à l'objet.

Gabriel, n'osant rentrer tout de suite au moulin avec sa figure décomposée, et ne voulant pas, pour la même raison, suivre un sentier fréquenté, avait pris à travers la lande. Les natures qui ne sont pas très fortes ont soif de solitude dans les premiers moments d'un grand chagrin, non pour réfléchir librement au parti à prendre, mais pour s'abandonner sans contrainte et un peu lâchement à un paroxysme de désespoir. Au fond, c'était là ce qui avait poussé Gabriel dans ce coin sauvage, où l'on ne voyait personne à l'horizon, où l'on n'entendait même pas la clochette d'une brebis perdue. Certain de n'être pas troublé, le malheureux se précipita sur le sol, vautré sur le ventre, la face dans la bruyère et sanglotant à fendre l'âme.

Il était encore dans cet état, lorsque Mina s'approcha de lui sans qu'il l'entendit.

Elle se mit à genoux à ses côtés et le toucha légèrement à l'épaule : s'il l'accusait en ce moment même d'être une froide coquette, il dut changer bien vite d'opinion, devant l'inquiétude, la compassion et la tendresse qu'on lisait sur son visage.

— Gabriel, il faut que nous causions un peu ! dit-elle en se laissant tomber assise, tandis qu'il restait à genoux, tel qu'il venait de se relever.

Elle examina pendant un instant sa lamentable figure bouffie et machurée de larmes, puis reprit en souriant avec douceur et le secouant gentiment par le bras :

— Vous m'entendez, Gabriel, il faut que nous parlions comme de très bons amis et que vous me quittiez un peu consolé !

Le bossu secoua tristement la tête :

— Je tâcherai d'avoir plus de courage, mais être consolé!...

— Si, vous pouvez l'être!... J'ai des choses à vous dire qui vous feront plaisir!

— Peut-être me direz-vous que je ne suis pas un petit monstre?... Que je n'ai pas été stupide et sot dans ma conduite?... Allez, je comprends maintenant que si vous avez été très bonne pour moi, — si bonne, que vous ne vous pensiez pas capable de l'être encore autant pour personne, disiez-vous, — c'est qu'avec personne, cela ne tirait aussi peu à conséquence qu'avec un être contrefait, qui prétendait n'avoir aucune illusion!

— Alors vous pensez qu'en me montrant tout particulièrement votre amie, qu'en vous témoignant beaucoup d'affection et d'intérêt, je jouais un rôle sans l'ombre de sérieux?... Vous faites de moi une jolie comédienne!

— Non!... Mais je sais que, moi, je jouais sous vos yeux un rôle tel, qu'aucune comédie n'en offre de plus ridicule!

— Croyez-vous donc qu'un amour sincère et profond comme le vôtre, soit un spectacle bien ridicule? Croyez-vous que je serais ici, blessée peut-être aussi douloureusement que vous-même, si votre erreur était aussi sotte que vous le dites?

Gabriel la regarda d'un air de doute, mais pourtant avec plus de calme : c'est si bon de laisser rentrer un peu d'espérance dans son âme!

— Vous n'êtes pas, continua-t-elle, le premier homme qui ait prétendu m'aimer, mais vous êtes le seul qui m'ait aimée réellement!... Je croyais que la vie du cœur m'était refusée, et vous êtes venu m'ouvrir les trésors du vôtre... Comme tout cela doit me laisser indifférente!

— Indifférente, non!... Mais quoi de plus?

— Je vous en prie, Gabriel ; ne vous rendez pas inutilement malheureux par orgueil !... N'est-ce donc rien que je sois ici vous montrant une si profonde affection ?

— Hélas ! cette affection, demain je ne serai plus ici pour la voir !

— Pourquoi?... Voulez-vous donc partir malgré tout ce que j'essaye,... malgré moi ?

— Que dois-je faire ? dit en souriant Gabriel ; ordonnez, j'obéirai. Vous savez bien où je voudrais passer ma vie !

— Et moi, je voudrais ne pas rendre votre vie malheureuse !

— Je serai malheureux partout où vous ne serez pas.

— Chut ! Mon pauvre ami. Ne faudra-t-il pas que nous nous séparions tôt ou tard ?

— Oh ! je vous en conjure, s'écria Gabriel, ne parlez pas de séparation ! Je sens qu'il est possible que nous restions toujours ensemble !

— Mais vous ne savez ni qui je suis ni ce que je suis !

De nouveau, les traits de Gabriel se bouleversèrent.

— Mariée ! murmura-t-il.

Ame innocente ! Il lui semblait qu'en disant ce mot fatal, il précipitait Mina dans un abîme qui l'engloutissait à jamais, et sa figure exprima une si mortelle angoisse, que Mina se pencha vers lui en disant :

— Non ! je suis libre !

Comme elle prononçait cette parole, sa pensée lui montra Landry qui, depuis deux mois, occupait toute son âme ; Landry qui, pendant quelques jours, lui avait rendu le sentiment du bonheur, lui avait fait trouver radieux l'éclat des belles matinées, joyeux le chant des oiseaux ; qui avait rempli de douces visions la calme longueur des nuits étoilées. Elle le vit

insouciant, découragé de la vie, incrédule à l'amour, détournant tristement la tête pour ne pas lire dans ses yeux une folle, une malheureuse passion. Elle fut prise d'une sorte de révolte ; elle n'écouta plus que la pitié lui demandant pour un infirme cette beauté qu'on dédaignait ; une froide et subite résolution lui vint, comme aux désespérés qui se donnent la mort, et lui fit répéter d'une voix où vibrait une tendresse navrée :

— Non ! je suis libre !

.....

Ils causèrent longtemps, jusqu'à ce que vint la nuit. Gabriel, toujours à genoux devant Mina, levait sur elle ses beaux yeux pleins de foi dans l'avenir, et sa figure était ravissante, tant il y avait de passion et de candeur sur ses traits angéliques. Vint un moment où Mina n'eut plus besoin de faire un trop violent appel à sa pitié, pour laisser tomber de douces paroles dans l'oreille de son ami. Et la même brise, qui caressait les joues du bossu avec ces phrases enchantées, continuait sa route en enlevant aux chardons leur semence soyeuse, pour l'emporter au loin dans les champs cultivés et préparer pour l'avenir une stérile moisson d'épines.

Avant de quitter Mina, Gabriel l'embrassa tendrement sur le front.

## XVI

Il y avait à Angostrina un homme qui nourrissait au fond du cœur une profonde sympathie pour Malemort. Son nom était : Augustin Sirtidou ; sa profession : maître d'école ; le charme de son existence : être cousin germain de M<sup>me</sup> Poulou.

Grâce à ce lien de parenté, il avait obtenu de nombreuses confidences sur la vie privée de Landry ; dès le lendemain de son arrivée au moulin, il savait que l'étranger était auteur, qu'il avait tiré de sa valise des liasses de papiers, des « livres écrits, » disait sa cousine, et bientôt il fut informé que le jeune Parisien passait des journées entières à couvrir des pages et des pages d'un tas de choses incompréhensibles.

Dès lors, il sentit qu'un lien secret et mystérieux les unissait, sans doute la franc-maçonnerie qui existe entre les natures d'élite, et il n'eut plus qu'un désir, celui d'entrer dans l'intimité du grand homme.

— Mais qué que tu lui diras ? s'écriait M<sup>me</sup> Poulou un jour où il la priait de lui venir en aide. C'est un homme!... Ils appellent ça un... Ah! comment donc?... un po... po... poème!

— Un poète!... Ça me connaît, répondit Augustin avec un sourire de satisfaction.

La meunière ignorait le sens exact du mot poète, mais elle savait qu'il fallait y attacher une idée gracieuse et quelque peu amoureuse; ajoutez à cela que Sirtidou avait brûlé pour elle d'une chaste flamme

avant qu'elle épousât M. Poulou, et vous comprendrez qu'elle prit aussitôt la résolution d'aider de tout son pouvoir son cousin, à pénétrer dans les bonnes grâces de Landry.

Elle guetta longtemps une occasion : tantôt Landry était sorti quand le cousin venait, tantôt il écrivait avec frénésie et on n'osait le déranger. Enfin, le hasard voulut que précisément à l'heure où Gabriel et Mina se promettaient sur la lande des jours heureux, M<sup>me</sup> Poulou, mettant l'œil à l'angle de la fenêtre de Malemort, aperçut celui-ci bayant, non aux corneilles, mais à un livre ennuyeux. Un instant après, elle frappait à sa porte, l'ouvrait, la refermait soigneusement derrière elle, puis, ébauchant une révérence, disait avec une timidité très insolite de sa part :

— Monsieur, ne me grondez pas, au moins ! je vous amène un jeune homme qui voudrait bien faire connaissance avec vous.

— Il n'est pas dégoûté ! Et qu'est-ce qu'il est, votre jeune homme ?

— Chut !!!... Un poète... Tout comme vous ! chuchota mystérieusement la grosse femme, en clignant de l'œil, un doigt sur la bouche.

— Diable ! Mais qu'il entre vite, l'enfant ! s'écria Landry et, sans avoir la patience d'attendre, il se leva en riant, courut ouvrir la porte et se trouva nez à nez avec Augustin Sirtidou.

La mère Poulou, qui le voyait toujours tel qu'il était alors qu'il flambait pour elle d'un feu discret, avait conservé l'habitude d'appeler « jeune homme » le digne magister. Mais Landry, ignorant ce délicat aveuglement du cœur de son hôtesse, ne put retenir un geste de surprise en apercevant le jeune homme. Grand, long, efflanqué, chauve, édenté, soigneusement rasé et âgé d'environ cinquante ans : telles étaient ses

qualités physiques. Ses qualités morales se résumaient en une seule : la passion de l'idéal.

Les deux poètes se saluèrent avec gravité et Malemort montra une chaise à son confrère en disant avec une noble courtoisie :

— Prends un siège, Cinna!

Invitation qui parut au confrère, le fait d'un homme d'une exquise culture de langage et de manières. On s'assit. Alors, la mère Poulou disparut, avec le sourire protecteur d'une personne qui vient de faire deux heureux, et, entre ces natures quintessenciées, put jaillir une conversation dont il serait mal de dérober une ligne à la postérité.

— Je suis quinquagénaire, monsieur, soupira le maître d'école, en levant les yeux au ciel. Mon existence n'a été qu'un long martyre, obligé que j'étais de cohabiter avec des êtres grossiers et pesants qui semblent s'être réfugiés à Angostrina comme dans la dernière citadelle qui s'oppose à la civilisation...

— La civilisation a tout au moins une intelligence dans la place, ce me semble! interrompit gracieusement Landry qui étouffait d'envie de rire.

— Hem! On fait ce qu'on peut! Et c'est pour moi une bien précieuse rencontre, une inimitable encouragement, que de pouvoir m'aboucher quelques instants avec un écrivain de gloire!

— Je suis excessivement flatté que ma faible renommée soit venue jusqu'à vous.

— Oh! monsieur!!!... Mon oreille est sans cesse tendue vers les échos des plaines de l'art.

Un silence de mort s'établit : on eût entendu sourdre les gouttes de sueur sur le docte crâne du magister. Lorsque Landry eut repris assez de sang-froid pour parler, il demanda d'une voix éteinte par l'envie de rire :

— Vous êtes marié?

— Oui, monsieur, le ciel m'a donné une épouse. C'était une jeune fille ignorante de notre vallée solitaire, et j'ai consacré nos instants de loisir à la dégrossir!... Je n'ai pas eu trop à me plaindre, le fonds était bon... J'en ai fait une personne décente, une sœur et une amie dans mon existence hautaine!

— Vous avez eu des enfants?

— Huit! monsieur! répondit le frère et ami en baissant pudiquement les yeux.

Un nouveau silence s'établit. Le rire gloussait dans la gorge de Landry; néanmoins, grâce à un effort de volonté, il reprit :

— Un homme comme vous n'est pas arrivé à cinquante ans sans avoir écrit?

— Parfois j'ai tracé quelques lignes d'une plume attique... Je cultive plutôt, je l'avoue, les productions légères et fugitives, les devoirs de mon état ne me laissant qu'un temps haché.

— Vous me feriez bien plaisir si vous pouviez me montrer quelque chose!

— Monsieur, j'ai pris la liberté de composer en votre honneur une courte poésie. C'est simple, coulant et facile : une muse montagnarde!

— Je brûle de vous entendre!

Le maître d'école, s'épongeant le front, lut d'une voix tonnante l'étrange élucubration que voici :

Le papillon plonge sa trompe,  
Comme dans un flacon d'essence.  
Où mille délices il pompe  
Dans la rose, cornet d'abondance.  
Ainsi mes doux accents plainlifs  
Vous chantent mon plaisir exquis,  
De vous dire un mot, entre amis,  
Moi, quoiqu'un humble plumilif!

Augustin SIRTIDOU.

— C'est vraiment remarquable! s'écria ce fourbe de Landry. Vous avez un grand souffle poétique!... Il y a bien une ou deux petites licences qui ne sont plus d'usage. Ainsi, la « rose, cornet d'abondance » possède une syllabe de plus que vous ne vouliez y mettre. Ce n'est pas de l'abondance, c'est du superflu!... Actuellement, l'*e* muet ne s'élide pas devant une consonne!... C'est un grand tort, c'est mettre sottement des entraves au génie! Mais, enfin, c'est comme ça... A part cette imperfection, le reste est superbe! Cette accumulation de rimes féminines, suivie d'un entassement de rimes masculines, me fait pâmer!...

— J'espère, monsieur, que vous voudrez bien garder cet heureux et agréable badinage, en souvenir d'un maître d'école de campagne qui vécut ignoré! dit cet homme profondément poétique en tendant son papier à Landry.

— Oh! vous me confondez! répondit celui-ci. Permettez-moi de vous offrir en échange ce dictionnaire de rimes, où vous trouverez aussi une petite prosodie que je vous conseille de parcourir.

— Mais vous vous privez pour moi de votre lecture favorite?...

— Du tout, du tout! En ce moment, je ne songe plus qu'à la prose! répliqua Landry.

Sirtidou manipula longtemps le livre avec d'excessives précautions, le tournant et retournant entre ses doigts osseux. Enfin, prenant son grand courage, il s'écria :

— C'est l'écueil de la célébrité, l'épine de sa rose, la lie de son calice, d'être assaillie de demandes d'autographes... Me sera-t-il permis, sachant combien je suis importun, de vous supplier de mettre en tête de ce livre une ligne signée de votre nom, attestant qu'il m'a été donné par vous?

— Mais, comment donc!... Donnez! donnez!...

Landry reprit le dictionnaire et, deux minutes après, le rendit à son visiteur, ayant écrit sur la feuille de garde les vers suivants :

Trouver la rime est difficile,  
Et malgré cet affreux bouquin,  
J'avoue que j'y perds mon latin  
Pour n'attraper que de la bile!  
Offre-moi donc un purgatif,  
Sirtidou! et prends cet ouvrage :  
Pour ta Muse un apéritif,  
Pour ton Pégase un pâturage!

A la vue de cette aimable épître, le digne homme pensa se trouver mal.

— Oh! monsieur!... Dire que c'est composé exprès pour moi!... Il n'y a pas,... mon nom est dedans!...

Et il relut plus de vingt fois les vers de Landry, tantôt commençant par le premier, tantôt par le dernier, et s'écriant de temps en temps :

— C'est moi qui vais donner cela en modèle d'écriture à mes élèves!

Enfin il darda sur Malemort des yeux d'où jaillissait l'admiration.

— Eh bien, monsieur, vous pouvez vous vanter de buriner rapidement les vers! Je dis buriner, parce qu'ils dureront aussi longtemps que le bronze!... Et penser que vous voulez abandonner la poésie pour la prose!... Mais vous y reviendrez, volage!

— Je ne dis pas non; la poésie a du bon!... Pourtant, la prose a aussi ses charmes!

— Vous composez des romans, monsieur?

— Oui, des romans.

— Il doit falloir pour ça une grande expérience de la vie! soupira le magister en grattant son crâne pelé.

— Seigneur non! Gardez-vous de le croire! s'écria Landry, de plus en plus fourbe. Quoi de plus ordinaire, de plus routinier que la vie? Un romancier qui se laisserait dicter par l'expérience tomberait bien vite dans le banal!... Il faut, au contraire, pour trouver de l'originalité dans les situations, de la fraîcheur dans les sentiments, de l'imprévu dans les denouements, écrire avec une âme absolument neuve... Ainsi, moi, j'ai vécu jusqu'ici dans un état d'innocence inimaginable, pour me donner pur à l'art!

— C'est sublime!

— Ah! oui! Ça fait bien plaisir, allez, de s'immoler, chaste victime, sur l'autel de l'idéal!

— C'est le rêve de ma vie!

— Diable! vous avez huit enfants.

— Misère humaine! On ne fait pas toujours ce qu'on veut, je vous assure! gémit Augustin Sirtidou, comme si la fatalité l'avait particulièrement distingué entre les mortels, pour lui prodiguer ses rigueurs.

— Voyez-vous, monsieur Sirtidou, avança Landry pour le consoler, je erois que certaines âmes très nobles habitent si haut, que les vagabondages de leurs corps ne les atteignent pas. Aussi, tout me fait espérer que votre imagination est encore assez neuve pour attendre de belles inspirations, pures de tout alliage terrestre. Puisse mon dictionnaire des rimes vous être de quelque secours dans l'accomplissement de cette glorieuse destinée!

Tout en parlant, Landry s'était levé et le magister aussi. Il gagna la porte à reculons, tandis que dans ses yeux brillait la flamme intense des révélations géniales. Un instant après, Malemort était seul, se livrant au plus franc accès d'hilarité qu'il eût éprouvé depuis des semaines.

A la même minute, Augustin Sirtidou était à la cui-

sine entre M<sup>me</sup> Poulou et Célestine, curieuses de savoir son impression.

— Eh bien? demanda la meunière.

— L'intelligence la plus lumineuse, la plus extraordinaire! le dessus du panier de l'humanité!

— Le fait est qu'il n'a pas l'air bête!

— Bête!... Que dis-tu là, malheureuse?... Oh! quel homme! s'exclama Sirtidou.

— Oh! quel homme! répéta comme un écho Célestine.

— Il faudrait pourtant donner à dîner à un pareil homme! grommela la meunière. Huit heures! et M. Gabriel qui n'arrive pas!

Jusqu'alors, elle avait préféré le bossu à Landry, dont la causticité l'interloquait un peu; mais l'opinion du cousin venait de placer Malemort en très haut lieu dans l'estime de la grosse femme. Dame! il faut bien pardonner aux organisations supérieures d'être toujours ou quinteuses ou moqueuses, suivant qu'elles se sont éveillées de bonne ou de mauvaise humeur.

Heureusement, Gabriel n'acheva pas de se perdre dans l'esprit de ses hôtes en faisant attendre plus longtemps l'estomac de son sublime ami; car à peine la mère Poulou venait-elle de déplorer son absence, qu'il encadra dans la porte sa figure rayonnante:

— Encore en retard, n'est-ce pas? dit-il en riant.

— D'une heure au moins! s'écria la meunière. Diou vivan! Qu'est-ce que nous allons faire à un grand criminel comme ça?

Oh! comme elle touchait juste, la bonne femme! En l'entendant, Gabriel eut un petit sourire assassin.

— M. de Malemort est rentré, je suppose? demanda-t-il.

— Je crois bien, il n'est pas sorti! Il vous attend pour dîner.

Alors une voix creuse s'éleva d'un coin de la cuisine,

solennelle comme l'organe fatidique d'une sibylle mugissant au fond d'une caverne :

— Que vous êtes heureux, monsieur! d'être ami et disciple d'un pareil homme, de rompre avec lui le froment de la poésie et de boire l'harmonie de ses accents !

Gabriel, stupéfait, répondit tant bien que mal au maître d'école :

— Mais oui, Malemort est un très gentil garçon !

— Pour sûr! s'écria la mère Poulou. Si j'étais femme, — elle donna une chiquenaude de dédain sur les débordements de sa poitrine, — si j'étais femme, mon homme ferait bien d'ouvrir l'œil !

— Ou plutôt, vous feriez bien de laisser pleurer les vôtres ! tonna la voix austère de Sirtidou. M. de Malemort n'a pas connu et ne connaîtra jamais en ce monde d'autre femme que la poésie, sa vierge fiancée !...

Entre les lèvres pincées de Célestine partit un rire long comme une fusée.

— Qu'avez-vous, pécore?... Que c'est beau de rire devant une auguste victime immolée sur l'autel de...

Il s'arrêta très ému, en découvrant que le visage de Gabriel était violet d'hilarité comprimée.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? demanda la meunière mécontente. Une personne comme vous, monsieur Gabriel, ne devrait pas rire des grimaces de cette sottie Célestine, qui ne peut pas comprendre les individus distingués et alors fait la bête, pour avoir l'air d'en savoir plus long !

La mère Poulou venait de sauver la situation, grâce à un heureux hasard. On est souvent bien adroit par ignorance ! Toujours est-il qu'Augustin Sirtidou dut à cette bonne fée de rapporter dans ses foyers plus d'illusions qu'il n'en avait emporté. Qu'on dise si pareille aubaine est bien habituelle à ceux qui vont rendre visite aux grands hommes ?...

On a beau être ennuyé, tourmenté, agacé, découragé, tout cela n'empêche pas, lorsqu'on vient de berner quelqu'un, de voir irrésistiblement la vie en rose. C'est dans cette agréable disposition d'esprit que Gabriel trouva Malemort. Mais, comme il entra chez ce dernier escorté de la mère Poulou et de Célestine, chargées du dîner et de ses accessoires, le moment n'était pas aux confidences, et ils se mirent à table, sous l'œil de leurs gardiennes, sans avoir jасé.

Cependant Landry observait curieusement son compagnon et, à la fin, ne pouvant plus tenir sa langue :

— Mon bonhomme, vous avez l'air tout drôle ! dit-il en le menaçant du doigt.

— Drôle de bonhomme, en effet ! répondit Gabriel en arrondissant sa bosse.

Au même instant, par la porte entr'ouverte, se faufila un chat qui vint en miaulant vers Célestine.

— Allons bon ! dit celle-ci à la meunière. Voici encore Gambetta qui a volé quelque chose !

— A quoi voyez-vous ça ? demanda Gabriel.

— Oh, c'est pas malin, allez ! Quand il vient à moi en faisant le gros dos et en tournant la tête de travers, je suis sûre qu'il a fait un mauvais coup ! répondit Célestine.

— Diable ! pensa Malemort. Gabriel faisait joliment le gros dos tout à l'heure !... Lequel est le plus coupable, de lui ou de Gambetta ?

Les sympathiques habitants du moulin baisseraient dans l'estime générale, si on pouvait les soupçonner de s'occuper de politique ; aussi disons vite que ce chat, — qui était une chatte, — avait été nommé Gambetta à la suite d'une grande querelle avec un corbeau.

— Coquine de mère Poulou, qui se mêle de faire des allusions à la lutte contre le cléricalisme ! s'écria Landry lorsqu'il entendit conter cela.

— Qué que vous me chantez là?... répondit la meunière. Dans la bataille, le corbeau lui a crevé l'œil, à cette pauvre minette, et à cause de cela, nous l'appelons Gambetta,... et puis c'est un nom qui fait bien pour une chatte, il finit en *a*, comme Zaza, Fina, Amanda!...

Le dîner fut court : les gens heureux ne s'éternisent pas à table, à moins qu'ils ne fassent consister leur félicité dans la bonne chère...

La nuit avait déroulé ses crêpes sur la vallée ; les étoiles, reflétées dans l'écume des torrents, remplissaient les cascades d'une pluie d'étincelles, et la lune mirait dans l'eau calme des lacs sa placide beauté.

Voici la mère Poulou qui, le nez sur son tricot, ébranle de ses ronflements les vitres de la cuisine, tandis que Gambetta et le matou font une vie infernale, à ses pieds, dans l'âtre. Voici le père Poulou, à moitié chemin entre Angostrina et son moulin. Ce vénérable patriarche s'est laissé choir dans un buisson d'églantiers dont les épines lui lacèrent les côtes. Pourtant il y restera jusqu'à l'aube, plus heureux, mille fois, que si son flanc frôlait celui de sa meunière, car des songes bizarres, puisés dans un saladier de vin blanc, l'initient à des voluptés qu'on ne rencontre nulle part ici-bas,... même au sein de la vallée de Refrogne.

Les ânes, hélas ! n'ont pas d'ivresse. Ils n'ont pas non plus cette fantasque imagination humaine, qui fait sourire et rêver au seul nom de la vallée de Refrogne. Les ânes s'estiment fort heureux, lorsque leur tyran, saoué comme un Polonais, dort au fond d'un fossé, et qu'ils s'en vont le long des chemins, au petit pas, cueillant par-ci par-là un chardon savoureux, sans souci des coups de trique. C'est ce que le baudet se dit en ce moment. Voyez-le ; il avance avec une craintive prudence son mufle jusque sous le nez du père Poulou et s'assure que l'ennemi est bien terrassé.

— « Pouah ! qu'il sent le vin ! » dit notre philosophe en soufflant avec dégoût sur le front du meunier, ... qui aussitôt se tord avec délices sous l'haleine parfumée d'une houri.

Voici qu'un gros hibou de notre connaissance écarquille les yeux dans les ténèbres d'un massif de lilas. Sur son front se dressent deux cornes, ses plumes se hérissent, son bec crache et ses griffes écorchent avec impatience la branche qui lui sert de perchoir. Ciel ! que voit-il ?

Voici que dans le grenier où Célestine couche d'ordinaire, au milieu des sacs de farine, une bande de souris danse sur le plancher. Quelques-unes grimpent jusque sur le lit de la servante et jouent à cache-cache entre les plis des draps.

— La chatte, la donzelle et le matou, que font-ils donc ce soir ? demande un souriceau bon à marier.

— Oui, que font-ils ? ... ricane une vieille souris.

Et le souriceau de partir au galop à ses trousses. Crac ! les voilà tous deux disparus dans un trou !

Voici que Gabriel et Landry sont en tête-à-tête, libres enfin d'ouvrir l'écluse aux confidences. Une lampe qui se meurt, jette par éclats saccadés sa pâle lumière ; autour d'eux, tout se tait : seules, de temps en temps, les grosses poutres de chêne qui supportent les meules, craquent mystérieusement.

Longtemps les deux amis furent sans parler. Le feu d'artifice de moqueries, qui avait teinté de rose, aux yeux de Landry, les misères de l'existence, avait duré ce que durent les feux de bengale ; et le jeune homme méditait mélancoliquement, la tête renversée sur le dossier de sa chaise, les mains croisées sur la nuque, les coudes au niveau des joues.

Gabriel, lui aussi, était songeur ; mais sa rêverie mettait des tressaillements d'aise dans ses boucles

blondes, et un sourire de bonheur se jouait, sans qu'il en eût conscience, aux coins de sa bouche. A chaque instant cette bouche s'entr'ouvrait pour parler, puis, devant les sourcils froncés de Malemort, elle restait muette, hésitante.

Enfin le bossu éleva timidement la voix, d'une façon presque suppliante :

— Landry, mon vieil ami, voulez-vous m'écouter ?

— Mais avec joie, si vous avez quelque chose à dire. Est-ce gai ou triste ?

— Ce qu'il y a de certain, c'est que vous rirez !... et c'est ce que je redoute !

Landry le regarda fixement.

— Vous êtes amoureux, aimable enfant, amoureux de la belle Mina !... J'y suis, pas vrai ?

— Oui, Landry... Mais il y a encore autre chose !

— Ah ! pauvre garçon !... Vous lui avez montré votre petit bobo ?

— Oui, Landry !... Je vous en prie, ne vous moquez pas !

— Hélas ! mon cher ami, je n'ai pas envie de me moquer, car je vous plains du fond du cœur !... C'est peut-être offrir une consolation banale à un être qui souffre, que de l'assurer qu'il y en a de plus malheureux que lui... Mais, enfin, songez que dans votre chagrin beaucoup de tortures vous sont épargnées... M<sup>me</sup> Maëlstrom vit seule !...

A ces mots, Gabriel ne se contenta plus. Il se leva, se précipita au cou de son ami. et, se cachant la figure sur son épaule, s'écria :

— Non, elle n'est plus seule !... et il ne faut pas me plaindre, je suis fou de bonheur !... Imaginez-vous, Landry... moi... elle ne me repousse pas... elle m'a dit qu'elle pourrait... Oui, oui, elle me l'a dit !...

— Qu'elle pourrait ?... balbutia Malemort.

— M'aimer!... lâcha le bossu en l'embrassant avec effusion.

Heureusement la lampe agonisait, et sa clarté était plus pâle encore que la figure de Landry.

Ne recevant pas de réponse, le bossu reprit :

— Vous n'en croyez pas vos oreilles?... Moi-même, j'ai peine à me persuader que je ne rêve pas!... Landry, Landry, il ne faut jamais désespérer de l'existence! J'ai été aujourd'hui, en quelques heures, aussi maltraité, puis aussi consolé qu'on peut l'être!

— Aussi consolé qu'on peut l'être!... s'écria Malemort avec un infernal sourire. Alors on n'ose pas demander de détails?

— Landry, pour qui la prenez-vous?... Et que vous comprenez mal l'amour!... Croyez-vous qu'il y ait une jouissance comparable à celle d'entendre...

— Admis! je ne sais pas le premier mot de l'amour! interrompit Landry. Maintenant, chère innocence, soulagez votre cœur, racontez-moi tout ce que vous avez... entendu.

Gabriel délirait trop pour être intimidé par le ton sardonique de Landry. C'était bon avant qu'il eût commencé à parler, mais dès les premiers mots, il s'était grisé des jolies choses qu'ils rappelaient. Aussi ce fut d'un trait et joyeusement, qu'il débita tout ce qui s'était passé à l'ombre des châtaigniers, puis la miraculeuse surprise qui était venue le trouver sur la lande.

— Et enfin, s'écria-t-il pour achever, je ne suis pas aussi naïf que vous me faites l'honneur de le croire, et mes plaisirs ne se sont pas bornés à entendre...

— Charmé que votre expérience ait su faire aussi vite un pas décisif... Je parierais qu'en la quittant vous l'avez embrassée?...

— Eh bien, oui, je l'ai embrassée!

— Ah! vous l'avez embrassée « sur le front, » petit coquin! Vous avez eu l'audace de traiter si cavalièrement celle qui doit vous être unie jusqu'à la mort!

Gabriel eut un haut-le-corps de fierté qui redressa presque sa bosse.

— Mon ami, j'estime trop celle qui doit m'être unie jusqu'à la mort, pour lui demander davantage avant qu'elle ait le droit de me le donner!

Landry eut un mauvais sourire.

— Tiens! je m'étais laissé dire que les crimes auxquels on s'abandonne dans un premier mouvement étaient souvent plus excusables que les peccadilles commises avec préméditation!

— Oh! vous êtes cruel!... Ainsi, je suis trop affreux pour qu'une femme soit jamais excusable de se donner à moi?

— Comment diable me comprenez-vous? s'écria Landry cédant à son bon cœur. L'amour embellit ce qu'il touche! — et, ajouta-t-il mentalement, le lis, qui donne son miel au gentil papillon, livre aussi sa corolle à la hideuse chenille!

— Merci! dit, en lui serrant la main, Gabriel, qui ne demandait qu'à être rasséréné.

La lampe s'était éteinte, les amis restaient enveloppés de cette transparente obscurité que les beaux clairs de lune mettent au fond des chambres. Gabriel passa son bras sous celui de Malemort, et se mit à lui parler avec sa confiance câline de grand enfant.

— Voyez-vous, cher Landry, je sens parfaitement que vous m'en voulez un peu de ma passion pour Mina... Je ne sais pourquoi vous l'avez prise en grippe dès le commencement... Je l'ai bien vu tout de suite, allez, qu'elle vous impatientait... Pourtant...

— Pourtant quoi ? demanda Landry, cherchant à distinguer son visage à travers la nuit.

— Pourtant, une fois j'ai cru avoir fait une découverte, et si vous saviez combien j'ai été malheureux ce soir-là !

— Cette belle découverte, c'était ?... Sans indiscretion !

— Que peut-être vous l'aimiez plus que vous ne vouliez le paraître, et qu'en tout cas, elle vous aimait beaucoup.

— Eh ! mon Dieu ! Quel jour ce phénomène était-il visible ?

— Le jour où nous avons dîné au chalet. Elle vous a demandé des vers et vous avez composé une pièce qui se terminait ainsi :

... Je vous promets  
Qu'au clair de lune,  
Il viendra goûter ce doux mets :  
Bonne fortune !

A plusieurs reprises, ce soir-là, je l'ai vue pâlir et rougir en vous parlant, et vous-même, en la quittant, n'avez pu vous empêcher d'avoir les mêmes soupçons que moi. Avouez-le.

— Ces soupçons, vous ne les avez plus ?

— Certes non ! Ne m'a-t-elle pas dit aujourd'hui qu'elle est libre. Le serait-elle si elle vous aimait ?

— Je puis achever de vous rassurer, dit Landry en riant avec un parfait naturel. Pas plus tard qu'hier, elle m'a laissé entendre que je perdrais mon temps à l'aimer... Là-dessus, allons nous coucher. J'ai sommeil ! Si vous n'avez pas envie de dormir, contez vos douces espérances à votre oreiller. Pourvu qu'un amoureux chante les louanges de sa belle, peu importe à qui ou à quoi... Bonsoir !

— Bonsoir, mon vieil ami !... Il faut pourtant reconnaître que je suis un heureux homme !.. Vous ne vous doutez pas de ce qu'est Mina ! Vous êtes vraiment injuste à son égard... Si vous saviez ce qu'elle a été bonne !...

Landry le prit par les épaules, tout doucement le conduisit hors de sa chambre, et lui ferma la porte au nez, ce qui coupa net l'éloge de Mina. Ensuite, cet homme accablé de sommeil, sauta de sa fenêtre dans le jardin et, nu-tête, partit comme un fou à travers la prairie jusque sous les pommiers du verger. Là, tombé dans l'herbe, les yeux grands ouverts reflétant sur les étoiles, il resta jusqu'au matin, insensible à la rosée qui trempait ses habits et le faisait claquer des dents.

Il est dur de sortir des bras d'une houri pour se réveiller au milieu d'un fagot d'épines, le visage ensanglanté, la gorge en feu, les reins brisés, les yeux troubles, les membres gelés et la cervelle en compote. Telle fut, à une heure du matin, la situation du père Poulou. Et quelle route hérissée de difficultés l'attendait pour rentrer au logis. Il n'avait pas fait dix pas, que ses jambes heurtèrent un objet volumineux qui barrait le chemin et lui fit mordre la poussière. Hélas ! c'était un sac de blé qui lui jouait ce méchant tour. Le maudit baudet avait semé sa charge en route ! Il y eut au moulin, ce matin-là, des heures terribles ; la meunière calotta son mari, le mari battit l'âne pour se consoler. Célestine, qui ne se réveilla pas à l'heure, fut surprise dans la chaleur de ses draps par une douche d'eau de source que lui versait sa maîtresse. Enfin, le moulin, si paisible d'ordinaire, retentissait de menaces et de hurlements, lorsque Landry, les yeux battus, fiévreux, exténué, y rentra.

— Miséricorde ! Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il au milieu du vacarme.

Le père Poulou lui conta ses infortunes.

— Que voulez-vous ? conseilla Malemort. Il faut prendre patience, mon bon !

— C'est facile à dire à ceux qui ont tranquillement passé la nuit dans leur lit ! gémit le meunier. Mais moi, après avoir couché dehors, j'ai tous les malheurs par-dessus le marché : une femme colère, un âne sournois !... jusqu'à mon blé qui se met contre moi et me jette à terre !

— Eh ! au moins, vous aurez la consolation de le réduire en poudre, votre blé ! s'écria Landry en fermant le poing.

A sa gloire, il faut reconnaître qu'il ne put s'empêcher de rire aussitôt de sa belle répartie.

## XVII

Il n'y a pas à y contredire, l'air de la vallée de Refrogne pousse prodigieusement à l'action, et depuis que nos personnages le respirent, en vérité ils n'ont pas perdu leur temps.

Voyez, en effet, ce qui se passe : Voici trois amis qui devaient, par toutes les circonstances de leur vie présente ou passée, se trouver à jamais indemnes de certaine terrible maladie qu'il serait superflu de nommer. Landry arrivait sous le coup d'une affreuse désillusion, Mina s'était sacrifiée pour un homme qui l'avait lâchement abandonnée. Quant à Gabriel, il ne s'en faisait nullement accroire sur sa difformité. Tous trois affirmaient, à qui voulait l'entendre, que le côté passionné de l'existence ne comptait plus pour eux. Et malgré tout, nous nous trouvons au milieu d'une splendide mêlée, nous sommes assourdis de cris de détresse, inondés de larmes, assommés de plaintes, choqués de baisers, et au sein de ce tumulte s'élève un chant de victoire. Certes, on n'accusera pas la vallée de Refrogne d'avoir une atmosphère soporifique... ailleurs que sur le papier, du moins.

Vers midi, la guerre civile du moulin avait fait place à une paix boudeuse. Le principal belligérant accordait toujours une trêve à ses adversaires, lorsque l'heure approchait où ses casseroles réclamaient sa sollicitude. Gabriel, revenant de la pêche, reçut de Landry un ac-

cueil très amical : enfin tout faisait prévoir que le calme allait succéder à tant de récentes commotions.

— La pêche de ce matin a-t-elle été aussi bonne que la chasse d'hier ? demanda Landry.

— Tant s'en faut ! répondit en riant Gabriel. J'avais oublié d'emporter mes mouches. J'ai passé le temps comme j'ai pu, à regarder couler l'eau.

— Oui, en rêvant à la chasse d'hier ! Au moins vous n'aviez pas oublié vos engins !

— Hélas ! Je n'ai d'autre engin qu'un amour profond ! répondit le sentimental bossu.

— Pour le moment, c'est le seul nécessaire ! répliqua ce méchant Malemort.

— Mon Dieu ! mais je n'oserai plus parler bientôt !... Landry, vous ne me passez rien... Ah, l'amour fait dire bien des bêtises !

— S'il n'en fait que dire !... commença Landry avec une philosophie résignée, il reprit aussitôt sur un ton plus sérieux :

— Vous avez, je suppose, le projet d'aller tout à l'heure chez M<sup>me</sup> Maëlstrom ?

— Certes !...

— Eh bien, si vous voulez être très — très gentil, vous me céderez le pas. J'irai tout de suite, et, en remettant votre visite à la fin de l'après-midi, vous la trouverez seule.

— Comme vous voudrez, répondit Gabriel, mais d'où vient cette hâte de la voir ?

— Cher Gabriel, j'ai été amoureux dans mon jeune temps, je sais qu'on accable de malédictions intérieures l'intrus qui trouble par sa présence les charmants tête-à-tête des premiers jours et je tremble que vous n'appreniez à me maudire !... Si je vous demande d'y aller avant, au lieu d'y aller après vous, c'est que je désire travailler aujourd'hui et, pour ne pas gaspiller

mon temps, je préfère mettre ma visite à l'heure de récréation que je m'accorde après déjeuner.

— Vieux collégien, va ! s'écria Gabriel en riant. Faites à votre guise !

Au fond, il n'y avait pas un mot de vérité dans la verbeuse explication que venait de donner Landry, car il était bien loin de la liberté d'esprit qui lui eût permis de travailler ce jour-là. Il voulait simplement, quoi que cette expérience pût avoir de pénible, voir comment Mina lui apprendrait sa subite résolution. C'était un motif qu'il ne pouvait alléguer à Gabriel, qui eût pu se froisser en constatant combien son ami trouvait difficile pour la fiancée d'un horrible bossu d'avouer sa récente détermination.

— M<sup>me</sup> Maëlstrom vous a-t-elle autorisé à me révéler vos engagements ? demanda Landry après un instant de réflexion.

— Non, répondit Gabriel, mais elle connaît mon affection et ma confiance en vous et je ne crois pas avoir commis d'indiscrétion en vous parlant de nos projets... Pourtant, il vaut peut-être mieux que vous la laissiez aborder ce sujet la première !

— C'est bien mon intention ! répondit Malemort d'un ton singulier.

Gabriel se méprit absolument sur la portée de cette réplique, car il s'écria avec enthousiasme :

— Cher vieux Landry ! Je ne suis pas votre dupe, allez ! je vois bien que vous tenez à observer les sentiments de Mina, pendant ces heures d'anxiété qui suivent une grave détermination... Je vous pardonne vos doutes et vos soupçons, parce que je sais qu'ils prennent leur source dans votre désir que je sois heureux !

— Bien ! bien ! A ce soir ! cria Landry qui déjà faisait route vers le chalet.

Si, en ce moment, quelqu'un se fût avisé de dire à Gabriel, que les erreurs les plus corsées sont toujours celles qui reposent sur un fond d'observation vraie, il eût sans doute crié au paradoxe.

Nul ne sera très surpris en apprenant que le cœur de Landry battait violemment, tandis qu'il montait l'escalier extérieur de la villa. Pourtant ce fut avec un visage infiniment calme et respirant une candide ignorance, qu'il s'inclina devant Mina.

— Vous êtes venu seul ! demanda-t-elle.

— Vous voyez... Le regrettez-vous ?

— Vous pourriez aussi bien me demander : Fera-t-il beau ce soir ?

Malemort, qui adorait l'ironie, eut un sourire de connaisseur.

— Avez-vous vu M. de Murcy ce matin ?

— Oui, madame !

— Il ne vous a chargé d'aucun message pour moi ?

— D'aucun, madame !... Aviez-vous quelque projet ?... Il me semble lui avoir entendu dire qu'il viendrait à la fin de l'après-midi.

— Ah !!

Ce fut un soupir de soulagement. Malgré son grand sang-froid de Suédoise, Mina n'avait pu cacher aux yeux prévenus et exercés de Landry un sentiment de gêne qu'elle essayait en vain de dominer. Mais lorsqu'elle comprit à la dernière phrase du rusé compère que Gabriel n'avait pas parlé, elle respira.

— Décidément, elle préfère m'apprendre la chose elle-même ! pensa Landry.

Délivrée pour un instant de ses appréhensions personnelles, Mina put regarder son visiteur plus attentivement et voir les profondes altérations que la cruelle nuit d'angoisses qu'il avait passée en plein air avait laissées sur son visage.

— Vous avez vraiment l'air souffrant ! dit-elle avec un sincère accent d'inquiétude. N'essayez pas de dire que non.

— Je ne l'essaye pas. Je suis réellement très mal à mon aise depuis quelque temps. Le climat de cette vallée ne me réussit pas. Je compte, sous peu, retourner à Paris.

Il y eut un silence. Déjà Landry avait annoncé son prochain départ à Gabriel, qui en avait aussitôt, pour son malheur... ou son bonheur, informé Mina. Celle-ci, aux paroles de Landry, n'éprouva donc aucune surprise qui eût pu se traduire par un mouvement involontaire et Malemort, qui l'observait attentivement, en tira la conclusion que son départ la laissait absolument indifférente. Mais ce n'était pas un garçon à fondre en larmes comme l'ami Gabriel.

— Vous me donnerez vos commissions pour la capitale ! dit-il amicalement.

— Quelles commissions peut avoir une vieille recluse comme moi ? répondit-elle avec un peu de tristesse.

— Eh ! des emplettes de noce, pardieu ! eut au bout de la langue ce fou de Malemort. Par bonheur, il se retint à temps.

Mina vit que son interlocuteur avait pensé quelque chose qui n'était pas à dire. Il en résulta un nouveau silence embarrassé. Ce fut encore elle qui renoua l'entretien :

— Votre *Printemps sans Été* paraîtra bientôt, sans doute ?

— Vers la fin de l'automne..., si je travaille !

— Vous n'oublierez pas avec quelle anxiété la « Dame aux yeux bleus » guettera votre victoire ! Vous la tiendrez au courant de la bataille, n'est-ce pas ?

— Oui, madame !... dit-il avec effort, en pensant qu'au moment de sa prochaine bataille littéraire, la

« Dame aux yeux bleus » ne serait plus seule au fond de son chalet.

Elle vit un nuage passer sur ses traits fatigués.

— Mon pauvre ami, dit-elle en secouant la tête, je crois que vous n'êtes pas heureux. Je voudrais au moins penser que l'avenir vous réserve des compensations.

— Il m'en réserve à coup sûr ! répondit-il avec une ironie dont seul il pouvait comprendre la portée.

— Vous êtes heureux, vous autres hommes, dit doucement Mina, de pouvoir vous retremper dans des rêves de gloire et d'ambition, lorsque les sources du bonheur intime sont taries !

— Oui ; mais mille fois plus heureuses encore vous autres femmes, répartit vivement Malemort, d'avoir un cœur si vivace, qu'il sait faire jaillir le bonheur intime des cas les plus désespérés, comme la baguette de Moïse tirait une fontaine de la roche la plus aride.

— Croyez-vous que *toutes* les femmes aient ce rare talent ?... Moi, j'en doute... Peut-être en est-il qui savent donner un but à leur existence décolorée, en la consacrant à quelqu'un qui a besoin d'elles... Peut-être est-il possible qu'elles trouvent dans ce dévouement la récompense d'un devoir accompli... Peut-être, alors, arrivent-elles, à défaut de gloire, à obtenir un peu d'estime !...

Les yeux de Landry étincelèrent d'un feu sombre.

— J'estime les religieuses qui donnent leur temps, leur jeunesse, leur douceur, leur tendresse aux pauvres et aux infirmes. Je n'estimerai jamais celles qui font l'aumône de leur corps ! s'écria-t-il avec emportement.

Mina devint pâle comme une morte, et ses yeux bleus prirent un reflet métallique d'acier trempé : elle se dressa toute droite, effrayante de rigidité convulsive.

— Vous savez tout !... Allons, avouez !...

Sa voix rauque s'étrangla dans sa gorge, elle resta

face à face avec Landry, muette d'indignation, menaçante. Soudain elle se couvrit la figure des deux mains et fondit en larmes :

— Ah ! monsieur ! c'est cruel et peu généreux de m'avoir dit cela.

Landry lui découvrit doucement la figure, et, gardant ses mains dans les siennes, lorsqu'elle leva sur lui des yeux baignés de pleurs, il murmura :

— Madame, si j'ai mal agi, je crois avoir des excuses qui me vaudraient facilement mon pardon... Dois-je me défendre ?

— Je ne vous en veux pas ! dit-elle. Laissez-moi seule, maintenant. Si vous voyez Gabriel, empêchez-le de venir.

— Quand pourrai-je vous faire mes adieux avant mon départ pour Paris ?

— Demain, si vous voulez !

— A demain donc. Je partirai le jour suivant...

Lorsqu'il fut près de la porte, il s'aperçut qu'elle l'avait suivi.

— Ainsi donc, dit-elle à voix basse, c'est une honte et une ignominie de faire la charité de sa personne à une créature souffrante ?

— Ma bien chère Mina, vous dénaturez mes paroles ! Se donner comme vous le faites, n'est pas une honte ; mais, à mes yeux, c'est aussi mal que de se tuer.

— Vous trouvez donc que se tuer est un grand crime ?

— En tout cas, peut-être le commettrai-je un jour ! répondit-il d'une voix désespérée.

— Et moi, une fois dans ma vie, j'ai été sur le point de le commettre. Ne vaut-il pas mieux choisir un suicide qui, du moins, fasse le bonheur de quelqu'un ?

Sans attendre la réponse de Landry, elle se sauva en sanglotant et le laissa en proie à toutes les rages et furies qui peuvent se disputer une pauvre âme humaine.

Pourtant, malgré son état de bouleversement et d'incertitude, il n'était pas absolument incapable de réflexion; c'est pourquoi, après avoir délibéré un instant, il ne retourna pas au moulin, pour éviter de rencontrer Gabriel et de lui dire que Mina le priait de ne pas venir.

— S'il la trouve dans l'état où je l'ai laissée, se disait-il, très probablement une explication s'en suivra. Gabriel a du cœur : s'il comprend que Mina se sacrifie, je suis certain qu'il ne voudra pas accepter un pareil dévouement.

Hélas ! il était écrit que cette ingénieuse petite combinaison échouerait au port.

Seigneur ! qu'elle est pitcuse, la figure de Gabriel, au moment où Agnès lui apprend que sa maîtresse est trop souffrante pour recevoir personne ! Point n'est besoin d'entreprendre une description détaillée du désappointement du petit bonhomme. Il n'est pas une belle liseuse de romans, qui, de derrière sa persienne, n'ait observé une mine déconfite de ce genre. Nul doute qu'elle ne se fasse un plaisir de retracer cet humoristique tableau à son cher mari.

## XVIII

Dans la matinée du lendemain, Landry reçut le billet suivant :

« Monsieur,

« Je pourrais vous dire que je suis souffrante et qu'il m'est impossible de vous voir avant votre départ ; j'aime mieux que vous sachiez la vérité : à la suite de notre conversation d'hier, j'ai besoin de deux ou trois jours de solitude et de repos. Lorsque j'aurai envisagé avec calme les devoirs que me crée la résolution que j'ai prise, nous nous reverrons si vous le désirez. Si vous ne pouvez attendre ces quelques jours, recevez mes adieux bien affectueux et l'assurance de mon constant souvenir. »

Comme Landry achevait sa lecture, Gabriel entra un papier à la main.

— Lisez donc, mon cher, si ce n'est pas désolant !

Landry lut tout haut d'un ton assez gaillard :

« Mon cher Gabriel,

« Je suis souffrante, pas gravement. Assez pour vous prier de ne pas entrer au chalet, trop peu pour que vous vous donniez la peine de venir prendre de mes

nouvelles. Dès qu'il me sera possible de continuer notre bonne vie à deux, sitôt interrompue, je vous le ferai savoir. A vous de tout cœur.

« MINA. »

— Allons ! je crois qu'elle en reviendra, dit en riant Malemort.

— Vous en parlez bien légèrement ! s'écria le naïf Gabriel avec un regard indigné. Vous ne savez seulement pas ce qu'elle a.

— Au moins, je sais ce qu'elle n'a pas !

— Et que n'a-t-elle pas ?

Landry haussa les épaules, et garda pour lui son diagnostic.

Cependant le jardinier de M<sup>me</sup> Maëlstrom fit demander si ces messieurs n'avaient pas de réponses à lui confier.

— Certes oui ! s'écria Gabriel. Mais ça va être long ! dit-il en se reprenant. Je porterai moi-même la mienne en allant prendre des nouvelles.

— Diable ! Mais vous gênez beaucoup M<sup>me</sup> Maëlstrom, si elle veut faire le tour de son parc cette après-midi, remarqua plaisamment Landry.

Gabriel, sans daigner répondre, partit se livrer à la rédaction d'une longue et touchante épître. Les lettres d'amoureux étant sacrées, au même titre que les révélations d'un malade en délire, je m'abstiendrai de transcrire ici les huit pages que Mina reçut un peu plus tard.

Le jardinier emporta seulement les quelques lignes que voici :

« Madame,

« Moi aussi, j'ai besoin de réfléchir beaucoup. Deux ou trois jours ne me semblent pas de trop pour cela.

J'attendrai donc au moulin qu'il vous plaise de me mander au chalet. M'avez-vous assez pardonné pour que j'ose vous baiser la main ?

« LANDRY. »

Trois jours se passèrent sans apporter de changements. Chaque matin et chaque après-midi, Gabriel allait frapper à la porte de Mina, pour demander où en était la mystérieuse maladie ; chaque matin et chaque après-midi, on lui répondait qu'il n'y avait pas d'aggravation, et il emportait cette heureuse assurance, le cœur un peu gros.

Enfin le quatrième jour arriva, qui devait avoir des conséquences terribles pour les pauvres fruits secs.

Vers midi, Gabriel était assis devant le moulin, quand le facteur lui remit une poignée de lettres. Il se mit aussitôt à séparer les siennes de celles de Landry, et, parmi ces dernières, il en était une dont la vue lui arracha un cri : il y voyait l'adresse de Malemort, écrite de la main de sa mère.

La nuit même de son entrevue décisive avec Mina, il avait envoyé par exprès une lettre à sa mère, en ce moment à Paris. Il lui dépeignait, en termes exaltés, la violence de son amour, la bonté et la beauté de Mina, et la résolution ferme, irrévocable, où il était, d'en faire sa femme. La démarche de sa mère n'avait donc pas lieu de le suprendre extrêmement ; pourtant il était pâle lorsqu'il arriva près de Landry.

— Mon ami, dit-il tout ému, voici pour vous une lettre de ma mère. Avant que vous la lisiez, je veux vous prévenir d'une chose : j'aime énormément ma mère. Depuis la mort de mon père, elle n'a vécu absolument que pour moi, et je lui dois une reconnaissance et un respect infinis. Mais jamais, devant aucune supplication ni aucune menace, je ne renoncerai à Mina !

— Vous n'aviez pas besoin de me donner cette préface à la lettre de votre mère, répondit en souriant Landry. Je n'avais aucun doute sur vos dispositions.

— Landry ! fit le bossu avec un regard qui implorait, vous ne rendrez pas ma situation plus difficile encore qu'elle ne l'est, je vous en supplie !

— Mais laissez-moi donc lire mes lettres ! répondit Malemort en brisant le cachet noir.

Gabriel resta blotti dans un coin, pâle, les yeux fixés sur la physionomie de Landry, laquelle s'assombrissait de plus en plus à mesure qu'il lisait. La lettre de M<sup>me</sup> de Murcy n'est pas de celles que l'on peut résumer brièvement, la voici tout entière :

« Monsieur,

« Vous êtes avec moi le seul et le meilleur ami de mon fils, et vous savez qu'il est sur le point de prendre une détermination d'une telle gravité, que je dois être folle d'inquiétude et de chagrin. En faut-il davantage, pour que vous trouviez tout naturel que j'aie recours à vous ? Je sais à quel point vous avez été bon pour lui depuis deux mois. Un homme comme vous, qui s'est fait un nom par l'imprévu, le mordant et la poésie de son esprit, pouvait facilement s'attacher Gabriel en l'éblouissant et le charmant, sensible comme il est aux choses de l'intelligence. Mais vous avez su gagner son cœur par une voie beaucoup plus difficile. Le pauvre garçon, rendu triste et défiant par son infirmité, n'a jamais eu d'amis ; il faut que vous lui ayez montré une bonté, en même temps bien franche et bien délicate, pour avoir su conquérir son affection au point où vous la possédez.

« Si je vous dis tout cela, monsieur, ce n'est pas pour vous gagner à ma cause par d'habiles compliments. Je pense qu'avec vous de tels moyens ne réussiraient pas, et puis, je veux vous le dire tout d'abord, il n'y a pas deux partis dans cette question, celui de la mère et celui du fils. Il y'a simplement une femme affolée qui voit des difficultés et des chagrins pour son enfant, quelque résolution qu'elle lui conseille de prendre. En m'adressant à vous, ce n'est donc pas un appui pour faire valoir mon opinion auprès de Gabriel, que je demande : c'est un conseiller dévoué, désintéressé, courageux et sincère pour moi-même.

« Je vous parle comme si vous saviez tout, monsieur, et je pense, en effet, que Gabriel ne vous laisse rien ignorer de ce qui l'intéresse. Vous savez donc qu'il a déjà hérité de son père un château et des terres très considérables. J'ai cru d'abord qu'il était dupe d'une habile comédienne, mise en verve par l'appât d'une belle recette. Des renseignements qui me parviennent à l'instant de l'ambassade de Suède m'apprennent que M<sup>me</sup> Maëlstrom est plus riche que mon fils. Sur ce point, j'avais donc calomnié cette personne; mais on me confirme autre chose sur elle, que Gabriel m'avait laissé entrevoir, et dont la complète certitude m'a bouleversée, plus que je ne puis dire : c'est qu'elle a été mariée; qu'à la suite d'une intrigue d'amour, le divorce a été prononcé contre elle et l'a placée dans une situation impossible vis-à-vis du monde, tellement, qu'elle a été se cacher dans une vallée perdue des Pyrénées, pour se faire oublier.

« Il suffit de vous dire que j'ai appris cela, monsieur, pour que vous deviniez dans quel état je me trouve. J'ai compris tout de suite que cette femme déchue, forcée de se cacher, n'avait pu voir dans mon fils que l'homme qui la ferait rentrer le front haut dans les

rangs de celles qui n'ont pas à rougir d'elles-mêmes. En un mot, M<sup>me</sup> Maëlstrom joue la comédie, non pour de l'argent, mais pour de l'honneur !

« Eh bien, elle se dupe elle-même, plus encore que mon fils ; car elle ne trouvera parmi nous rien de ce qu'elle est prête à payer si cher ! — Peut-être serait-ce rendre grand service, à elle autant qu'à mon fils, que de le lui faire comprendre ; quoique, à la façon dont on me l'a dépeinte, elle soit femme assez intelligente pour ne pas s'abuser sur une chose aussi évidente. — Mais, ne voit-elle donc pas, qu'au milieu de nous autres, catholiques, elle sera considérée, non comme la femme, mais comme la maîtresse de mon fils ? Qui lui tendra la main ? Il faut absolument qu'elle réfléchisse sur la terrible situation qui l'attend, si elle a l'audace de quitter sa retraite pour se montrer au grand jour. En lutte avec les opinions, les usages, les croyances, les délicatesses du monde auquel j'appartiens, une éclatante défaite, voilà ce que je peux lui prédire. Quant à mon fils, dont je connais l'orgueil, cela peut le tuer !

« D'un autre côté, je connais le cœur de Gabriel : il aime cette femme à en mourir, si maintenant on la lui enlève ! Que faire ? Que vous demander ? Vous êtes son ami et un homme d'honneur ! Agissez, conseillez ; je mets en vous une confiance absolue.

« Hélas ! je ne sens pas en moi l'héroïsme d'une Blanche de Castille. Je suis mère, avant d'être femme et chrétienne. Si le bonheur de mon fils est en jeu, si le repos de sa vie en dépend, si, à vos yeux, je dois briser son existence en refusant de considérer celle qu'il aime comme sa femme, eh bien ! je subirai cette honte et cette humiliation, je tendrai la main où il faudra.

« Cela, monsieur, je vous l'écris à vous, à vous seul. Gardez-moi le secret, je vous en supplie, au nom

de ma faiblesse de femme et de mon désespoir de mère !

Répondez-moi, dès qu'il vous sera possible, et dites ce que vous croyez nécessaire que je fasse. Parlez-moi aussi de M<sup>me</sup> Maëlstrom. Qu'en pensez-vous réellement, en votre âme et conscience ? Que puis-je vous répéter de mieux ? Je vous écoute et m'en remets à votre honneur !

« Marie DE MURCY. »

Landry lut et relut plusieurs fois cette lettre avec un véritable sentiment d'épouvante ; car elle le mettait dans une situation d'une telle délicatesse, qu'il n'osa d'abord en mesurer toute l'étendue.

Quand Gabriel s'aperçut enfin que son ami était plongé dans une profonde méditation sur ce qu'il venait de lire, il s'approcha de lui :

— Landry, je vous le demande au nom de notre amitié, que puis-je espérer, que dois-je craindre ?

— Et moi, je vous demande au nom du diable de me laisser tranquille ! J'ai pourtant besoin d'avoir un instant ma tête à moi !... Du reste, je ne veux rien vous dire et suis décidé à ne pas vous entendre. Je répondrai à votre mère selon ma conscience, et vous prie très sérieusement, de ne plus me dire un mot de ce qui se passe entre elle et moi !

— Très bien, répondit Gabriel d'un ton sec ; j'ai eu la naïveté d'écrire à ma mère que vous n'aimiez pas Mina, et la voilà qui s'empresse de s'adresser à vous, sûre de trouver un allié... Toutefois, je vous préviens encore, que c'est bien en pure perte que vous travaillez contre nous. Certes, vous réussirez à troubler mon bonheur, à envenimer le chagrin de ma mère...

— Pensez de moi ce que vous voudrez, répondit brusquement Landry, et laissez-moi seul !

— Adieu donc, vous partez bientôt, mieux vaut en finir tout de suite. Bon voyage ! s'écria le bossu. Sur ces mots, il sortit en jetant la porte avec violence. Presque aussitôt il la rouvrit.

— Landry, dit-il d'une voix timide, voici une lettre de Mina pour vous.

— Donnez!... Merci!

Landry lut la lettre avec le plus grand calme.

— Que dit-elle?... N'y a-t-il rien pour moi ?

— Tiens, vous encore ici!... Je croyais que nous étions brouillés à jamais ! dit en riant Landry.

— Ayez un peu pitié de mes inquiétudes!... Ne soyez pas méchant!... dit Gabriel en lui tendant la main. Mina vous charge sûrement de quelque commission pour moi ?

— Voici tout ce qu'elle dit. Oyez :

« Monsieur,

« Je vais mieux et suis en état de recevoir mes amis du moulin. Prévenez Gabriel qu'à partir de maintenant, vous serez l'un et l'autre les bienvenus ici. C'est à vous que je m'adresse, dans l'espoir de vous habituer à correspondre avec votre amie...

« MINA. »

— J'y cours à l'instant ! s'écria Gabriel, que la joie rendait cramoyé.

— Annoncez-lui ma visite pour ce soir.

— Après que vous aurez répondu à ma mère ? demanda Gabriel, subitement assombri.

— Oui ! Sauvez-vous, ou nous nous disputerons encore !

Gabriel ne se le fit pas dire deux fois ; il partit comme une flèche vers sa bien-aimée.

Resté seul, Malemort, il faut le dire à sa louange, n'eut pas une minute d'hésitation. Du reste, la résolution qu'il venait de prendre d'aller le jour même faire ses adieux à Mina ne lui permettait pas de perdre son temps en longues réflexions. Il écrivit, sans une rature, sans un instant de défaillance, la lettre suivante à la mère de Gabriel :

« Madame,

« Vous faites appel à ma loyauté et à mon désintéressement, pour vous aider de mes avis dans une question bien délicate, où je puis, grâce à Dieu, rester loyal, mais non désintéressé. A mon tour, je fais appel à votre honneur pour ne révéler à âme qui vive ce que je vais vous dire :

« *J'aime Mina Maëlstrom.* Comme elle ne m'aime pas, — elle a pris la peine de me le dire, — je quitterai ce soir la vallée de Refrogne, emportant au cœur une mortelle blessure, et laissant le champ libre à votre fils. Vous voyez, madame, que vous parler avec le calme, la franchise et l'impartialité que vous me demandez serait au-dessus de mes forces. Tout ce que je puis dire, et c'est un suprême sacrifice que je fais à mon amitié pour Gabriel, c'est que si M<sup>me</sup> Maëlstrom voulait accepter mon nom, il ne tiendrait qu'à elle.

« LANDRY DE MALEMORT. »

— Mère Poulou, il me faut un homme à cheval, tout de suite ! pour porter ceci au chemin de fer !

— C'est bon, monsieur, on va tâcher !... Bien sûr, si Fabien est à la maison, et Fleur-d'Amour à l'écurie, elle ne laissera pas manquer le train à votre lettre !

— Jolie lettre à faire porter par Fleur-d'Amour ! pensa Landry.

Hélas ! ce ne fut pas la jolie jument, la plus sympathique créature imaginable, pour tout autre que Malemort, qui emporta sa triste missive.

Fabien la mit dans son béret et se hissa sur le dos d'un mulet galeux, qui aidait maintenant le cheval borgne à traverser cette misérable vie. Pendant que sa lettre s'acheminait en si piètre équipage vers le fond de la vallée, Landry se dirigeait vers le chalet.

A mi-chemin, il rencontra Gabriel qui en revenait :

— Mina est encore très fatiguée, dit-il, et m'a demandé de ne pas rester trop longtemps auprès d'elle.

— Peut-être ferai-je mieux de n'y pas aller ? demanda hypocritement Malemort.

— Gardez-vous-en bien ! Je lui ai offert de vous arrêter en route ; mais elle m'a dit qu'elle comptait beaucoup sur votre aimable personne pour la distraire, et que, ne se gênant pas avec vous, elle vous chasserait au premier symptôme de fatigue.

— Voilà qui s'appelle mettre les gens à leur aise... Ne m'attendez pas, après sept heures, pour dîner... Si je ne rentre pas, c'est qu'elle ne m'aura pas mis à la porte !

— Entendu ! répondit gaiement Gabriel. Tâchez, pourtant, que je vous voie avant de me coucher, ou je serai jaloux !

— Jaloux !... Voulez-vous bien ne pas dire de ces mots là, petit sot !

## XIX

Admirons sans réserve les gens capables de prendre une grande résolution, qui les force à trancher dans le vif et à brûler leurs vaisseaux. Tel était Landry, lorsqu'il entra chez Mina.

— Ma belle et chère voisine, dit-il en lui serrant la main, ce n'est pas une simple visite que je vous fais, mais une visite d'adieux. Vous voilà délivrée de mon caractère méchant et taquin!

— Quel bon débarras, n'est-ce pas? dit Mina en essayant de sourire.

— Oui, je le crois vraiment!... J'ai gardé du passé une amertume et un désenchantement qui me rendent un triste compagnon...

— Ne dites pas cela! Vous vous êtes quelquefois montré si bon pour moi!... J'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit l'autre jour! ajouta-t-elle.

— Eh bien?

— Eh bien, je crois qu'entre mon sacrifice et un suicide, il y a une différence... Dans le sacrifice, une femme qui n'attend plus de bonheur en ce monde peut encore espérer trouver une consolation.

— Mais si Gabriel entendait ce mot « sacrifice, » croyez-vous qu'il supporterait un instant la pensée de l'accepter?

— Je crois que oui!... Un homme se fait très bien à l'idée d'une femme s'immolant pour lui... Mais enfin,

cela n'est pas en question ; je veillerai à ce qu'il ne s'en doute jamais !

— Ma pauvre amie ! Alors, pour le reste de vos jours, vous voilà condamnée à mentir ?

— Autrefois, j'ai cherché le bonheur dans une folle trahison... A l'avenir, je vais demander un peu de repos et d'expiation à une sainte trahison... Maintenant, je vous en prie, qu'entre nous il ne soit plus question de cela. Pour vous, pour lui, pour le monde, j'aime Gabriel et c'est mon premier devoir de défendre que cela soit mis en doute... Allons, mon vieil ami, le reste de cette journée vous appartient : causons de vous, de vos projets.

Cette invitation pouvait faire supposer qu'ils allaient bavarder comme des pies ; ce fut au contraire un silence plein d'angoisse qui lui succéda.

— Madame, si nous allions faire ensemble une dernière promenade ? proposa Landry, dans l'espoir que les distractions du chemin leur viendraient en aide.

— J'allais vous l'offrir ! répondit Mina.

Ils traversent le parc et s'engagent dans les prairies ; mais lorsqu'on est sur le point de se séparer, c'est un triste pèlerinage que d'aller revoir ensemble les lieux où l'on s'est aimé. Voilà ce que Landry et Mina se disent à eux-mêmes, en marchant côte à côte, muets comme des ombres... Hélas ! que ne pensent-ils tout haut, chacun découvrirait dans l'âme de l'autre ce qui blesse si cruellement la sienne !

Ils entrent dans la prairie où deux mois avant ils ont développé leurs ingénieuses théories sur le foin et les fruits secs. L'herbe a repoussé verte et drue et les pauvres fruits secs échangent un pâle sourire.

Autour d'eux, cigales et grillons chantent au soleil un hymne vibrant ; les marguerites et les boutons d'or, secoués par la brise, s'agitent comme le petit peuple

endimanché d'une joyeuse kermesse ; les papillons flânent autour des fleurs avec des airs nonchalants et dédaigneux de petits-mâtres, tandis que de gros bourdons filent rapidement d'une corolle à l'autre, pressés et affairés comme s'ils y allaient glisser des messages d'amour. Sur les hautes tiges bronzées des oseilles sauvages, les jeunes fauvettes échappées du nid se balancent avec des cris aigus de plaisir et d'effroi. De tous côtés éclate la joie de vivre, dans un concert de couleurs, d'harmonies et de parfums.

— Pendant ce temps, dit Landry, les herbes séchées sont entassées dans une grange obscure et attendent tristement le moment d'être dévorées par les bêtes.

— Est-ce une délicate allusion à vos futurs lecteurs que vous faites là ? demande malicieusement Mina ; mais aussitôt elle lit dans le regard de son compagnon une si cruelle réplique, qu'elle se détourne pour cacher ses larmes, et ils reprennent leur morne promenade.

Par quel mystérieux acharnement ne reviennent-ils pas au chalet et ne préfèrent-ils pas se briser une bonne fois le cœur dans un inévitable adieu, plutôt que de faire durer ce supplice d'être ensemble, avec beaucoup d'amer orgueil pour unique soutien, sans trouver à dire un mot d'espérance ou de consolation ? Toujours est-il que chacun d'eux aimerait mieux se laisser brûler vif que de donner à l'autre le signal de la séparation. Aussi entrent-ils maintenant dans la forêt de sapins, dont les branches, avec leurs longues barbes de mousse grise, essayent de leur barrer le passage. Vains efforts de la part des vénérables arbres ! Les deux compagnons montent le sentier qui conduit à la fontaine, où ils ont déjeuné le jour des foins.

Au-dessus de cette fontaine s'étend un vaste plateau

couvert de gazon tondu par les brebis et environné d'un cirque de hautes cimes, taillées à pic et dentelées comme les remparts crénelés d'une forteresse. Arrivés là, soudain Mina fait un violent effort sur elle-même ; elle se tourne vers Landry, en souriant presque gaiement, et passe son bras sous le sien, en disant :

— Je fais une compagne bien maussade, n'est-ce pas ?

— Suis-je beaucoup plus folâtre ?

— Vous avez pitié de moi... Vous sentez que je traverse une crise terrible.

Si pourtant Landry soupçonnait ce que la pauvre femme entend par une crise terrible ! S'il savait que chaque minute qui passe est pour elle une lente agonie, parce qu'elle amène l'heure des adieux !... Mais il comprend, au contraire, qu'elle a bien d'autres soucis en tête que son départ ; il est persuadé que la crise dont elle parle est la résolution d'épouser Gabriel. Infortuné Gabriel, pour l'instant, combien peu elle y pense !

Ils marchent bras dessus, bras dessous, sur le fin gazon ; à peine si de temps en temps ils échangent une syllabe. Au loin dans les pierrailles, ils se montrent les brebis pas plus grandes que de petits cailloux blancs, et ils écoutent le tintement mélancolique de leurs clochettes. Ils sont à l'affût du moindre sujet de conversation, tant chacun redoute d'en aborder un plus grave, vers lequel une fatalité semble l'entraîner.

— Voyez donc ! s'écrie Mina en désignant la crête des rochers, voyez ces flocons de vapeur qui flottent là-haut !

— C'est à croire, répond Landry, qu'on nous tire des coups de fusil à travers les créneaux d'une forteresse. Voilà leur fumée !

— Maintenant, ce sont des coups de canon ! répond Mina en contemplant les fumées qui grossissent.

Landry veut surenchérir ; il lève les bras au ciel et s'exclame :

— La bataille devient terrible ! Une poudrière saute ! Voyez donc, la forteresse se perd dans la fumée ; magasins, maisons, églises, tout brûle !

Mina ne veut pas être en reste d'imagination :

— Vous n'y êtes plus ! dit-elle. Non, ce n'est pas une forteresse, c'est un volcan. Regardez, quel panache de fumée monte et s'étend sur le ciel. Et le long du ravin, sur le flanc de la montagne, voyez-vous la fumée qui roule : elle cache des flots de lave qui marchent vers nous !

— Tenez, ils ont déjà englouti ces pauvres moutons : les voici à présent qui dévorent le berger ; à notre tour maintenant ! s'exclame Landry.

A leur tour, en effet : le ciel était devenu d'un gris terne ; au travers des pâturages arrivait sur eux, poussé par un vent glacial, un brouillard opaque. Un instant après, ils recevaient par nappes une pluie torrentielle.

— J'ai envie d'invoquer Pline l'Ancien, s'écria Landry ; car je crois que votre volcan nous prépare le même sort que lui assura le Vésuve !

— Plût au ciel ! murmura Mina.

Il ne pouvait être question pour eux, s'ils ne trouvaient un guide, de redescendre dans la vallée. Sur le gazon, nul sentier n'était tracé, et un brouillard les enveloppait, obscur comme la nuit. Au hasard, presque à tâtons, ils se mirent à la recherche d'une hutte de bergers. Malheureusement, on n'entendait plus le bruit des clochettes, amorti par les vapeurs cotonneuses qui tombaient du ciel, semblables à de silencieuses avalanches.

Mina marchait avec une stoïque indifférence, toujours au bras de son compagnon, son grand chapeau de paille prenant des formes fantastiques ou lamentables, au gré du vent. Landry, lui aussi, allait à l'aventure, changeant de place pour ne pas grelotter, insouciant de ce qui adviendrait d'eux, tout entier à l'immense chagrin qui débordait de son cœur, plus impétueux que les cascades qu'on entendait s'enfler et mugir, à mesure que tombait l'averse.

Enfin, ils arrivèrent au bord d'un ruisseau transformé en torrent, qui roulait des eaux troubles à grand fracas de cailloux, et leur barrait le passage.

— Je commence à être sérieusement inquiet pour vous, murmura Landry. Qu'allez-vous devenir ? Si cette pluie ne cesse bientôt, nous sommes condamnés à roder toute la nuit à l'aventure !

— Eh qu'importe ! ou plutôt tant mieux, répondit Mina en lui pressant le bras, ce sont quelques heures de plus à passer ensemble !

Si aveugle que Landry eût été jusqu'alors, il n'y avait plus à se tromper à cet accent à la fois désolé et passionné, à ces yeux où brillait une fièvre folle, à ce sourire navré. Sans quitter son bras, il prit la main de Mina, et l'attira contre sa poitrine, son regard rivé sur ses yeux bleus, et y lisant cette fois à livre ouvert.

— Ma chère petite Mina, est-ce vrai ?...

— Hélas ! oui ! c'est vrai, répondit-elle en sanglotant... Vous emporterez de moi le souvenir d'une femme bien peu courageuse !

— Mina, je n'emporterai aucun souvenir, car désormais la mort seule pourra nous séparer ! s'écria-t-il en la serrant dans ses bras. Je parlais fou de chagrin ; je parlais, parce que c'était le seul moyen de vous cacher mon désespoir, parce que, si j'étais resté un jour de

plus, j'aurais tout avoué : que je vous aimais, que je vous adorais, que...

— Pourquoi m'avez-vous dit que vous ne m'aimiez pas, que vous ne vouliez plus aimer personne ? interrompit Mina, souriant de bonheur à travers ses larmes.

— Mais, petite malheureuse, c'est vous qui me l'avez dit la première !

— Non, c'est vous, je vous assure !

— Nous avons été orgueilleux tous deux, je crois !

— Pourquoi, murmura doucement Mina, lorsque je vous ai demandé un jour si vous craigniez de m'aimer, avez-vous répondu que vous ne redoutiez plus un danger de ce genre ? Si vous aviez été franc, j'étais prête à tomber dans vos bras, et que de chagrins nous nous serions épargnés !

— Hélas ! je le répète, j'ai été orgueilleux... Vous m'aviez si bien prévenu, vous m'aviez tant dit, que la vie du cœur était finie pour vous !

— Mon Dieu, je le croyais avant de vous avoir connu !

— C'est comme moi avant d'avoir été ensorcelé par vous, ma sorcière bien-aimée.

Alors commença cette longue série de questions et de réponses, par lesquelles — pour la forme — les amoureux éclaircissent le passé. En réalité, ce qui dissipe tous les doutes, ce ne sont pas les explications plus ou moins lumineuses qui jaillissent de ces beaux discours ; mais les bons gros baisers, dont chaque parole est soulignée. Ah ! qu'elle en reçut de baisers, la petite sorcière ! Et qu'elle avait bien l'air de la plus jolie des diablasses, avec sa robe plaquée au corps par la pluie, avec son chapeau tombé sur ses épaules, avec ses cheveux collés aux tempes et faisant ressortir ses beaux yeux brillants.

Heureusement, les regards des hommes ne peuvent percer les brouillards opaques qui leur cachent si souvent le ciel. C'est ce qui évita un grand scandale aux bergers qui gardaient les troupeaux dans le voisinage de Landry et Mina. Quant au regard du Tout-Puissant, il pénétra sans doute à travers les nuées jusqu'au coin de gazon mouillé, où toutes les félicités de son paradis semblaient s'être réfugiées, et il les rappela trop vite à lui!...

De nouveau le soleil brille sur les hautes cimes et les verts pâturages; de nouveau les brebis trottaient joyeusement parmi les pierrailles et, sur les pentes des précipices, les roches mouillées luisent comme du marbre poli. Plus bas, des vapeurs aussi blanches que la neige roulent encore leurs masses étincelantes et remplissent la vallée de Refrogne d'un vide éblouissant.

Nos criminels n'ont plus aucune peine à retrouver le sentier par lequel ils sont venus. Amoureusement enlacés, ils s'engagent sous les sapins noirs mouchetés du vert tendre des jeunes pousses. Une bonne odeur de pluie s'exhale des buis et des mousses; des lambeaux déliés d'un brouillard transparent qui s'accrochent aux troncs des grands arbres ont l'air de gigantesques toiles d'araignées. Deux aigles, chassés de la haute montagne par la tempête, planent lentement et par longues spirales remontent dans l'azur. Lorsqu'ils passent auprès du soleil, leurs ailes lui font des écrans diaphanes, teintés de rose.

En même temps, les âmes de Mina et Landry, qui s'étaient, pendant la tempête, élevées à des hauteurs infinies dans l'azur, redescendent lentement, silencieuses comme les aigles, et, comme eux, soutenues par des ailes teintées de rose.

Enfin, peu à peu, par timides monosyllabes d'abord, — d'imperceptibles *oui*, qui répondent à d'insaisissables *quoi*, — ces bienheureuses âmes se décident à reprendre terre et à parler la langue de tout le monde, — qui n'est pas celle des aigles, hélas ! — Voici les amoureux, revenus corps et âme, dans certaine prairie, et ils se regardent en riant.

— Seigneur ! dit Mina. Qui eût pu prévoir que de pauvres fruits secs flamberaient si facilement ?

— Je commence à croire qu'ils sont comme le bois et flambent mieux, secs que verts ! répond Landry.

Au bout d'un instant, Mina reprit :

— Nous sommes-nous fait mal, mon pauvre Landry, avec nos théories, nos prétentions, notre orgueil, et notre obstination de fruits secs !

— Il est certain, répondit-il en riant, que nos fruits secs n'étaient pas des *mendiants* !

— Mais l'un d'eux, en tout cas, est un fameux brigand ! répliqua Mina.

Elle rougit, pâlit et se tut. Ses lèvres venaient de rencontrer la goutte de fiel qui tombe dans toutes les coupes enchantées où l'on se désaltère ici-bas. Elle avait pensé à un fruit sec, qui n'était pas, lui, un fameux brigand, à un fruit sec qui embrassait modestement sur le front, à Gabriel !

Eh quoi ! s'en souvenait-elle seulement alors ? — Une minute plus tôt, pas davantage, je vous jure, elle ne se doutait plus qu'il existât. — Certes, les instants de félicité parfaite qu'on rencontre en ce monde sont rares. Mais, du moins, le Créateur fait bien les choses et, au moment où nous allons les goûter, il arrête notre mémoire et son radotage importun, comme une bonne maîtresse de maison arrête ses pendules, un soir de bal.

Mais supposez qu'un pauvre diable d'invité, forcé de

rentrer chez lui à une heure fixée d'avance, — cela s'est vu, du temps de Cendrillon, — s'oublie un peu dans les délices de la fête, je gage qu'à peine aura-t-il mis le pied dans la rue, une énorme cloche de cathédrale se mettra à sonner avec une horrible violence et lui criera par-dessus les toits, de sa grosse voix d'airain, qu'il a oublié l'heure, qu'il est perdu ! Cette inexorable cloche de cathédrale, qui tinte à point nommé aux oreilles de ceux qui ont été sourds aux sonneries argentines des petites pendules, c'est ce qu'on nomme le remords.

On a beau dire ce n'est pas la faute des invités si la dame du logis, trop hospitalière, escamote l'heure sur sa cheminée, et que les amoureux ne sont pas non plus bien coupables si un ange ou un démon, — on ne sait trop lequel, — pose le doigt sur le balancier de leur mémoire : le remords n'en existe pas moins. Tant d'innocents sont punis en ce monde, qu'il faut recevoir de bonne grâce les châtimens qu'on a le bonheur d'avoir un tant soit peu mérités.

Et puis, — cela est plus vrai qu'édifiant, — le remords n'est pas éternel. Il dure dans la vie morale à peu près le temps qu'une horloge met à sonner minuit dans le beffroi d'une vieille église ; et c'est fort heureux, car si le bonheur dans le crime ne pouvait exister, où en serait la pauvre humanité ?

Malemort vit rougir, pâlir, puis hésiter Mina, et aussitôt il entendit la même cloche qu'elle.

— Pauvre garçon, murmura-t-il, que va-t-il devenir ?

— Que vais-je devenir moi-même ? répondit Mina. Je me suis imposé de sérieux devoirs envers lui... Que lui dirai-je ?

— Et envers moi, ne vous êtes-vous pas créé aujourd'hui des devoirs plus sérieux encore ?

— Entre nous, qu'est-il besoin de devoirs? s'écria Mina en lui sautant au cou. N'avons-nous pas mieux? Mais à Gabriel, dites-moi, que répondrai-je?

— La vérité! Qu'hier encore, vous lui portiez assez d'intérêt et d'affection pour vous dévouer à lui... croyant n'être pas aimée de moi. Mais que les choses ont bien changé en un jour, et que, entre lui et moi, étant mise en demeure de faire un malheureux, vous abandonnez celui pour lequel vous n'avez pas d'amour.

— Hélas! je vais lui causer un mal affreux, et quels reproches n'aura-t-il pas droit de me faire?

— Et à moi, donc? Plus de dix fois je lui ai affirmé, avec un amer sentiment de bravade, que vous aviez eu l'obligeance de me dire que vous ne m'aimiez pas!

— Il croit que nous nous détestons! répondit Mina. S'il s'en fie aux apparences, il peut nous accuser d'avoir odieusement manqué de loyauté à son égard. Et pourtant, ajouta-t-elle les larmes aux yeux, il me faisait pitié, et du fond de l'âme je m'étais consacrée à lui.

— N'y avait-il pas un peu de dépit contre moi dans votre charité? demanda malicieusement Landry.

— Fi! le vilain sceptique, qui ne peut me croire capable d'un bon sentiment!

— Je vous croirai capable d'une foule d'excellentes choses, si vous me laissez monter avec vous au chalet! dit Landry comme ils entraient dans le parc.

— Croyez-moi seulement prête à vous offrir un bon feu pour vous sécher, répondit en riant Mina.

— Quoi, rien que ce feu-là?

— Rien que celui-là!

— Ma petite Mina, vous n'allez pas me renvoyer tout de suite; au moins vous me donnerez à dîner?

— Cela bien volontiers, si vous ne craignez pas un menu d'ermite : un poulet de ma basse-cour, dit-elle avec un sourire ; des cerises et des fraises de mon jardin... des figues, des raisins, des amandes et des noisettes de chez l'épicier ! s'empressa d'ajouter la taquine personne.

Quelle litanie d'exclamations entonna la compatissante Agnès, à la vue de sa maîtresse trempée, crottée et chiffonnée ! Quelles imprécations contre l'orage ! — Brave fille ! l'orage des passions lui était une expression inconnue, elle parlait dans la sincérité de son cœur. La rousse Allemande installa Landry devant la grande cheminée où rôtissait le poulet ; puis, après être allée aider sa maîtresse à réparer le désordre de sa toilette, elle revint en joignant les mains.

— Mein Gott ! monsieur, où avez-vous conduit notre dame ? Moi vous laisser plus sortir ensemble que avec le soleil !

Heureusement, ce mot soleil lui fit jeter les yeux vers la fenêtre d'où l'on voyait cet astre illustre qui, avant de se coucher, se drapait dans un éclatant manteau de pourpre. La vue de ce spectacle impressionna profondément cette nature poétique, et, les bras étendus vers l'horizon, la voix enflée de vibrations sonores, elle commença :

Da glänzen...

Lorsqu'elle en vint à :

... Meine ruhige seele !

Landry avait depuis longtemps rejoint Mina et continuait à lui faire la cour si bien commencée pendant l'après-midi, — commencée par où tant de malheureux ne peuvent finir !

La gentille dinette qu'ils firent en tête-à-tête! Comme on s'extasia sur le poulet! Et les cerises donc, quelles couleurs! A peine si les lèvres de Mina pouvaient rivaliser avec elles! affirmait Landry. Et l'excellente crème que Mina, tenant plus qu'elle n'avait promis, fit apporter pour compléter les fraises! Quels éloges elle obtint pour cela du bon apôtre! Vraiment, le son de la grosse cloche ne leur avait fait perdre ni l'appétit ni la gaieté.

Par malheur, ils s'avisèrent de parler du premier dîner offert par Mina à ses amis du moulin. Landry récita de nouveau l'histoire du *Frelon et de la Perrenche*.

— Si vous saviez que vous m'avez fait de la peine avec cette fable! s'écria Mina. Dans le moment, j'ai cru que vous y aviez habilement glissé une grosse méchanceté à mon adresse, et que ces vers :

Puis tout le jour elle guetta,  
La pauvre sotté,  
Un papillon qui la quilla  
Toute pâlote!

faisaient allusion à mon amour, dont j'étais alors persuadée que vous vous doutiez!

— Et moi au contraire, qui m'étais imaginé que vous preniez grand plaisir à me voir peu à peu tomber dans vos filets. J'espérais vous donner le change en terminant cette fable par un envoi trop audacieux pour exprimer la vérité. Mais quant au frelon, hélas, c'était moi!

— J'avais cru que dans votre pensée c'était Gabriel... ce qui rendait votre pièce cruelle et insultante pour moi.

— Mais alors, si vous aviez de ma personne cette jolie opinion, vous auriez dû me détester au lieu de continuer à m'aimer!

(C'est chose bizarre et incontestable : les gens qui s'avouent une grande passion, constatent toujours, en même temps, qu'ils ont une foule d'excellents motifs pour se haïr).

Mina ne répondit pas. Le nom de Gabriel venait d'être prononcé, il n'en fallait pas davantage pour rendre à la pauvre femme ses angoisses et ses terreurs. N'allez pas croire, pourtant, que les amants se quittèrent les larmes aux yeux. Le moyen de larmoyer, quand on est aussi profondément heureux qu'ils l'étaient ce soir-là ? Il y a dans les grandes joies un égoïsme forcé. Tout ce qu'on peut demander à une nature généreuse, c'est que son égoïsme ne dure pas plus longtemps que son bonheur. Si ces deux choses n'existaient jamais qu'ensemble, oh ! alors, la charité serait bien près d'être universelle !

— Ainsi, c'est entendu, dit Landry en tenant Mina pressée contre son cœur : c'est demain que vous parlez à Gabriel.

— Oui, il le faut bien !... Dieu, quelle atroce perspective ! Ce malheureux me fait une pitié !... Il y a des moments où je me trouve une exécrationnable femme... Landry, je ne veux pas porter un pareil coup à Gabriel tant que vous serez au moulin. Il faut que vous partiez demain, comme vous en aviez l'intention... Je vous enverrai une dépêche lorsque vous pourrez revenir, c'est-à-dire lorsqu'il aura quitté la vallée. Cela, je l'exige !... Je le dois à Gabriel. Il souffrirait trop de vous voir. Le bonheur a des insolences naïves que je veux lui épargner !

— Ma petite Mina, je vous en supplie, ne me faites pas déjà partir demain !... Vous avez raison de vouloir que je m'en aille, mais il serait trop cruel de nous séparer si vite !... Encore un jour, rien qu'un ! Après-demain je disparaîtrai et vous parlerez à Murey. Ne le recevez pas d'ici là. Faites encore semblant d'être souffrante. Je

trouverai bien moyen de vous voir dans la soirée, alors que vous aurez levé la consigne !

Mina fut faible. Il lui en coûtait de voir partir Landry, elle eut la petite lâcheté d'accepter avec joie ce prétexte qui lui donnait un jour de répit.

Lorsque Landry fut seul au milieu des prairies où s'éteignait le crépuscule, il se trouva subitement dégrisé et de très sérieuses réflexions lui vinrent à l'esprit, car au fond il était vraiment l'ami de Gabriel. Je ferai sourire les gens d'expérience, en disant que, malgré cela, il était prêt à le trahir, à le berner, à le traiter durement s'il le trouvait entre Mina et lui, — parce que ça va sans dire ! Mais, à présent qu'il était certain du triomphe, il ressentait une douce pitié pour son ami maltraité, et ne pouvait s'empêcher de hocher tristement la tête, en pensant à ce pauvre baiser sur le front : probablement le premier et dernier déduit amoureux, le résumé un peu trop concis des plaisirs de la chair, qu'aurait goûtés le bossu en son passage ici-bas.

Ces excellentes dispositions de Landry pour Gabriel ressemblaient fort à la touchante sollicitude que témoigne la société à ses condamnés à mort : elle leur donne des livres amusants, un confesseur plein d'onction, et un bon dîner, avant de leur trancher la tête. Au moment de voir briser le cœur de son ami, Malemort ressentait une miséricordieuse inquiétude, et se sentait prêt à lui montrer une tendresse maternelle.

Toutefois, ses préoccupations de bonne amitié firent qu'il était déjà dans le voisinage du moulin, sans avoir encore réfléchi aux histoires qu'il serait forcé d'inventer, pour expliquer son interminable séjour au chalet.

Pour réparer cet oubli, il s'arrêta tout méditatif,

cherchant dans son arsenal de romancier, de narrateur, de poète et de fabuliste, les éléments d'un conte à peu près vraisemblable, quand, tout à coup, une masse noire qui se dissimulait dans l'ombre d'une haie, se précipita sur lui en hurlant d'une voix lugubre :

— La bourse ou la vie, mon beau galant !

## XX

Chaque pays a son cri de guerre : en Espagne, les voleurs de grands chemins se précipitent sur leur victime en hurlant :

— Boca abajo, sino te mato ! (1)

A cette aimable invitation, le voyageur doit aussitôt se coucher à plat ventre, le nez dans la poussière, les bras en croix, et se laisser fouiller avec résignation, sans même avoir le plaisir de contempler celui qui vide ses poches.

Le larron qui s'élançait sur Landry, avait sans doute fait ses études en France ; aussi le jeune héros, dispensé de baiser la terre à son approche, — ce qui pour un héros eût été une posture bien humble, — n'eut-il aucune peine à reconnaître, dans son agresseur, le facétieux Gabriel, qui, ne voyant pas rentrer son ami, et très impatient de savoir ce qui l'avait retenu si tard, était venu à sa rencontre et n'avait pu résister au plaisir de lui faire une de ces petites farces qui aident les bossus à se passer des grandes.

— Mais Landry, au nom du ciel ! qu'est-il arrivé ? Êtes-vous resté jusque maintenant au chalet ?

— A coup sûr ! De quoi vous étonnez-vous donc ? N'étiez-vous pas prévenu que je ne rentrerais pas au moulin avant que M<sup>me</sup> Maëlstrom ne m'eût mis à la porte ?

(1) La bouche en bas, ou je te tue !

— Mais il est impossible qu'elle vous ait gardé jusque maintenant ; elle n'a pas voulu m'avoir plus d'une demi-heure ! s'écria le naïf enfant.

Alors Landry raconta qu'ayant été faire une petite promenade, ils avaient été surpris par l'averse, trempés, forcés de se réfugier dans une cabane, qu'au retour elle lui avait offert un feu pour se sécher, et que tout cela ayant duré jusqu'à l'heure du dîner, elle l'avait retenu par l'appât d'un excellent poulet de sa basse-cour.

— Mais je suis inquiet d'elle, ajouta-t-il. C'était une imprudence, étant souffrante, de sortir par un temps douteux. Je l'ai quittée ne se trouvant pas tout à fait bien, elle avait un mouvement de fièvre. J'irai demain de bonne heure prendre de ses nouvelles.

— Vous avez donc renoncé à partir demain ?

— Oui, j'ai remis mon voyage d'un jour ou deux.

— Ce bon Landry, qui n'a pas voulu s'en aller au moment où Mina me donnait de l'inquiétude !... Car je sais bien que c'est pour moi que vous restez. Elle, personnellement, ne vous inspire pas assez d'attachement.

— Allons, allons, ne parlons pas de cela ! grogna Landry d'un ton bourru, à la fois content et gêné de la tournure que prenaient les choses.

— Mais si, au contraire, parlons-en ! Je suis excessivement touché de voir que, contre votre penchant, uniquement pour moi, vous vous intéressez à Mina. Peu à peu, vous verrez, vous en arriverez à l'aimer pour elle-même. Je voudrais tant que vous fussiez tout à fait bien ensemble ! Vous finiriez par vivre avec nous, elle serait votre sœur, autant que je suis votre frère ; elle vous...

— Allons, Gabriel, allons, mon pauvre vieux, pas de lyrisme ! s'écria Malemort en fronçant le sourcil avec une horrible grimace devant ce charmant tableau d'intérieur. A partir de ce moment, de gentil et compa-

tissant qu'il avait résolu d'être envers son ami, il rede-  
vint, pour le reste de la soirée, l'impitoyable railleur  
des jours précédents.

Tout en causant, ils étaient arrivés chez Landry.  
L'heureux personnage donna subitement des signes  
d'une extraordinaire gaieté, en revoyant ce réduit où il  
avait enduré tant de souffrances et d'angoisses morales.  
La vue de son cahier d'*Étapes*, surtout, parut lui causer  
un sensible plaisir. Après avoir épousseté avec son  
mouchoir la farine qui blanchissait la table de travail,  
il y posa le fameux cahier, en sifflant une marche avec  
un entrain guerrier.

— Allez-vous écrire maintenant, au milieu de la nuit,  
grand toqué, au lieu de vous coucher comme un hon-  
nête citoyen ? demanda Gabriel.

— Certes, oui ! J'ai à griffonner ce soir une page  
agréable. C'est bien le moins que je saisisse l'occasion  
d'en mettre une dans tout ce gros volume.

— Et qu'y raconterez-vous, s'il vous plaît ?

— Qu'il y a plus de chaleur dans la flamme de cette  
chandelle, que dans tous les cœurs des amoureux de  
France et de Navarre réunis ! répondit-il en posant le  
chandelier à côté de son écritoire.

— Ce qui veut dire, que je me mêle de ce qui ne me  
regarde pas, et que vous me souhaitez au fond de mon  
lit. Ai-je raison ?

— A ne vous rien céler, c'est la vérité pure, répli-  
qua Landry.

On se souhaita cordialement le bonsoir. Près de la  
porte, Gabriel se retourna encore pour regarder le vi-  
sage radieux de son ami, qui jubilait sous la lumière  
jaune de la chandelle.

— Ce diable de Landry, qu'a-t-il donc ce soir ? Il a  
l'air d'arriver en droite ligne du septième ciel ! mur-  
mura-t-il à mi-voix.

— Non, du troisième seulement ! répliqua Landry avec son plus gracieux et modeste sourire.

Gabriel, cuirassé d'innocence, haussa les épaules et alla tranquillement se coucher, tandis que Malemort, enchanté de sa vilaine plaisanterie, brandissait sa plume sur le cahier d'*Étapes*.

D'abord il traça, d'une belle écriture moulée, un titre :

#### ÉPILOGUE.

Puis, avec un sourire qui s'adressait à l'avenir, il se mit à écrire au galop :

17 juillet.

« Non, vraiment, madame, je ne saurais vous haïr ce soir, et si vous étiez ici, auprès de moi, je crois que je vous sauterais au cou sans nulle tentation de le serrer jusqu'à ce que mort s'en suive. Je suis même certain que je pourrais poser les lèvres sur votre délicieuse figure, sans me souhaiter sur le devant de la bouche, les crochets venimeux d'une vipère ; ce qui serait rompre avec une douce habitude, contractée jadis en mille et mille baisers, ô ma passion première ! »

Ici l'écrivain eut un sourire pour le passé, un sourire qui s'éteignit aussitôt dans une larme furtive. Il se dépêcha bien vite de recommencer à écrire.

« Ce n'est pourtant pas un éternel adieu que je prétends vous dire en ce moment, madame ; il faudrait, pour perdre votre souvenir, perdre en même temps mon cœur, avec toutes ses vieilles cicatrices. Mais votre image ne me poursuivra plus, comme une fantastique chimère, brodée sur un étendard ennemi ; car, hélas ! c'est ainsi que je la voyais sans cesse, pendant les jours

de déroute. Bien plutôt vous m'apparaitrez à l'avenir comme une splendide allégorie de la Dévastation, frappée sur une médaille que je porterai fièrement sur ma poitrine de vétéran. « Ouf ! quelle campagne et quelle retraite ! » dirai-je en la voyant.

« On peut remercier le ciel, lorsque, après tant de sanglantes batailles, de navrantes défaites et de sombres désespoirs, on voit s'ouvrir une ère de paix et de félicité avec des yeux de vétéran, ... mais non pas d'invalides. On fait alors ce que de grand cœur je vais faire, madame ; on prend le gros cahier où l'on notait les épisodes de sa déroute ; dans un épilogue court et bien senti, on accumule tous les reproches et toutes les haines que l'on nourrit encore au fond du cœur contre la coquette créature qui vous a tant martyrisé, puis au bas, de sa plus belle écriture, on trace le mot :

FIN



## XXI

La journée qui suivit se passa pour les trois amoureux dans les fièvres et impatiences qui précèdent un tendre rendez-vous.

Qu'on se représente Landry désœuvré, énérvé, taquinant le baudet, M<sup>mo</sup> Poulou et Célestine; errant comme une âme en peine, tantôt sous les pommiers du verger, tantôt parmi les échelles, les poutres et les meules enfarinées du moulin. On le voit, tirant sa montre, examinant la hauteur du soleil, trépignant ou bâillant. Mais on ne le voit pas, s'enfermant dans sa chambre et travaillant la bouche en cœur à quelque chose de poétique. C'est ce qu'il fit de deux à quatre heures. Pendant ce temps, Gabriel se hâte vers le chalet, heureux, inquiet, indécis; ravi d'aller saluer sa belle, tourmenté de l'idée qu'elle peut être souffrante, délibérant si dans ce cas il convient d'insister pour être admis près d'elle. Landry n'eût pas délibéré, lui; il eût forcé la porte! Et voilà comme, dans les petites choses, se révèlent ceux qui se signaleront dans les grandes.

Lorsque Gabriel entendit Agnès lui dire d'une voix inexorable :

— Pas voir madame! Madame malade; ami à vous l'avoir mouillée hier.

Son visage exprima une telle consternation, que l'Allemande, subitement radoucie, reprit aussitôt :

— Vous revenir demain après-midi, madame avoir dit : « Pas avant. »

Le bossu apprit, par-dessus le marché, que Mina tous-sait beaucoup, qu'elle avait mal à la gorge, qu'il lui était impossible de parler et qu'enfin elle passerait la journée en tête-à-tête avec un bol de tisane et couchée. Tout cela fut débité avec un imperturbable sang-froid par Agnès, qui embellissait et amplifiait sa leçon, tant elle trouvait de secret plaisir à mortifier un de ces jeunes gens qui dérangaient sa maîtresse. Le brave Gabriel la crut religieusement, et, tandis qu'il s'apitoyait sur les maux de sa bien-aimée, Agnès lui ferma la porte au nez avec la rigoureuse discipline d'un caporal prussien.

Tout près de là, pourtant, à demi cachée par une portière en tapisserie, Mina avait écouté ce colloque ; puis elle courut à une fenêtre et regarda son pauvre futur qui, lentement, descendait une à une les marches de l'escalier extérieur. Elle était très émue, la douce créature, — les femmes sont toujours très émues lorsqu'elles vous jouent un tour pendable, — et si Gabriel avait eu l'heureuse inspiration de relever la tête pendant qu'elle était penchée au-dessus de lui, je crois qu'elle n'aurait pas eu la force de se cacher davantage, et de ne pas l'appeler à elle. Cependant, à mesure que les ombres des montagnes s'allongeaient sur les collines, et que venait l'heure où Landry allait apparaître, les émotions, les scrupules, les craintes et la mélancolie de Mina s'envolèrent, et les plus noirs pressentiments firent place aux plus riantes espérances. Elle revint à la même fenêtre d'où elle s'était apitoyée sur le désappointement du bossu, pour regarder la lune, qui, au milieu du ciel, faisait une tache blanchâtre à peine visible.

— Peu à peu, pensa-t-elle, ce petit nuage va s'argenter, et lorsqu'il étincellera comme un beau métal poli, moi je serai dans les bras de...

La folle ! [Elle se mit à danser à travers le salon

comme une fillette à qui l'on donne sa seconde poupée. — La seconde poupée est infiniment plus séduisante que la première, pour deux raisons, l'une objective, l'autre subjective : parce qu'elle dit papa et maman, et qu'elle tombe entre les mains d'une jeunesse déjà grandette, mieux à même de jouir d'elle.

Encore une fois dans le cours de ce récit, — par malheur c'est la dernière, — on peut demander, après beaucoup de situations critiques et de sombres journées :

— Y a-t-il un petit coin du globe plus heureux que ne l'est pour le quart d'heure ce vallon sauvage des Pyrénées ?

Landry glisse dans son carnet un papier plié en quatre, qui, certainement, contient de très jolies choses, à en juger par son regard malin. Puis il va s'étendre sur le gazon, la tête cachée sous les rameaux traînants d'une vigne, qui lui frôle les joues et lui chatouille le front à chaque caprice de la brise. Là, les yeux clos, quoique prodigieusement éveillé, il attend.

Gabriel est assis sur la lande, à l'endroit où le bonheur est venu fondre sur lui, comme une trombe. Il s'abandonne, à défaut d'autres, aux douces étreintes du souvenir. Autour de lui, les grands chardons forment un rempart épineux qui le sépare du reste de l'univers et que seules les espérances et les illusions, leurs sœurs, franchissent à tire-d'aile. Voici qu'au petit galop, un lièvre arrive à travers les bruyères et soudain se trouve en présence du bossu. L'animal, pétrifié devant l'objet bicornu qu'il découvre, se dresse sur ses pattes de derrière, en chandelle, et, pareil à un antiquaire devant un monstrueux magot chinois, examine, commente, hochant le nez, les yeux grands ouverts, les oreilles couchées. Et Gabriel, le fougueux chasseur, croyez-vous qu'il regrette son fusil ? Ah bien oui ! Il pense que son visiteur a sans doute une bonne amie dans le voisi-

nage ; il retient sa respiration de peur de l'effrayer, et sourit d'un air paterne.

Mina, dont le cœur bat la charge, croque son dîner du bout des dents. — Ah ! je fais la petite bouche ! pense-t-elle ingénument. Une bouche sur le point d'être couverte de baisers se fait petite d'avance !

Agnès lui reproche son peu d'appétit. — Madame est malade, pour sûr. Elle devrait se soigner. Tout en parlant, l'excellente fille regarde dans les yeux de Madame, et y lit tant de bonheur, y voit monter une si intense poussée de jeunesse, qu'elle se sauve dans la cuisine et ne reparait plus.

Mina, cependant, ne peut tenir en place : — Landry doit être en route : dans une heure au plus tard il sera ici ! — Elle marche à grands pas, va d'une chambre à l'autre, bouleverse des tiroirs, se regarde dans une glace, lisse ses cheveux, met ses gants, prend son manteau, puis se met à rire nerveusement : — Folle que je suis, il fait encore grand jour ! — Si le soleil avait pour un liard de galanterie, il disparaîtrait tout de suite devant le regard furieux qu'il essuie. Comme il n'en fait rien, Mina se jette dans un fauteuil, et tâche de penser à sa journée du lendemain et à la scène terrible qui se prépare avec Gabriel.

Enfin, le soleil est couché, et un œil perçant peut déjà découvrir d'imperceptibles étoiles, dans les molles profondeurs des cieux. Certes, la vue de Mina défierait aujourd'hui tous les télescopes de l'observatoire : elle sonne :

— Agnès, tu peux te coucher, laisse seulement la clef sur la porte d'entrée... J'ai un peu de fièvre ce soir, une promenade me remettra. Je fermerai en rentrant.

— Que Madame prenne garde de ne pas se découvrir !... Les soirées sont si fraîches et humides dans ces

montagnes... Il faut surtout que le cou soit bien enveloppé.

— Sois tranquille, ma fille, je serai la prudence même!

Un instant après, Mina, encapuchonnée comme un moine, se gîte dans l'ombre d'un gros if et tend l'oreille aux moindres bruits.

Est-il besoin de décrire Landry pendant ses dernières heures d'attente? Déjà il était en observation près du chalet, alors qu'il n'y avait nulle chance d'en voir sortir son amie. Après qu'il eut vainement passé une demi-heure, tapi sous ce même if qui devait plus tard servir d'embuscade à Mina, il prit la peine de s'apercevoir que les poules elles-mêmes n'étaient pas encore couchées et qu'il faisait, par conséquent, une faction inutile. Abandonnant donc pour l'instant son poste d'observation, il alla flâner sur les collines environnantes.

Sa promenade le conduisit auprès d'une prairie plantée de cerisiers et entourée de haies qui lui barrèrent le passage. Comme il allait rebrousser chemin, il entendit derrière la haie des grognements et des grincements de dents, accompagnés de longs craquements secs, qui éveillèrent son attention. Croyant assister pour le moins à un repas de cannibales, il parvint à se hisser sur une borne, de façon à regarder par-dessus la clôture, et il aperçut cinq ou six gros chiens de montagne, se disputant les membres décharnés de la pauvre Fleur-d'Amour. Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était bien sa silhouette, encore élégante dans ses attitudes macabres, qui se profilait sur l'herbe, et c'était bien son cœur, qu'un énorme chien, tout zébré de sang, était en train d'arracher, dans un remou d'entrailles. Hélas! tout autour de cette affreuse scène de carnage, les marguerites étaient rouges de sang, et des lambeaux de chair pendaient aux aubépines de la haie.

A cette vue, Landry se hâta de sauter à bas de sa borne, et partit pour son rendez-vous d'amour, avec un sentiment très pénible, qu'il eût hésité à s'expliquer, comme il avait hésité jadis à dire les causes du coup de pied donné à Fleur-d'Amour.

Après avoir été trop en avance, il était maintenant en retard. Sur la haute flèche des sapins, les grives sifflaient leur chant du soir, et les chauves-souris voletaient autour de sa tête avec de petits cris aigus.

En vain les vers luisants, tout du long du sentier, étoilaient les tertres moussus de leur lumière bleuâtre, comme s'ils eussent voulu conduire l'amant à son amante par une avenue bordée de minuscules torches nuptiales; Landry marchait la tête basse, insensible à ces enchantements, encore impressionné par ce qu'il venait de voir.

Pourtant le voici près du chalet, il se redresse joyeusement et regarde autour de lui; soudain, d'une tache noire formée par l'ombre d'un if au clair de lune, sort une apparition fantastique, qui s'avance vers lui. Elle fredonne :

Mina s'en vient en tapinois,  
Au clair de lune,  
Donner pour la...

Elle n'achève pas, tant un nombre infini de baisers lui ferme la bouche. Prenez ce moyen de conjurer les apparitions qui troubleront le calme de vos nuits!

.....  
Il est une heure du matin; Mina toute rose et frissonnante, les yeux alanguis, les cheveux humides de rosée, se déshabille dans sa chambre.

— Eh mon Dieu! se dit-elle, qu'ai-je donc rapporté là?... Une feuille morte, peut-être!

Avec un sourire, elle glisse deux doigts dans son corsage, et retire un papier plié en quatre.

— C'est ce fou de Landry, il a une façon originale de choisir ses boîtes aux lettres !

Elle lit :

« Ma chère Mina,

« J'ai fait, il n'y a pas longtemps, beaucoup de peine à une charmante créature aux yeux bleus, un jour où, déguisé en frelon, je l'ai piquée bien par mégarde. Maintenant que vous avez donné au frelon sa revanche, voulez-vous permettre au poète et fruit sec de prendre la sienne ? en vous offrant :

#### UN REVENANT DU MOYEN AGE.

##### ÉLÉGIE.

L'amour, de notre temps, est un spectre qui hante  
 Les corridors des vieux châteaux :  
 Couvert d'un blanc linceul, il rode et se lamente,  
 Pendant la nuit, sur leurs créneaux !

Dans le boudoir désert, il passe comme un souffle  
 De moribond près d'expirer ;  
 Sur l'escalier de pierre, il gémit et s'essouffle,  
 Et ne peut plus que soupirer.

Il revoit en pleurant le grand lit où l'amante,  
 Se pâmail d'un ardent désir,  
 Tandis que, du dehors, gueltait l'heure galante,  
 Son chevalier prêt à venir.

Haletant, il écoute : autour de lui s'élèvent,  
 Mille bruits tristes et confus,  
 Doux parler du vieux temps, que tout haut encor révent,  
 Les pauvres meubles vermoulus.

Et l'amour torturé de souvenirs funèbres,  
 S'envola par l'âtre sans feu,  
 Tandis que les baluts, craquant dans les ténèbres,  
 Gémissaient un lugubre adieu !

## ENVOI.

Ma princesse aux yeux bleus, vous retiendrez, je pense,  
 Ces vers que pour vous j'ai rimés :  
 Et ce soir, si parfois brille un éclair intense,  
 Dans mes regards trop animés,  
 Si de vos doigts mignons, vous sentez que la fièvre  
 Brûle dans ma tremblante main,  
 Si, dans le même instant, on voit blêmir ma lèvre,  
 Et mon front s'empourprer soudain :  
 Tout bas vous redirez, ô princesse charmante,  
 En souriant de mes grands maux :  
 « L'amour, de notre temps, est un spectre qui hante  
 Les corridors des vieux châteaux... »

Pendant cette lecture, le corsage palpita, très gentiment ému. Les boîtes aux lettres n'ont guère l'habitude de s'intéresser autant aux missives qu'on leur confie ; mais celle-ci portait sur sa blancheur de neige, des traces vermeilles de baisers si récents, qu'il ne faut pas s'étonner qu'elle se soit montrée un peu plus sensible à la poésie, que ne le sont, d'ordinaire, les impassibles boîtes aux lettres, qui, bouche béante, engloutissent les précieuses tendresses des rimeurs.

## XXII

Il était tard quand Mina s'éveilla très heureuse, et son premier sourire fut pour un spectre, invisible pour tout autre qu'elle, et qui hante, paraît-il, les solitudes de la vallée de Refrogne, au moins autant que les humides corridors des vieux châteaux. Une minute après, elle fondit en larmes à la pensée qu'elle était au matin d'un terrible jour, qu'il faudrait se séparer de Landry et ensuite causer un affreux chagrin à Gabriel. Elle essaya de se reconforter un peu, en songeant que Landry n'irait pas loin et serait vite de retour, mais le sentiment d'une immense responsabilité pesait sur elle et l'écrasait.

A peine levée, elle écrivit à Gabriel le priant de venir au chalet, tard dans l'après-midi ; elle avait une raison pour cela, c'est que Landry devait lui porter son « au revoir » de bonne heure après déjeuner. La lettre partie, toute la matinée elle essaya de réfléchir, à ce que devaient être ses paroles, sa conduite, son attitude vis-à-vis du bossu ; mais, à vrai dire, plus elle y pensait, plus augmentait son découragement.

A l'arrivée de Landry, elle était pâle à faire peine, avec les yeux rouges, les mains brûlantes de fièvre et la mine d'un condamné à mort.

— Ma pauvre Mina, jamais je n'aurai le courage de vous laisser seule dans un pareil état !

— Pourtant il le faut, Landry !

— Il vaut mieux, en effet, que je quitte le moulin ;

mais je ne vois pas la nécessité d'aller bien loin. Je puis me réfugier dans une auberge qui est sur la grand'-route de la vallée de Refrogne, en face d'Angostrina, à une heure d'ici... Et puis, voyez-vous, Mina, j'accepte de me retirer devant Gabriel, par compassion, mais je tiens à rester tout près, à sa disposition, pour qu'il soit bien entendu que je ne crains ni ses colères ni sa vengeance du premier moment.

— Oh! les colères d'un infirme!...

— Ne vous y trompez pas, ma chère, sa peur du ridicule fait qu'il a cultivé dès l'enfance les moyens de s'en défendre. Tout bossu qu'il est, il est fort capable, s'il croit avoir été trahi et bafoué, de m'en demander raison, et dans ce cas, il est trop habile à tous les exercices du corps, pour que sa bosse me donne des scrupules... Vous voyez donc que, de toutes façons, je ne puis m'éloigner!...

— Mon Dieu! Mon Dieu! que faire?... Ne voyez-vous pas que vous redoublez mes angoisses?... Du moins, promettez-moi, sur l'honneur, que vous ferez tout, absolument tout ce qui sera possible à un homme de cœur, pour éviter une rencontre avec votre ami!

— Cela, sur l'honneur, je le promets!... Du reste, tranquillisez-vous, je crois plutôt que Gabriel sera très accablé, et beaucoup plus occupé d'aller cacher son chagrin, que de me chercher noise.

— Quelle alternative!... Être forcée de désirer que ce malheureux reçoive un coup si fort, qu'il ne songe même pas à en demander raison... Au moins je lui expliquerai bien nos malentendus, je lui dirai... Où prendrai-je la force de lui dire tout cela?... Hélas! combien j'ai été légère et imprudente!

-- Vous avez été simplement trop bonne et dévouée...

Il fut interrompu par un bruit de voix qui partaient du vestibule, — des voix féminines. — Mina jeta dans

la glace un regard sur ses yeux rougis et fit un mouvement de retraite vers sa chambre.... Il était trop tard : une femme âgée, d'une grande distinction, l'air à la fois bon et ferme, entra dans le salon, et, debout sur le seuil, examinait les amants avec une curiosité ardente.

Elle fut un instant avant de prendre la parole, plus émue, sans doute, qu'il n'était dans ses habitudes de le laisser paraître. Enfin elle rassembla toute son énergie :

— Madame, je ne crois pas me tromper, vous êtes Mina Maëlstrom ?

— Oui, madame !

— Moi, je suis la mère de Gabriel!... Voulez-vous me permettre de vous embrasser, mon enfant ?

Plus morte que vive, Mina tendit la joue et reçut les tendres embrassements de M<sup>me</sup> de Murey.

Alors celle-ci se tourna vers Landry.

— Monsieur de Malemort, n'est-ce pas ?

— Lui même, madame, répondit-il en s'inclinant avec respect.

Le visage de la vieille dame s'éclaira d'un bon sourire.

— Je ne puis vous dire librement ici à quel point vous avez conquis mon estime et mon admiration, monsieur... Je n'ose ajouter ma reconnaissance, vous ne l'accepteriez peut-être pas ?

— En effet, madame ! Laissons ce mot de côté, répondit-il un peu sèchement.

— Je n'espérais plus vous rencontrer ici, après l'annonce de votre prochain départ !

— Vous saurez, madame, pourquoi j'ai prolongé mon séjour.

En disant ces mots, il s'approcha de Mina et lui baisa la main pour prendre congé d'elle, puis il sortit, après

avoir froidement salué M<sup>me</sup> de Murey qui l'observait, attristée de son trouble et de sa pâleur, qu'elle attribuait à de tout autres causes que les véritables.

Devant le chalet, Landry trouva Gabriel se promenant de long en large, dans un état de joie et d'effervescence indescriptibles.

— Ah ! pour le coup, mon cher Malemort, mon vieil et bon ami, je vous avais mal jugé l'autre jour, et j'ai à m'en excuser du fond du cœur... Vous avez vu ma mère ? Alors, je n'ai pas à vous apprendre son arrivée. Figurez-vous, qu'au reçu de votre lettre, elle est accourue ici, par le premier train, toute pressée de voir Mina, et très contente que j'en fasse ma femme... Elle n'a pas voulu me dire d'où lui vient cette bonne volonté subite et inespérée... mais, je le sais bien, moi ; c'est votre lettre, votre chère lettre, qui a tout fait !... Allons, vilain bourru bienfaisant, laissez-vous donc remercier !

— Je vous assure que j'ai simplement écrit de Mina ce que j'en pensais, ... il n'y a aucun mérite à cela, répondit Malemort, en cherchant à se dégager des chaudes étreintes du bossu.

— Vous vous moquez, mon ami ! Mais je ne suis pas aussi simple que vous me faites l'honneur de le croire. Si vous n'aviez pas écrit à ma mère des choses tout à fait convaincantes, croyez-vous qu'elle serait venue ainsi, sans prévenir, heureuse presque autant que moi. Lorsque, tout à l'heure, je l'ai vue arriver au moulin, je m'attendais à une scène terrible, je n'osais lui parler le premier, j'avais envie de me cacher au grenier ou sous un tas de fagots... Que vois-je ? Elle m'ouvre ses bras, m'appelle son fils chéri, la bénédiction de sa vie, veut savoir mot pour mot tout ce qui s'est passé entre Mina et moi, veut immédiatement courir ici pour connaître ma fiancée, l'embrasser, l'appeler sa fille... Que sais-je, moi, quelles extravagances elle ne m'a pas ra-

contées?... Et vous voulez me soutenir que ce miracle s'est fait tout seul!

— Serait-il indiscret de vous demander, interrompit Landry, qui subissait avec nervosité ce torrent d'éloquence, pourquoi vous n'avez pas accompagné votre mère là-haut?

— Ma mère a désiré voir d'abord Mina et lui parler seule. Tout à l'heure, elle me fera venir lorsqu'il sera temps. Je lui ai dit que je resterais ici, sous les fenêtres, prêt à monter au premier signal.

Pendant un instant, il savoura cette douce perspective, puis reprit :

— Vous m'accompagnerez, n'est-ce pas, Landry? Vous avez tant fait pour mon bonheur, il faut que vous en soyez maintenant le témoin le plus intime, comme un membre de ma famille, comme un frère!...

— Non, Gabriel, c'est impossible!... Vous savez que je dois partir aujourd'hui et la voiture m'attend sans doute déjà!... Je ne veux pas m'attarder... Quand je serai loin, tâchez de penser à moi sans trop d'amertume!

— Que diable signifie ce pathos! Mais écoutez donc, Landry!... Restez au moins pour accompagner ma mère,... le retard ne sera pas grand, elle doit repartir demain matin.

— Vous verrez qu'elle prolongera son séjour!... Et puis, tout compte fait, je n'irai pas immédiatement à Paris, elle n'a donc que faire de mon escorte. Adieu, Gabriel!

— Au moins, dites-moi où je dois vous écrire!

. . . . .  
— Gabriel! Gabriel! Où es-tu, mon enfant? Viens vite! cria au-dessus de leurs têtes, la voix joyeuse de M<sup>me</sup> de Murcy.

La foudre fût tombée aux pieds de Landry, qu'il n'eût pas été plus atterré qu'en entendant ces paroles et

en voyant à une fenêtre le visage radieux de la vieille dame.

Celle-ci, apercevant alors Landry, parut attristée, comme s'il lui était subitement pénible d'avoir étalé le bonheur de son fils aux yeux de celui qui devait en souffrir beaucoup. C'était à ne pas y croire !

Tout cela dura l'espace d'une seconde, et déjà Gabriel escaladait l'escalier suspendu, avec une rapidité prodigieuse. Au moment de s'engouffrer dans le chalet, il se retourna vers le parc et cria *urbi et orbi* :

— Vous m'écrirez où vous allez, Landry ! j'y compte !

.....  
 Malemort resta quelques instants adossé à un arbre ; la tête lui tournait, son cœur défaillait, ses jambes fléchissaient, ses yeux ne voyaient plus qu'un nuage aveuglant. A quoi pensait Mina ?... Pourquoi n'avait-elle pas profité du tête-à-tête avec M<sup>me</sup> de Murcy, pour tout lui dire ?... Enfin, qu'était-il arrivé ?... C'étaient autant de questions, qui éclataient à son oreille, avec la brutale explosion d'une décharge de mine.

Enfin, hors de lui, l'imagination surexcitée au point d'aller sans effort, du pressentiment à la certitude d'une catastrophe, il oublia tout, ses projets de départ, ses adieux à Gabriel, et résolut d'épier, caché dans un coin du parc, le moment où Mina resterait seule. Dès qu'il verrait sortir M<sup>me</sup> de Murcy et son fils, il se précipiterait au chalet, et saurait, de la bouche même de son amante, à quoi s'en tenir.

Chancelant comme un homme ivre, il se dirigea vers les ifs, où le bonheur l'avait attendu la veille, et se blottit sous leur feuillage noir. Il resta un siècle, à plat ventre, ses yeux brillants de fièvre braqués sur la porte du chalet. Une seule fois, il vit Gabriel qui se penchait à la fenêtre. Une félicité si parfaite était peinte sur le visage du bossu, que, s'il fût resté une [minute de plus

à le montrer. Landry se précipitait hors de sa cachette, fou de rage, et hurlait à la face du ciel et de la terre que Mina était son amante et sa femme et n'appartien-  
drait jamais qu'à lui. Heureusement, Gabriel ne fit qu'une  
rapide apparition et deux heures se passèrent, sans  
qu'un être animé se laissât voir de nouveau.

.....  
Il nous faut maintenant retourner un peu en arrière,  
pour donner aussi rapidement que possible la clef de  
tant d'improbables événements.

Gabriel était au moulin, maudissant les heures,  
gourmandant les minutes, s'extasiant sur le caractère  
de cette peu bouillante Mina, qui l'avait prié de ne pas  
venir de bonne heure. Pour tromper les longueurs de  
son amoureuse attente, il alla chercher asile à la laite-  
rie, où la mère Poulou était occupée.

Battre le beurre est un sacerdoce, qui exige de l'opé-  
rateur une patience extrême. Or, on a pu s'apercevoir  
que, parmi les vertus de la mère Poulou, la patience  
n'était pas la dominante. Il advint donc que la meunière  
accueillit le bossu par une tirade enfiévrée sur l'ennui  
de cette fastidieuse journée. C'était verser de l'huile  
sur le feu, et Gabriel riposta par une philippique exas-  
pérée, où il se déclarait le plus morfondu et le plus  
ennuyé des hommes.

Ces deux irritations, si bien faites pour sympathiser,  
s'en allaient de conserve, s'envenimant l'une l'autre,  
s'exaltant, écumant et moussant, comme la crème au-  
tour du bras nu de la mère Poulou, quand soudain une  
voix brève et calme, assourdie par l'émotion, tomba au  
milieu de cette effervescence :

— Gabriel!

— Maman!

En apercevant sa mère, debout dans l'encadrement  
de la porte, le premier sentiment du bossu fut une im-

pression de méfiance. Venait-elle l'enlever à Mina? Allait-elle lui demander de renoncer au bonheur qu'il était si près de saisir? Ce doute cruel lui traversa douloureusement l'esprit et le fit rester un instant immobile en face de sa mère. Mais deux bras se tendaient vers lui, et ses instincts de créature infirme le portaient à se réfugier contre toute poitrine féminine qui s'ouvrait à lui. Un instant après, il embrassait tendrement M<sup>me</sup> de Murcy et s'abandonnait au bonheur d'entendre cette grave voix maternelle, dont il avait écouté les homélies jusqu'à un âge où les jeunes gens, d'ordinaire, prêtent l'oreille à des voix beaucoup plus éloquentes et douces, mais à coup sûr moins bonnes conseillères.

Lorsqu'elle parvint à comprendre qu'elle se trouvait en présence de la mère de Gabriel, — une vraie grande dame, — la meunière éprouva une terreur respectueuse et un émerveillement, dont le premier geste fut de se frotter les yeux, comme une personne réveillée d'un songe extraordinaire. Dans son trouble, elle se frotta les yeux d'une main trempée de petit-lait, dont les gouttes, en ruisselant sur la farine de ses joues rutilantes, y tracèrent de longs sillons écarlates. Le trouble, l'émerveillement et la terreur de la meunière, ne pouvaient la maintenir longtemps silencieuse. Culbutant seaux de lait, jattes de crème, mottes de beurre, écuelles et tasses, elle se précipita vers M<sup>me</sup> de Murcy et, plantée devant elle, les yeux dans les yeux, se mit à lui dire son fait :

— Madame, vous êtes la maman du plus gentil garçon qu'il y ait sur la terre... C'est doux comme un agneau, c'est bon comme du pain et tendre comme du beurre, ça ne demande qu'à être câliné et dorloté... Depuis qu'il est ici, j'en ai oublié mes oiseaux... Car j'avais autrefois tous les oiseaux du pays dans mon jar-

din, madame; mais je ne sais pas ce qu'ils sont devenus, depuis que je donne la pâtée à cet enfant-là... Si vous venez pour l'emmener, je vous préviens que nous ne resterons pas bonnes amies... Mais je veux bien le partager, ajouta-t-elle avec son gros excellent rire, il y a place pour deux mamans dans le moulin...

— D'autant plus, qu'en réalité, il y a ici deux enfants, répondit M<sup>me</sup> de Murcy, dont l'œil inquiet avait, en passant, glissé un regard par la porte ouverte de Landry.

— Oui; mais le méchant dont vous parlez veut déjà nous quitter.

— Quand donc? demanda vivement la vieille dame.

— Ce soir, à ce qu'il prétend! répondit Gabriel. Mais il n'est pas encore parti!

— Ah! j'ai été bien trompée avec ce garçon-là, soupira la meunière, en secouant la tête. Je pensais qu'il se prendrait d'amour pour la belle voisine du chalet et ne s'en irait jamais de la vallée de Refrogne... Bah! ces gens qui écrivent, ça n'a pas de sang dans les veines!...

Elle s'épongea mélancoliquement la face. Peut-être faisait-elle un retour sur le passé, peut-être songeait-elle au poétique Sirtidou, son cousin. Les cœurs de femmes, même de vieilles, ont des replis insondables, où mille fois téméraire serait de vouloir pénétrer.

— Vous voulez parler de M<sup>me</sup> Maëlstrom, sans doute? demanda M<sup>me</sup> de Murcy avec une touchante naïveté.

— Oui!... Elle est si charmante!... reprit la meunière, arrachée à ses lointains souvenirs. Et bonne!... un ange, tout simplement!... et gentille aussi, allez, pas plus de fierté que moi!... Aussi, figurez-vous qu'autrefois, avant de la connaître, je l'avais en abomination, parce qu'elle n'est pas catholique, et, en général, ces inventeurs de religions ne valent pas le diable. Mais la première fois que je l'ai vue, ici, de tout près, et que

je lui ai parlé, aussitôt après son départ, j'ai dit à Célestine, — ma servante, madame, sauf votre respect, — donc, je lui ai dit : « Vois-tu, ma fille, cette femme-là, c'est un riche caractère!... »

— Alors, on l'aime bien dans le pays? reprit M<sup>me</sup> de Murcy, dont l'œil un peu dur s'attendrissait visiblement.

— Si on l'aime, madame!... Hé, bon Dieu! comment ne l'aimerait-on pas? Elle ne vit que pour les autres! Toujours une bonne parole à la bouche!... Toujours chez les pauvres!... Toujours en quête d'une charité à faire!... Cette femme-là vendrait sa dernière chemise, elle se vendrait elle-même, pour venir en aide à un malheureux!

Quoi que cette dernière partie de l'éloge pût présenter d'hyperbolique, M<sup>me</sup> de Murcy n'eut guère envie d'en sourire. Cela répondait si bien à une espérance qui commençait à s'affermir dans son âme, depuis qu'elle avait reçu la lettre de Landry, — l'espérance que Mina ne se donnait ni par intérêt ni par ambition, mais uniquement par pitié, à son malheureux fils!

Si un homme commet une lâcheté en acceptant le sacrifice d'une femme, nul n'aura la force de reprocher à une mère d'être égoïste pour son enfant et de se réjouir, si une jeune et jolie femme abandonne sa jeunesse et sa beauté à ce fils infirme.

M<sup>me</sup> de Murcy souffrait cruellement du sauvage et fier isolement où s'était retranché Gabriel et sentait, on ne peut mieux, que leur mutuel attachement n'était qu'un bien faible rayon de soleil dans son existence. Et puis, elle pensait avec effroi au jour où cette unique ressource lui manquerait, si elle venait à mourir la première. Il ne resterait à son fils que de rares parents, tous entourés de famille, d'intérêts et d'affections, et peu préoccupés du triste abandon d'un solitaire. Que serait alors la vie de son enfant chéri, dans cet affreux

isolement de cœur qu'il était fait pour sentir plus vivement que tout autre? N'était-ce pas un bienfait inespéré de la Providence, si une femme, comme elle commençait à comprendre Mina, lui apportait non seulement le nécessaire, avec sa tendresse et son dévouement, mais encore le superflu, avec sa beauté et son charme. Du coup, elle voyait le déshérit, le paria dont le sort la tourmentait sans trêve ni repos, rentrer dans les conditions ordinaires de l'humanité et se mettre au rang des plus enviés ici-bas. Aussi, pendant que la meunière parlait, comme elle guettait ses moindres expressions, l'œil étincelant d'espérance mal dissimulée! Comme sa sollicitude de mère cherchait un encouragement dans le moindre indice, si mince qu'il pût être, de quelque source infime qu'il provînt!

Gabriel suivait avec une anxiété facile à comprendre le changement qui se produisait sur la physionomie de sa mère, et son cœur s'épanouissait à mesure que les yeux de celle-ci prenaient une expression plus douce et attendrie. Il eut besoin d'un grand empire sur lui-même pour ne pas sauter au cou de cette excellente, de cette merveilleuse mère Poulou, qui lui préparait un si bon terrain de lutte et dont chacune des paroles, qu'elle débitait avec tant de prodigalité, valait son pesant d'or:

Aussi, ce fut l'âme confiante et le cœur vaillant qu'il conduisit M<sup>me</sup> de Murcy dans sa chambre, et s'enferma avec elle, pour causer du grave événement qui allait changer la face de sa vie.

— Mon cher enfant, dit M<sup>me</sup> de Murcy aussitôt qu'ils furent seuls et avant que Gabriel eût ouvert la bouche, il ne faut pas que tu voies en moi autre chose que la plus tendre et la plus dévouée des amies, prête à tout sacrifier, — tout, entends-tu, — si elle peut assurer par là ton bonheur... Il faut que tu me parles avec une grande franchise... Tu sais toi-même qu'il y a, dans le

passé de Mina Maëlstrom, des choses de la plus extrême gravité... Une mère, moins aveugle dans sa tendresse, eût certainement tout essayé pour t'arracher à elle... Moi, au contraire, je me sens capable de tout oublier et de l'aimer avec toi, si je pense qu'elle le mérite à présent... Mon voyage ici, je t'en donne ma parole, a pour unique motif de m'en assurer. Maintenant, Gabriel, raconte-moi, sans omettre un mot ni un détail, je t'en conjure, tout ce qui s'est passé entre elle et toi... Ce que je viens de dire te fait un devoir d'honneur de ne me rien déguiser...

La moindre parole d'autorité eût trouvé Gabriel prêt à la révolte ; mais il fut pris à l'improviste par l'abnégation de sa mère et si touché de l'effort qu'elle devait certainement faire pour lui parler avec cette bonté et lui laisser entrevoir tout d'abord de si douces perspectives, qu'il se trouva [reporté, à l'instant même, aux jours de soumission et de confiance enfantines. Sa mère venait de reconquérir en un instant toute l'influence que les dernières années lui avaient un peu fait perdre, et Gabriel raconta mot pour mot l'histoire de ses aveux à Mina et de sa rencontre avec elle sur la lande.

A mesure qu'il parlait, M<sup>me</sup> de Murey voyait de plus en plus clairement ce qu'il ne soupçonnait pas, lui ; elle découvrait mieux, mille fois, qu'elle n'avait osé espérer et il lui semblait absolument impossible, rien que d'après le récit de son fils, qu'on pût attribuer à la conduite de Mina le moindre mobile intéressé.

Enfin, Gabriel en arriva au moment où Mina avait répondu par un serrement de main à la proposition d'être sa femme. Elle lui avait fourni d'abord, sur son premier mariage et les causes de son divorce, tous les détails qu'elle lui devait et qui n'avaient en rien altéré l'inébranlable résolution du bossu.

— O ma pauvre Mina, me suis-je écrié, vous eussiez pu vous épargner le chagrin de me raconter tout cela. Croyez-vous que mon amour ne soit pas à l'épreuve de bien d'autres révélations?... Vous avez été malheureuse, je ne veux retenir que cela, pour que mon existence entière soit consacrée à vous faire oublier ce temps maudit... Que m'importe le passé? Il me suffit de vous connaître pour avoir foi dans l'avenir...

— Je crois, en effet, que vous n'aurez pas à le regretter, m'a répondu Mina. L'homme à l'estime duquel je tiens le plus au monde m'a dit, un jour, que la rédemption d'une femme est de trouver, dans sa faute même, des devoirs à remplir et de leur être fidèle... Hélas! celui pour lequel je me suis autrefois perdue ne m'a pas permis de me racheter ainsi... Mais, auprès de vous, Gabriel, je crois que je trouverai une compensation suffisante de devoirs à remplir et j'espère que vous pouvez absolument compter sur moi, pour n'y jamais faillir...

Ici, M<sup>me</sup> de Murey interrompit d'un geste le récit de Gabriel. Peut-être, en toute autre circonstance, eût-elle trouvé que Mina avait trop parlé de devoir à son fils et eût-elle essayé de lui faire observer qu'il était peu glorieux de servir d'expiation aux fautes commises pour un autre. Mais, depuis un instant, un mot absorbait sa pensée et l'empêchait de juger froidement le reste du discours de Mina.

— Dis-moi, demanda-t-elle en se penchant vers son fils, sais-tu quel est cet homme dont l'estime est plus précieuse à Mina que toute autre au monde?

— Ma foi, je ne le lui ai pas demandé! répondit Gabriel en la regardant avec étonnement. Au fait... cela pourrait bien être Landry, car la parole qu'elle m'a citée rentre complètement dans ses théories ordinaires.

Il y eut un long et profond silence, pendant lequel

M<sup>me</sup> de Murcy resta immobile, le sourcil froncé, en proie à un trouble qui se traduisait par un frémissement nerveux de ses mains sur la soie de sa robe. Gabriel la regardait avec une inquiétude mêlée de stupéfaction. Comment eût-il pu se douter qu'il venait de porter un coup peut-être décisif pour son avenir ? Pour M<sup>me</sup> de Murcy, en effet, à qui Malemort lui-même avait révélé sa passion pour Mina, les paroles citées par Gabriel avaient une immense portée et valaient la peine qu'on en prit souci.

Elle se leva et se mit à parcourir la chambre d'un pas saccadé.

— Mon Dieu, pensait-elle, j'attache peut-être une importance exagérée à cette expression ; une femme fait grand accueil à l'estime d'un homme, lorsqu'elle veut poliment mettre son amour à la porte...

Pourtant, il faut que Mina ait abordé un ordre d'idées bien intimes avec Malemort, pour qu'elle lui ait parlé de racheter son passé ; ce sont là des sujets qu'un orgueil féminin ne se résout pas volontiers à traiter, et quand il se les permet vis-à-vis d'un homme, c'est qu'il se livre tout entier à lui...

Cela ne me dit rien qui vaille... D'un autre côté, Malemort, dans sa lettre, ne m'a pas caché qu'il a eu des explications très intimes avec Mina, puisqu'il avoue qu'elle-même a pris la peine de lui dire qu'elle ne l'aime pas. Quelle raison ai-je de douter d'un pareil aveu, fait dans une lettre dictée par un sentiment très délicat ?... Décidément, je me fais, je crois, des montagnes d'une taupinière et, en tenant à l'estime de Malemort plus qu'à toute autre au monde, Mina lui accorde sans doute une de ces consolations, que nous autres femmes savons si bien payer en une monnaie qui a cours forcé dans le cœur des pauvres diables d'amoureux : les belles phrases !...

Sur ce trait, qui lui rappelait d'antiques et agréables prouesses, elle revint s'asseoir en face de son fils, avec un sourire ironique, qui fit comprendre à Gabriel qu'il venait enfin d'échapper à ce péril dont il s'évertuait en vain à deviner la nature.

— Dois-je achever à présent? demanda-t-il presque timidement

— Oui, répondit sa mère.

Alors il raconta que Mina lui avait longuement parlé des difficultés qui les attendaient, avec sa situation de femme, autrefois coupable et divorcée. Il ne fallait pas que Gabriel songeât à la faire vivre dans le monde, ce qui serait courir au-devant de pénibles, humiliantes et inévitables avanies. Il devait se résigner à partager avec elle une existence ignorée, aussi cachée que possible aux yeux de tous. Il eut la naïveté de raconter à sa mère — qui ne put s'empêcher de sourire, — qu'il s'était alors jeté aux pieds de Mina, en lui jurant que cette douce solitude à deux lui semblait mille fois plus désirable, qu'une vie passée au milieu d'un monde indifférent, auquel il faudrait sacrifier les meilleurs instants de leur union.

— Nous nous aimerons sans gaspiller une minute! avait-il ajouté avec fougue.

— J'ose à peine vous l'avouer, maman, continua Gabriel, en fixant sur sa mère un regard suppliant, mais toujours aux pieds de Mina, je lui ai dit que le grand obstacle à notre amour, ce n'étaient pas à mon avis les entraves qui y apporterait le monde, mais plutôt ce que vous, ma mère, en penseriez...

— Est-ce là tout ce que tu as dit? demanda M<sup>me</sup> de Murcy en l'observant avec soin.

— Non, reprit Gabriel en rougissant. Vous m'avez commandé la plus entière franchise, comme un devoir d'honneur, il faut donc que vous le sachiez, j'ai dit

alors à Mina que si vous vous opposiez à mon mariage cela m'enlèverait à coup sûr une grande partie de mon bonheur et mêlerait beaucoup d'amertume à ma joie, mais que rien, pas même votre volonté la plus formelle, ne pourrait m'éloigner d'elle.

— Qu'a répondu Mina ? demanda M<sup>me</sup> de Murey sans s'émouvoir le moins du monde.

— Elle m'a beaucoup parlé de vous, de la façon dont vous m'avez élevé, de votre affection pour moi, qui a été, — je n'ai pas craint d'exagérer en le disant, — la grande et unique préoccupation de toute votre vie. Après que j'ai eu achevé de donner ces détails, elle m'a déclaré que jamais elle ne s'unirait à moi contre votre volonté, et que j'aurais beau dire et beau faire, rien ne changerait sa détermination à cet égard. Mais elle a ajouté, qu'elle irait prochainement vous parler, et croyait pouvoir me répondre, qu'à la suite de cet entretien, vous ne feriez plus aucune opposition à mes projets.

Gabriel avait terminé le récit de la scène, capitale dans sa vie, qui avait eu pour théâtre la lande d'Angostrina.

Sa mère, sans prononcer une parole, se leva et, reprenant sa promenade fiévreuse à travers la chambre, se mit à méditer ce qu'elle venait d'entendre.

Depuis deux jours, un revirement presque complet s'était produit dans son âme à l'égard de Mina. La lettre de Landry avait été le puissant et sérieux agent de cette conversion. M<sup>me</sup> de Murey, qui connaissait l'esprit sceptique de Malemort, par ses livres et sa réputation, et qui avait appris à estimer la droiture de son caractère par son amitié avec Gabriel, et le profond sentiment d'honneur que respirait sa lettre même, n'avait pu lire, sans y attacher une importance très grande, que, si Mina le voulait, il ne tiendrait qu'à elle d'accepter le nom

déjà glorieux et envié du jeune poète. Si celui-ci la croyait digne d'un tel honneur, il y avait de grandes présomptions pour qu'elle le fût réellement.

Sur cette impression favorable, M<sup>mo</sup> de Murey, ayant obtenu de Landry tous les éclaircissements qu'elle en pouvait attendre, avait décidé, en femme énergique que le meilleur moyen de se former un jugement, était de voir par elle-même cette incompréhensible Mina, à laquelle, malgré sa détestable réputation, un instinct secret voulait qu'elle accordât du respect et de l'estime. Elle partit donc sans perdre un instant, avec la pensée que, dans certaines circonstances, une minute d'hésitation peut avoir des conséquences fatales.

Ce qu'elle venait d'entendre et de saisir, entre les phrases de Gabriel, avait achevé de décider son opinion en faveur de Mina, bien que beaucoup de points inexpliqués se présentassent encore à son esprit. Évidemment son fils n'inspirait et ne pouvait inspirer aucune passion, mais il lui paraissait certain qu'il était l'objet d'une sorte de pitié tendre, d'où pouvait résulter, dans l'avenir, un attachement sérieux et durable. Mais comment se faisait-il, — et ce doute torturait l'esprit de la pauvre mère, — comment se faisait-il que Mina, pouvant s'unir à un homme plein de séductions tel que Landry, lui préférât un misérable bossu ? Indépendamment de ses avantages personnels, Malemort devait procurer à Mina des relations très agréables dans le monde littéraire qui l'accueillerait avec plaisir, tandis que Gabriel, loin de pouvoir faciliter à sa femme l'accès du monde très difficile auquel il appartenait, s'en verrait exclu grâce à elle. Mina choisissait donc la solitude avec un être difforme, de préférence à une existence fêtée et entourée, auprès d'un homme d'une trempe peu commune. Il y avait dans cette étrangeté de quoi tourmenter l'esprit d'une femme aussi intelligente, et le

cœur d'une mère aussi dévouée, que M<sup>mo</sup> de Murey.

A la vérité, elle se forgea bien vite une explication sur le récit même de Gabriel. Il pouvait se faire que ses malheurs passés eussent à tout jamais dégoûté Mina de l'amour, et qu'elle ne gardât de ses désillusions qu'un noble désir de racheter sa faute. Sans doute, n'éprouvant pour Landry qu'un médiocre attrait, elle voyait au contraire dans Gabriel l'homme qui lui procurerait l'occasion de se dévouer et de se relever à ses propres yeux. Elle soupirait après une existence de sacrifices et de renoncement ; tandis que la vie brillante et joyeuse offerte par Malemort lui semblait un bonheur immérité, presque un crime. C'est tout cela, sans doute, que Mina voulait lui expliquer lorsqu'elle la verrait, se disait M<sup>mo</sup> de Murey ; c'est comptant sur de tels arguments, qu'elle avait répondu de la gagner à sa cause, et bientôt, la vieille dame en vint à s'avouer déjà convaincue d'avance, puissamment aidée en cela par son amour maternel, auquel se sacrifier pour son enfant semblait chose douce.

Certes, il y avait un grand fond de vérité dans ces réflexions de M<sup>mo</sup> de Murey et même elles eussent été l'expression de la vérité à peu près absolue, trois jours avant, alors que régnait entre Landry et Mina le malentendu qui, pour eux comme pour beaucoup d'autres, avait été la chrysalide, d'où l'amour s'était échappé comme un beau papillon. M<sup>mo</sup> de Murey, qui ne pouvait juger que sur des apparences, fut donc presque fatalement amenée à regarder Mina comme une sainte, s'immolant au bonheur de Gabriel. Une vieille femme en regardant une jeune comme une sainte !... O amour maternel !..,

M<sup>mo</sup> de Murey se promenait encore de long en large ; mais sa démarche devenait moins fébrile, sa physionomie moins préoccupée. Enfin Gabriel, n'y tenant plus,

la saisit au passage et se suspendant à elle comme un enfant, de sa voix la plus douce, d'une voix qui rappelait à sa mère les premières câlineries, les premières tendresses, et les seules joies de sa vie, il lui demanda :

— Maman, je vous en supplie, dites-moi?... Que pensez-vous d'elle ?

— Qu'elle est digne de toi ! répondit sa mère.

Une immense joie inonda le cœur du bossu ; aucun nuage désormais n'obscurcissait plus le ciel pur de sa félicité. Il n'avait pas saisi, dans l'accent âpre de la vieille dame, le dernier cri de son orgueil froissé, du sacrifice suprême qu'elle faisait en livrant le nom de son fils, l'honneur de sa race, toutes ses susceptibilités mondaines, à une aventurière ; car, au moment où elle prononçait le mot qui était un dénouement au roman de Gabriel, par un effet magique, par un mirage qui dura le temps d'un éclair et qui était la dernière révolte d'une nature altière forcée d'abdiquer toutes ses préférences, et de fouler aux pieds tous ses préjugés, Mina la sainte, l'immolée, la dévouée, apparut à M<sup>me</sup> de Murey sous les traits d'une femme sans aveu, qui entraînerait dans l'abîme ceux qui s'attacheraient à elle.

Ce fut tout. Cette vision s'envola, et il ne resta bientôt plus sur le visage de M<sup>me</sup> de Murey qu'une expression de pitié pour ce fils qui, jeune, riche et d'un grand nom, devait s'estimer heureux, grâce à son infirmité, de ce qu'une femme, tout au plus bonne pour un pauvre hère d'écrivain comme Landry de Malemort, voulût bien l'accepter pour époux.

Gabriel avertit sa mère qu'il était attendu à l'heure même à la villa, et que, si elle le désirait, l'occasion serait excellente de voir sa fiancée et de causer avec elle. M<sup>me</sup> de Murey déclara que le plus tôt serait le mieux, et comme elle ne doutait pas que cette entrevue

ne dût affermir ses espérances et confirmer sa résolution d'être pleine de reconnaissance pour celle qui sauvait Gabriel d'un triste avenir, elle ne cessa, tout le long du chemin, de féliciter celui-ci de son bonheur, et finit par se griser elle-même à cette douce pensée, que son pauvre bossu allait enfin connaître les joies de tout le monde.

En arrivant au chalet, elle pria Gabriel de la laisser d'abord entrer seule, puisque Mina avait témoigné le désir de lui parler sans témoins. Nous avons vu comment elle trouva Landry en tête-à-tête avec son amante, et comment celui-ci, au bout de quelques minutes d'entretien où il ne chercha pas à cacher sa froideur, s'en alla, laissant les deux femmes seules.

La première pensée de Mina fut de remercier le ciel du secours qu'il lui donnait, en lui fournissant l'occasion de se confier d'abord à la mère de Gabriel, qui serait là pour préparer son fils à supporter les rudes épreuves qui l'attendaient et pour le soutenir dans les premiers instants de sa douleur. Elle espérait d'autant plus dans cette intervention providentielle, qu'elle ne se faisait aucune illusion sur les insurmontables répugnances que devait éprouver une femme élevée dans le monde et les croyances de M<sup>me</sup> de Murcy, pour une femme au passé scandaleux. Bien que la chaleureuse accolade de la vieille dame ne fût pas faite pour confirmer les prévisions de Mina, elle conserva cependant la certitude de se faire une vigoureuse alliée, dès qu'elle parlerait de renoncer à Gabriel.

Hélas ! cette illusion devait être de courte durée !

Aussitôt que la porte se fut refermée sur Landry, M<sup>me</sup> de Murcy vint à la jeune femme, lui prit les deux mains, la fit asseoir à ses côtés sur un canapé et arrêtant les explications d'un air d'autorité, se mit à parler d'une voix profondément émue :

— Quelles que soient les illusions de Gabriel, illusions

que vous entretenez pieusement dans son cœur, je sais parfaitement à quoi m'en tenir sur ce qui s'est passé entre vous... Ma chère enfant, ma fille, je vous en prie, écoutez-moi... Il m'a suffi de lui entendre raconter sa courte histoire, pour apprécier ce qu'il y a de bonté et d'abnégation dans votre conduite...

— Madame, murmura Mina, courbant la tête, vous me voyez accablée...

— Non, chère petite, vous ne devez pas l'être; laissez-moi tout dire... Ne voyez-vous pas que je veux précisément vous épargner ces explications, qui doivent vous coûter beaucoup, et que cependant mon fils m'a dit que vous vous proposiez de me donner? Passant par ma bouche, elles seront moins délicates à exprimer entre nous... Voulez-vous m'entendre avec la confiance d'une fille pour sa mère?

Mina leva sur elle un regard désespéré, et sa compagne crut y lire un encouragement à poursuivre. Elle le fit avec une bienveillance extrême et une bonté vraiment touchante; car le trouble, la confusion, l'angoisse de Mina, la remplissaient de pitié et avaient achevé de lever tous ses doutes.

— Voyez-vous, mon enfant, je connais votre passé, et je préfère vous en parler aujourd'hui, pour pouvoir entrer ensuite, vous et moi, dans l'avenir, cordialement unies, sans une arrière-pensée dans le cœur.

Elle continua, tenant toujours les mains de la pauvre femme serrées dans les siennes :

— Certes, lorsque j'ai appris la grande faute qui pèse sur votre jeunesse, mon premier sentiment a été celui d'un chagrin violent et indigné!... Je vous épargnerai toutes les suppositions que j'ai faites, — parce que je ne puis vous dire par quelle voie j'en ai été désabusée. Je ne vous en parlerais même pas, si je ne voulais, en en faisant mention, vous montrer combien ma confiance

en vous est raisonnée et réfléchie... Aussi, vous pouvez m'en croire, si je vous dis que je vous regarde désormais comme une créature profondément honnête et loyale. S'il y a eu des taches dans votre existence, le dévouement du cœur, — cette grande, cette unique vertu que nous ayons vraiment en propre, nous autres femmes, — sera capable de les effacer... Ma chère Mina, quand même j'ignorerais ce que je sais, il suffit de vous voir avec ce regard si franc, si timide et si bon, pour croire en vous. Mon existence a été honorée de tous, je suis entourée du respect du monde, je n'ai pas à rougir d'un seul instant de ma vie; eh bien, ma fille, je vous regarde comme mon égale...

Ne recevant pas de réponse, elle reprit :

— N'allez pas croire qu'il me faille faire le moindre effort ni le moindre sacrifice pour vous parler de la sorte, et que les difficultés dont je demande ma part, entre mon fils et vous, vis-à-vis du monde, soient capables de diminuer le sentiment de bonheur que j'éprouve, de ce qu'une charmante femme consent à rendre un peu heureux mon Gabriel. Les convenances sociales et les vanités mondaines paraissent bien peu de chose, allez, lorsqu'on les envisage à côté des problèmes intimes de la vie... Mais pourquoi m'écoutez-vous ainsi, comme si vous n'aviez pas en moi la meilleure des mères?... Venez donc dans mes bras!...

Mina, la fière Mina, l'écoutait en effet, immobile comme une statue de pierre, et, à la fin, au lieu de venir dans les bras de M<sup>me</sup> de Murcy, elle se laissa glisser à ses pieds, à genoux, le rouge de la honte sur le front, tremblante comme une feuille, sans force pour parler, pour dire ce qu'il fallait absolument avouer.

— Mina, relevez-vous, je vous en prie! A quoi pensez-vous?... C'est ici, sur mon cœur, qu'est la place de la femme de mon fils!

Mina, elle aussi, voulut à ce moment-là crier de toutes ses forces : — Je suis l'amante, je suis la femme de Landry. — Mais les paroles expirèrent sur ses lèvres, et défaillante, de grosses larmes dans les yeux, elle se laissa soulever par M<sup>me</sup> de Murcy, qui la garda étroitement serrée sur sa poitrine.

Ah ! elle avait cru qu'il lui serait plus facile de parler à la mère ! d'affronter le regard de cette femme, se levant hautaine et méprisante, déjà presque vengée du malheur de son fils ! Et, au moment où on venait de lui montrer son passé racheté, sa place marquée parmi les plus pures, au moment où on lui disait de porter le front haut et d'entrer parmi les calmes élues de l'existence, il lui faudrait confesser ses fragilités de femme deux fois faible, courant aux ivresses de la poésie et de la passion, comme d'autres aux austérités du devoir. Elle n'en eut pas la force ; elle cacha sa figure contre la poitrine de sa compagne et sanglota.

Alors, M<sup>me</sup> de Murcy lui parla comme à une enfant, la caressant, la calmant ; lui montrant les doux et rians côtés de l'avenir ; une existence calme, loin du monde, un peu triste, mais remplie par les satisfactions d'une conscience tranquille. Elle lui parla beaucoup de Gabriel, lui disant que se donner à lui, c'était le sauver du désespoir, — et, tendre et aimant comme il l'était, — d'une mort prématurée. A mesure que Mina entendait ces paroles, il lui semblait qu'un réseau invisible, mais d'une invincible ténacité, l'enlaçait. Cette mère la serrait contre son cœur, en lui disant que ce cœur serait brisé avec celui de son fils le jour où elle découvrirait s'être trompée dans son jugement sur sa fille d'adoption, et plus la pauvre Mina écoutait ces choses, plus elle sentait que tout l'abandonnait, qu'elle avait été trop loin pour reculer, que de terribles reproches, d'implacables malédictions tomberaient sur sa tête.

Elle pleurait silencieusement, presque morte de peur et d'angoisse.

Une sorte de lâcheté s'emparait d'elle, l'inertie des naufragés qui se laissent rouler par la vague, jusqu'à ce qu'elle les entraîne dans les profondeurs. Elle avait perdu conscience de ce qui se passait autour d'elle, et, dans son égarement, ne voulait plus qu'une chose : échapper à la honte ! Lorsque sa belle-mère future lui demanda enfin la permission d'appeler Gabriel, Mina inclina faiblement la tête, comme si elle la livrait à la hache d'un bourreau, et, un instant après, l'infortuné bossu couvrait les mains de sa fiancée de baisers pressés et courts, des baisers de timide.

.....  
 A l'ombre de son if, Landry, pendant ce temps, passa de terribles heures. Il râlait presque, suffoqué de colères contenues. Enfin, il vit sortir Gabriel et sa mère, cette dernière un peu pensive, écoutant avec un sourire mélancolique son bonhomme d'enfant qui parlait, riait, gesticulait avec l'abondance et la prodigalité d'un homme parvenu au faite de la félicité humaine.

Qu'ils passèrent lentement sous les yeux de celui qui les regardait avec une rage infernale ! A peine eurent-ils disparu, que Landry se leva d'un bond, et, courant comme un forcené, l'œil hagard, la bouche écumante, arriva dans le salon où Mina Maëlstrom, accroupie devant le canapé, sanglotait la tête dans les mains.

Au bruit de la porte qui se refermait avec violence, elle regarda plus pâle que la mort.

Devant elle était debout son amant, livide, cherchant une parole à la hauteur de son indignation.

— Landry, tuez-moi plutôt ! murmura-t-elle faiblement.

— Ainsi, vous l'épousez !

Elle fit signe que oui.

Il y eut un épouvantable silence, entrecoupé des hoquets convulsifs de Mina, pendant lequel ils se regardèrent, les tempes gonflées de sang, la poitrine frémissante.

— Voulez-vous me dire pourquoi vous m'abandonnez ainsi ? demanda Landry avec un calme effrayant.

— Landry ! Landry ! J'ai été faible, j'ai été lâche !... Il y avait des années que je n'avais parlé à une femme de mon rang !... Je n'ai pas pu... non, je n'ai pas trouvé la force, au moment où elle me tendait la main, de lui dire, que moi, si coupable déjà dans le passé, j'avais violé les promesses faites à son fils !...

— Et vous croyez que j'accepterai cela !... Ne me devez-vous donc rien, à moi ?... S'il le faut, j'irai, je dirai que je suis votre amant !... Vous me poussez à la folie ! Eh bien, soit ! Le sort en est jeté ! Entre Gabriel et moi, c'est un duel à mort !

— Vous oubliez qu'il y a une autre solution : c'est que je meure !

— Vous ?

— Moi !... Ah ! je vous le jure, accomplissez votre menace, livrez notre secret, désespérez Gabriel, et je me tue !

Elle s'était redressée, résolue, courageuse, la parole vibrante, le regard ferme. Incroyablement faible devant la tendresse, lorsqu'elle était heurtée, elle pouvait en un instant porter l'énergie à son comble.

Pourtant, violente ou non, faible ou ferme, énergique ou lâche, elle aimait. Aussi reprit-elle d'une voix suppliante :

— Landry, je vous en conjure, ayez pitié ! Ne me poussez pas à bout !... Je vous aime pour la vie, je ne vous retirerai pas ce que j'ai donné... Vous serez mon amant !... Toujours !...

— Mais, malheureuse, rugit Landry, savez-vous que

j'ai failli perdre ma jeunesse, mon intelligence et ma vie, dans cet enfer où vous me proposez de rentrer !...

— Et moi, Landry, croyez-vous que je ne sache pas par expérience, tout ce qu'il y a de hontes, d'angoisses et de tourments dans la trahison ? Croyez-vous que je n'aie pas payé mes fautes aussi cher que vous les vôtres ?... Et pourtant, tout cela, je suis prête à le recommencer, ... tant je vous aime !

— Certes, et moi aussi, je serais prêt, pour vous avoir, à supporter encore toutes les humiliations, les ironies, les atroces jalousies, par lesquelles j'ai passé autrefois, si vous étiez mariée, s'il le fallait absolument... Mais vous êtes libre, vous n'avez qu'un mot à dire, et vous êtes ma femme, devant Dieu et devant les hommes !...

— Ce mot, je ne le dirai pas !... J'ai besoin de ne pas chercher, en toutes choses et toujours, mon seul bonheur !... Je veux, une fois dans ma vie, m'oublier tout entière et songer uniquement à d'autres... J'ai besoin de m'estimer moi-même !... Dites que je prends un étrange moyen pour me réhabiliter à mes propres yeux ! ricanez tant que vous voudrez, libre à vous !... C'est ma ferme et inébranlable résolution d'agir comme je le fais... Je me sacrifierai à Gabriel... et quant à vous, je tâcherai que vous souffriez le moins possible du mal qu'ont amené mes hésitations et mes faiblesses !...

— Non, je n'en souffrirai pas ! s'écria Landry avec un emportement extrême ; car le jour où vous serez à Gabriel, je me tuerai !...

— Landry !

— Ah ! je vous en donne ma parole la plus sacrée, je me tuerai !... Vous m'avez appris, tout à l'heure, à user de cet argument, j'en use... Agissez maintenant comme vous l'entendrez !

A ces mots, toute l'énergie de Mina l'abandonna ; elle

se jeta aux pieds de Landry, s'attachant à ses genoux, lui prenant les mains, le visage baigné de larmes, pouvant à peine balbutier quelques mots :

— Landry !... par pitié !... montrez-moi un peu d'amour !...

Il resta sombre et hautain, le visage dur, l'œil fixe, avec une expression d'implacable résolution. Alors Mina le repoussant, se laissa tomber sur le plancher, perdue, abîmée dans une crise d'affreux désespoir. Enfin, elle sentit qu'on se penchait sur elle, que deux bras la soulevaient de terre, que la bouche de Landry se posait sur ses pauvres yeux, que la voix de Landry parlait à son oreille :

— Mina, ma chère petite Mina, je vous en supplie à mon tour, si vous m'aimez, si vous voulez que je vive, abandonnez ces folles idées de sacrifice... Vous ne pouvez pas, cependant, chercher une expiation de vos anciennes fautes dans de nouvelles hontes !... Dieu vous envoie un homme que vous aimez, acceptez ce don du ciel, c'est là que vous trouverez la véritable estime de vous-même, dont vous parliez tout à l'heure, et non dans les dégoûts d'un amour que vous ne partagerez pas... Mina, ne croyez pas qu'en résistant à vos prières, j'y mette de la dureté, de l'obstination ou de l'égoïsme : vous ne savez pas le mal que me fait la vue du désespoir où vous êtes !... Mais, quand je donnerais ma parole d'honneur de ne pas mourir le jour où vous épouserez Gabriel, je suis certain que je n'aurais pas la force de la garder... Tenez, Mina, je serai faible, je serai lâche autant que vous, pour vous, avec vous !... Je comprends que vous n'osiez pas supporter la vue du chagrin de Gabriel et ses reproches ; j'admets que M<sup>me</sup> de Murcy et son indignation vous fassent peur... Alors partons, fuyons ensemble ce soir ou demain... Une voiture est prête et m'attend ; dans une heure, nous pourrons

être partis!... N'est-ce donc rien, que je consente à me sauver comme un voleur et un poltron, à vous enlever comme si je n'avais pas le droit de vous prendre?... Mina, voulez-vous me suivre, ma chère âme? Le voulez-vous, ma bien-aimée?... Dites?...

Il s'était assis, la tenant toujours serrée dans ses bras; elle l'écoutait les yeux fermés, presque évanouie, semblable à une morte.

Pourtant elle pensait, elle parvenait à réfléchir et à prendre un parti, au milieu des doutes, des désolations, des trances, qui l'assaillaient de toutes parts. Au bout d'un instant, elle regarda Landry et lui parla d'un ton décidé, qui n'admettait pas de réplique :

— Mon ami, je ne serai pas à Gabriel, mais tant qu'il vivra, je ne serai pas à vous non plus!... Vous avez raison de refuser ce que je vous offrais dans la folie de mon cœur!...

Landry la laissait dire, stupéfait, ne comprenant pas encore bien; il la pressait toujours contre son cœur, tandis que ses lèvres murmuraient encore d'un mouvement machinal :

— Dites, chère petite Mina, voulez-vous fuir avec moi?

— Non, mon ami, non, cher Landry! Vous partirez seul dès demain, ou plutôt vous emmènerez Gabriel avec vous!... Entendez-moi bien, je suis et reste votre amante, vous avez ma foi! Le jour où cela sera possible, je serai votre femme... Mais, j'y suis absolument résolue, je ne veux pas dire à Gabriel que je ne puis être la sienne parce que je vous appartiens déjà... Il doit croire, jusqu'à son dernier soupir, qu'un malheur imprévu, quelque chose que je suis obligée de taire et qui se rapporte à mon passé, n'empêche de réaliser nos projets d'avenir... Nous ne pouvons plus vivre ensemble, mon pauvre Landry!

— En ce moment, c'est impossible, j'en conviens, mais un peu plus tard ?

— Hélas ! répondit-elle en souriant à travers ses larmes, mon courage ne va pas jusqu'à jurer de ne plus vous voir !... Mais nos entrevues ne pourront être que bien rares et courtes !

— En tout cas, rien ne peut m'empêcher de faire de longs séjours dans la vallée de Refrogne !

— Si, Landry ! Moi je puis vous en empêcher, en vous priant de ne pas le faire. Je veux que, vis-à-vis de Gabriel et de sa mère, aucun soupçon ne puisse jamais m'atteindre ; et cela ne serait pas, si chaque année vous veniez vous établir pendant des semaines dans ce coin perdu, où moi seule pourrais vous attirer.

— Alors, Mina, c'est presque une séparation absolue que vous exigez ?

— Presque ! mon pauvre ami.

Tout le courage de Landry l'abandonna ; il se leva précipitamment et en chancelant se dirigea vers la fenêtre.

Oh ! quelle était belle la riante perspective de la vallée de Refrogne ! et qu'il la contempla longtemps !

Au milieu du salon, Mina, debout, hésitante, versait des larmes bien amères ; elle vint enfin s'appuyer sur l'épaule de Malemort, toute câline, essayant de sourire :

— Mon bien-aimé, il nous reste ce soir ; venez lorsque la nuit sera close... Vous trouverez le chalet ouvert ; Agnès couche du côté opposé à la porte d'entrée et ne pourra ni vous voir, ni vous entendre... Il faut que d'ici là vous vous montriez au moulin ; moi, pendant ce temps, j'écrirai à Gabriel et à sa mère deux lettres, qu'ils recevront demain matin... Des lettres d'adieux... A aucun prix je ne puis les revoir.

— Et vous ordonnez que je parte le même jour qu'eux ?

— Oui, Landry... Ainsi, c'est entendu, à ce soir, n'est-ce pas ?... Cette journée a été trop triste, il faut que nous nous quittions sur un bon souvenir !

— Mais nous nous quitterons ! soupira Landry navré, et il partit abimé de douleur.

Au-dessus de sa tête, dans le ciel rempli des fauves rayons du soir, des pigeons ramiers se poursuivaient, entourés d'une auréole de lumière blonde, tandis qu'il s'en allait répétant d'une voix brisée : « Nous nous quitterons !... »

## XXIII

— Diou vivan ! en voilà-t-il pas une histoire !.. Ah ! les cachottiers ! ils ne nous avaient pas raconté que M. Gabriel se mariait... Ils s'en allaient comme ça, tous les jours à la villa, sans avoir l'air de rien... Moi, je l'avais bien dit à Célestine : « Tu verras, ma fille !... »

La mère Poulou se mit à dégoïser ce boniment sur le pas de la porte du plus loin qu'elle aperçut Landry. Mais, à mesure qu'il approchait, elle baissait de ton, et, lorsqu'il fut tout près, elle acheva à voix basse :

— Tu verras, ma fille !... Ce coquin de Landry reluque la jolie dame... je ne te dis que ça... Eh bien, je m'étais mis le doigt dans l'œil... Hé ! Hé ! Hé ! que voulez-vous ? On dit des fois : « — Les bossus sont malins ! » — Je crois bien que oui, moi, et que le nôtre n'a pas dû faire la bête, pour attraper ce morceau-là.

Pour terminer, elle ajouta confidentiellement, dans l'oreille du malheureux poète :

— C'est égal, à la place de la dame, j'aimerais mieux un mari pas si malin et bâti comme vous, monsieur... A vous deux, vous auriez fait une jolie petite paire !

Quel désagréable caractère que ce Landry ! de ne paraître nullement enchanté des gracieux compliments de son hôtesse. Peu s'en fallut que son oreille, semblable à une sensitive de chair, ne se refermât, tandis que la grosse femme y soufflait ses aimables propos.

— Où est Gabriel ? demanda-t-il brusquement. La voix du bossu éclata joyeuse au fond du corridor et se chargea de la réponse.

— Par ici, Landry, arrivez ! Pourquoi m'avez-vous abandonné, méchant ?... Vous voyez bien que vous n'êtes pas encore parti !... Enfin, je suis trop heureux pour vous garder rancune... Dites donc, ajouta-t-il d'une voix plus posée, ma mère doit passer la nuit au moulin ; vous seriez bien gentil de lui céder votre chambre, qui est la meilleure de la maison. Je vous ferai don de la mienne en échange.

— Du tout ; vous garderez votre chambre, et votre mère aura la mienne. Je vais déménager tout de suite, et faire porter mes bagages à l'auberge qui est au fond de la vallée, sur la grand'route. J'y coucherai de façon à pouvoir m'éloigner demain de grand matin.

— Comme vous voudrez, Landry !... Je suis tout triste de vous voir partir !

— Et moi de vous quitter, mon cher ami ! Mais nous nous reverrons... Laissez-moi maintenant ; je vais emballer mes affaires, et tout à l'heure, je vous dirai adieu.

En arrivant dans sa chambre, Landry eut un frémissement douloureux. C'est là qu'il venait d'aimer et souffrir pendant deux mois, et, autour de lui, chaque meuble, chaque lézarde des murs, chaque poutre du plafond, disait quelque chose à son cœur, évoquait un souvenir triste ou un sentiment très doux. Il lui sembla qu'il se trouvait entouré, pour la dernière fois, de vieux amis qu'il ne devait plus revoir.

Il commença par ranger ses livres et ses papiers. La première chose qui lui tomba sous la main, fut son cahier d'*Etapes*. Il l'ouvrit et le parcourut lentement, comme s'il voulait revivre en quelques minutes les longues douleurs et courtes joies des jours écoulés. Plus

d'une fois, au souvenir d'un chagrin représenté vivement à son esprit par une ligne, ses lèvres tremblèrent d'un de ces mouvements nerveux, avant-coureurs des sanglots. Mais, hélas ! pas une fois, les rares passages qui pouvaient lui remettre en mémoire des instants de bonheur ne le firent sourire. Enfin il tourna la page au haut de laquelle étincelait en bonnes grosses lettres le mot *Épilogue*. D'un mouvement brutal, avec un éclair de fureur dans les yeux, il arracha de son cahier cette pauvre feuille écrite dans la joie de son cœur, la froissa et la lança sur le plancher, du même geste tragique que s'il eût jeté à la mer tout son avenir.

— Que faisais-tu là, s'écria-t-il ironiquement, pauvre page étourdie ? Place à la déroute ! Nous allons la voir refleurir de plus belle.

Et puis il continua tristement sa besogne, empilant chemises, caleçons, mouchoirs, chaussettes, dans un beau désordre qui, pour être l'œuvre d'une main d'auteur, n'était pas un effet de l'art.

Au moment de fermer ses valises, il s'aperçut qu'il avait oublié d'y mettre un revolver resté pendu à la muraille.

— J'ai envie d'en faire don au père Poulou ! murmura-t-il... Bah ! gardons-le... Bonheur, calme et repos sont peut-être au fond de ce petit trou noir, — et, en disant cela, il appliquait complaisamment son œil au bout du canon.

Ce monologue, où il n'est pas impossible que le jeune auteur ait un peu cherché à singer Hamlet, fut interrompu par un coup discrètement frappé à la porte. Hélas ! ce ne fut pas la jeune, belle et poétique Ophélie qui entra, mais la vieille et austère M<sup>me</sup> de Mürcey.

— Monsieur, dit-elle, j'ai appris que vous alliez partir à l'instant et je n'aurai probablement pas de longtemps l'occasion de vous voir. Je n'ose vous témoigner

des sentiments qui vous seraient pénibles... et pourtant, je ne puis me résoudre à ne pas venir au moins vous tendre la main !

— Vous en savez assez sur moi, madame, pour vous douter que cette journée me laisse un souvenir affreux. Ne m'en veuillez donc pas, si je reçois tristement l'honneur que vous me faites.

Elle le regarda fixement, cherchant à lire dans sa pensée. Certes, elle n'exagérait pas en parlant de ses sentiments de profonde reconnaissance. Landry, par sa lettre, lui avait loyalement fait comprendre que Mina n'était pas une intrigante, et que, si elle acceptait Gabriel, c'était uniquement par pitié et par compassion, et non par égoïsme. La fatalité avait même voulu que Landry tournât sa lettre de façon à laisser entendre qu'il avait été repoussé. M<sup>me</sup> de Murey appréciait à leur juste valeur toutes ces confidences, et jugeait qu'elles ne pouvaient venir que d'un homme digne de la plus haute estime. Il était donc tout naturel qu'elle cherchât à lui en témoigner dans la mesure du possible. Pourtant, cette œuvre de justice n'était pas absolument pure de tout alliage, et la reconnaissance de la vieille dame était un peu comme ces rares paillettes d'or qui étincellent dans des monceaux de sable, au fond des fleuves.

En bon français, si elle venait tendre affectueusement la main à Landry avant son départ, c'était en partie par un sentiment de gratitude et beaucoup par un ardent désir de savoir ce qui s'était passé le jour même entre Mina et lui : ce n'était pas obéir uniquement à un accès de curiosité féminine, qui, en pareilles circonstances, eût été d'une indiscretion cruelle. Avant tout, elle était mère et très bonne mère ; le bonheur de son fils voulait qu'elle sût le mieux possible à quoi s'en tenir sur les rapports de Landry avec Mina.

Ses mobiles secrets étaient donc grandement excusables.

Elle reprit, après un long examen pendant lequel le visage de Malemort ne lui avait rien révélé, sinon que le pauvre garçon venait de passer une terrible journée d'angoisses :

— Vous allez peut-être me trouver bien importune... Mais vous avez dit ce matin que je saurais la raison qui vous a fait retarder votre départ jusque maintenant... Seriez-vous disposé à me la dire ?

— Ce matin, madame, j'ai prononcé une parole imprudente, veuillez l'oublier.

— Il faudrait alors que je pusse oublier aussi l'état où vous étiez, Mina et vous, lorsque je suis entrée dans le salon, votre pâleur, et le visage encore mouillé de larmes de Mina... L'honneur de mon fils exige que...

— Si vous avez des doutes sur M<sup>me</sup> Maëlstrom, répondit vivement Landry, votre devoir est d'empêcher votre fils de l'épouser. Mais quant à me faire accepter un entretien de la nature de celui que vous cherchez en ce moment, je regrette infiniment, madame, d'être forcé de vous dire que vous n'y réussirez pas !

— Puis-je savoir, du moins, si un pareil refus est dicté par un sentiment d'honneur, ou dois-je l'attribuer à ce que des plaies trop récentes vous rendent cette conversation douloureuse ?

— Madame, cette conversation m'est extrêmement pénible, n'en doutez pas !

— Un dernier mot, monsieur, et je m'en vais. Avez-vous revu Mina depuis que nous l'avons quittée ?... Je vous en supplie, dites-moi au moins cela ?...

— Au nom du ciel ! madame, quel plaisir trouvez-vous à me torturer en pure perte ? s'écria Landry avec emportement.

Interdite, M<sup>me</sup> de Murcy recula vers la porte, compre-

nant qu'il n'y avait plus un mot à dire et que toutes les habiletés échoueraient devant l'inébranlable résolution de Landry.

Voyant qu'elle se disposait à quitter la place, il l'arrêta d'un geste :

— Madame, vous êtes ici chez vous, c'est à moi de sortir... Acceptez mes excuses et croyez, du moins, qu'à partir de maintenant je n'éveillerai plus vos inquiétudes, car je dis adieu ce soir à la vallée de Refrogne !

Elle salua d'une inclination de tête et resta seule.

Devant le moulin sont groupés tous ses braves habitants, ces bonnes âmes à peu près aussi blanches que leurs vêtements enfarinés.

Ils entourent Landry, l'embrassent, lui serrent les mains et lui crient aux oreilles de tendres adieux :

— Fi ! le vilain ! qui va nous oublier..., qui dira dans huit jours : la grosse maman Poulou, qué que c'est que ça ? s'écrie l'excellente femme, en mouchant bruyamment sa face apoplectique.

— C'est qu'il va revoir sa bonne amie, aussi ! continue Célestine. Ah mon Dieu ! quand elle le verra (ici elle prend une petite voix flûtée) : O mon Landry... (elle imite le bruit d'une foule de baisers). Qu'est-ce qu'ils ont fait de toi là-bas ?... (nouvelles imitations). As-tu été sage [au moins ?... (nouvelles imitations). As-tu bien pensé à moi ?... (nouvelles imitations). Comme il est devenu noir ! Comme il est maigre ! Comme il est sec à embrasser !... (elle termine par une intarissable série d'imitations).

— Allons, les femmes, allons !... Aidez-moi donc, Diou vivan ! Vous voyez bien que je n'en viendrai jamais à bout tout seul ! grogne le père Poulou, qui sue sang et eau pour faire tenir sur le dos du baudet la valise du voyageur.

— Ce que c'est, pourtant, qu'un bagage littéraire ! s'écrie Gabriel. Que c'est taquin et animé d'un mauvais esprit ! Que c'est difficile à discipliner et à mettre en place !

A ce moment, le maudit bagage, qui avait l'air d'être solidement arrimé, donne raison au bossu en faisant une culbute complète et venant se loger, sens dessus dessous, entre les quatre pattes de l'immobile baudet.

Hélas ! ce bas monde est si mal fait, qu'on a beau être immobile, cela ne suffit pas toujours pour éviter les horions. Le baudet l'apprit à ses dépens : on l'accusa de se gonfler le ventre pendant qu'on serrait les cordes et il reçut pour récompense une maîtresse volée de coups de bâton. L'âne du sieur Poulou n'avait pas été à l'école, et l'histoire de la grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un bœuf, lui était inconnue.

Cependant la faconde de Gabriel était intarissable ce soir-là, et il reprit en riant.

— Voyez pourtant, Landry, si au lieu de se loger sous le ventre de l'âne, vos œuvres étaient venues se placer entre ses deux pattes de devant, vous aviez votre premier lecteur !

— En revanche, j'ai mon premier critique ! s'écria l'auteur en montrant du doigt le baudet : le bagage littéraire avait glissé à terre et l'animal sournois en témoignait tout le soulagement possible, sans égard pour la reliure... pardon ! pour la valise.

— Ah vous êtes beau joueur ! déclara Gabriel devant le calme de Malemort.

— Vous l'avez dit, mon ami ! répliqua celui-ci en le regardant fixement.

Enfin tout rentra dans le devoir, âne, charge et le reste. Le moment suprême de la séparation était venu. La mère Poulou prit Landry par les épaules et le considéra avec attendrissement :

— C'est vrai, pourtant, que notre soleil l'a rendu tout noir. On dira qu'il a embrassé des charbonnières !

Pour toute réponse, il embrassa cordialement quatre joues de meunières, serra la main de Gabriel et partit d'un pas rapide. Il avait les larmes aux yeux et le cœur gros.

Autour de lui, les oiseaux favoris de M<sup>me</sup> Poulou se balançaient sur les branches de lilas et de pommiers en chantant leurs chansons d'été. Ce n'étaient plus les roulades enflammées, les appels plaintifs, les égossillements passionnés, les mélodies expirantes du printemps. C'étaient de petits coups de sifflet brefs et légers, des trilles moqueurs, qui semblaient narguer son âme en deuil. Les nichées s'étaient envolées ; les jeunes, un peu niais, cramponnés aux branches pour ne pas perdre l'équilibre, écoutaient les conseils des vieux. Ils apprenaient sans doute que, lorsqu'on arrive à l'âge d'aimer, le secret du bonheur est de savoir tirer des accents d'une harmonie divine d'un cœur glacé. Un vieux merle surtout, perché au faite d'un orme, sifflait toutes ces choses d'une façon si comique, que Landry, le poète, lui jeta un triste regard de reproche ; car Landry, le poète comprenait passablement le langage des oiseaux qui gazouillent dans les buissons et de la brise qui fait vibrer les arbres.

Au moment où il disparaissait à l'angle de la haie du jardin, il s'entendit appeler et tourna la tête. Sur le seuil du moulin, la meunière et Célestine agitaient les bras en signe d'adieu, et le gentil moulin lui-même, avec de joyeux éclairs de soleil plein ses vitres et des paillettes diamantées s'envolant de sa roue, avait l'air de lui sourire. Il essaya, mais vainement, de rendre un sourire à ces démonstrations amicales, tandis que le père Poulou disait à l'oreille de son âne :

— Quelle race que les femmes ! Quand on s'en va, ça

fait des tendresses à n'en plus finir, quand on revient, ça ne vous connaît plus !

Le baudet n'eut pas l'air d'entendre, Landry non plus, chacun marchant le front penché vers le sol, chacun portant sa lourde charge.

Après avoir serré la main de son ami, Gabriel alla rejoindre sa mère dans l'ancienne chambrette de l'exilé. M<sup>me</sup> de Murey était sortie très tourmentée de son entrevue avec Malemort, et son fils, malgré son aveuglement d'homme au comble de ses vœux, s'en aperçut. En vain voulut-il pénétrer la cause de cette préoccupation, sa mère resta muette, empêchée, par un sentiment de compassion, de venir alarmer le bonheur de son enfant chéri, peut-être sans motif sérieux. Elle se promit seulement d'observer Mina de très près.

Tandis qu'elle s'absorbait dans ses réflexions, Gabriel arpentait la chambre à grands pas, visiblement impressionné par la tristesse de sa mère. Il la connaissait assez pour sentir qu'elle cachait quelque chose, et se creusait la tête avec anxiété, sans pouvoir deviner quoi. Or il arriva que, dans son va-et-vient, il heurta du pied une boulette de papier qui traînait à terre, et qui roula devant lui. D'un mouvement machinal, il se baissa, la ramassa, la déplia et la lut. C'était le joyeux et confiant épilogue des *Étapes d'une Déroute*.

A cette lecture, sans qu'il pût bien s'expliquer pourquoi, il eut un atroce serrement de cœur. Quelle était cette immense et subite joie qui avait réconcilié son ami avec un passé douloureux ? Quelle relation devait-on supposer entre l'événement qui avait mis fin aux jours de déroute et les allures mystérieuses que revêtaient depuis quelque temps les rapports de Landry et de Mina.

Pour la première fois, les serpents de la jalousie

mordaient le cœur de Gabriel, et leur venin y répandait son brûlant poison. Il eut pourtant la force de se contenir en présence de sa mère, et de ne pas lui montrer sa funeste trouvaille. Il alla cacher ses tourments et méditer ses affreux doutes dans le coin le plus reculé du jardin.

## XXIV

La nuit était déjà noire lorsque Landry arriva devant le chalet. Une lumière brillait aux fenêtres du salon, et le reste de la maison dormait d'un profond sommeil. Le moment était venu, pour le poète, d'aller au rendez-vous de son adorable amante.

Il la trouva au haut de l'escalier. Elle l'attendait, la tête enveloppée d'une mantille blanche, qui se détachait au milieu des ténèbres comme l'impalpable suaire d'un fantôme. Pourtant, jamais réalité ne fut plus tangible que la jeune et jolie femme qui se jeta dans les bras de Landry et lui donna un baiser où elle mit toute son âme.

Il l'entraîna dans le salon, et là, ils se regardèrent pendant longtemps, les yeux dans les yeux, sans rien dire, mais se comprenant à merveille, car ils avaient l'air aussi triste l'un que l'autre.

Le cœur de Mina, comme celui de toute femme qui aime d'un amour ardent et impétueux, était capable dans le même instant du plus grand héroïsme et des plus étranges défaillances. C'est une chose si rare et belle qu'un ardent et impétueux amour dans un cœur de femme, qu'on ose jeter les yeux sur les combats intimes de Mina, sans crainte de la dépoétiser.

Oui, elle avait pu, dans le premier mouvement de terreur et de désespoir, proposer à Landry de rester son amant, tandis que Gabriel goûterait son bonheur en aveugle. Elle, qui avait déjà fait le triste apprentissage

des révoltes de conscience et des déchirements de cœur d'une femme infidèle, avait été prête à recommencer son épouvantable existence de trahison et de fausseté, lorsque ce Landry, qu'elle aimait plus que tout au monde, était venu furieux, affolé de rage, de passion et de désespoir, lui demander compte de sa faiblesse. Ce délire avait été de courte durée. Depuis le matin, un peu de calme était rentré dans son âme. L'idée que par le sacrifice absolu de son bonheur, elle allait reconquérir l'estime d'elle-même et se rendre la délicate fierté qui faisait le fond de sa nature, eût presque mis une sorte de douceur dans sa désespérance, sans la pensée qu'elle brisait l'avenir de Landry en même temps que le sien. Aussi, lorsqu'elle se trouva en face de lui et jeta les yeux sur son visage rendu méconnaissable par les angoisses de la journée, ce dernier sentiment s'empara d'elle avec une si poignante violence, qu'elle resta un instant défaillante et se laissa peser sur la poitrine de Landry, non pas avec un abandon de femme, mais avec une inertie d'agonisant. Enfin les forces lui revinrent, et elle murmura de la voix des gens qui se réveillent :

— La dernière fois, Landry !

— Ma pauvre Mina, c'est vous qui vous le voulez !

Alors elle se redressa, prise d'un retour d'énergie ; comprenant que si elle restait un instant de plus avec cette parole dans l'oreille, sa résolution l'abandonnerait et qu'elle livrerait son avenir à Landry, sans conditions, sans le moindre souci de Gabriel, de sa mère, ni du monde entier. Elle, qui se sentait si peu de vaillance au fond du cœur, eut recours au touchant stratagème de prêcher le courage à son amant. Avec un sourire navré, elle leva sur lui ses yeux bleus, et se donna un petit ton de bravoure pour dire :

— Mon cher Landry, mon vieil ami, vous ne devriez

pas avoir l'air si triste, vous qui jadis approuviez tant ma théorie. Vous souvenez-vous ?

Mina s'en vient en tapinois,  
 Au clair de lune,  
 Donner, pour la *dernière* fois,  
 Bonne fortune,  
 A celui qui, dans le bois noir,  
 Se prend à rire,  
 Comme si finissait ce soir  
 Un long martyr !

Mais riez donc. — C'est le moment !

La plaisanterie n'était pas heureuse ; le chagrin la rendait folle et lui faisait perdre la tête. Landry répondit par un regard de reproche, qu'elle reçut avec une muette désolation.

Il est des situations si douloureuses, que toute parole est impossible parce qu'elle touche forcément quelque plaie secrète de l'âme. Le mieux est alors de faire comme Landry. Doucement il attira Mina contre sa poitrine, et ils restèrent ainsi, étroitement enlacés, ne disant rien. Hélas ! les battements de leurs cœurs, qui se soulevaient l'un contre l'autre, protestaient assez éloquemment pour les dispenser de phrases inutiles.

Soudain Mina fit un effort pour s'échapper des bras de son amant, avec une sourde exclamation de terreur.

— Avez-vous entendu?... On a poussé la porte d'entrée !

— C'est que nous l'aurons mal fermée, répondit Malemort. Il fait un peu de vent ce soir !

— Tenez, écoutez encore ! reprit brusquement Mina. On frôle les murs du vestibule... Quelqu'un tâtonne dans l'obscurité pour trouver la...

Elle n'eut pas le temps d'achever, la porte vola sur ses gonds, et Gabriel apparut sur le seuil, livide, se

soutenant à peine, fixant ses yeux, démesurément agrandis, sur sa fiancée et Malemort.

D'un bond, les amants se dressèrent en face de lui, et pendant un instant régna un silence terrible. Gabriel, le premier, parla très doucement; sa voix semblait venir d'une chambre éloignée, tant elle était assourdie.

— Mina, dit-il, qui vous forçait à me tromper?... Qui vous obligeait, lorsque vous êtes venue me rejoindre sur la lande, à vous jouer cruellement de moi?... La passion d'un pauvre bossu est sans doute chose fort ridicule, mais si vous aviez eu un peu de cœur...

— Oh! ne dites pas de mal de mon cœur! s'écria Mina en fondant en larmes. Vous en avez le droit moins que personne!

— Moins que personne!... reprit-il avec un sourire méprisant. Oh! je vous en prie, ne jouez pas la comédie... Je vois clair maintenant... je lis dans le passé... je vous revois tous deux, ici,... dans la forêt,... partout, vous dévorant du regard,... vous moquant de moi,... vous racontant les illusions du bossu!... Et ma mère, dont vous avez accepté aujourd'hui la tendresse et la reconnaissance enthousiaste!... Tenez, Mina, la dernière des femmes qui se vendent joue un rôle moins odieux...

— Halte-là! s'écria Landry blanc de rage. Dites un mot de plus pour insulter celle qui était prête à vous sacrifier sa vie et je vous assomme sur place, je vous tue comme un chien!... Tournez plutôt votre colère contre moi!... Moi seul la mérite! Moi seul vous trouvais souverainement ridicule! Moi seul ai ri de votre outrecuidance de croire qu'une femme comme Mina pouvait aimer un monstre de votre espèce!...

Et comme Mina voulait parler, il reprit avec violence.

— Apprenez ce qu'elle a fait, cette femme que vous traitez comme la dernière des misérables... Elle m'aimait et ne se croyait pas aimée de moi, tandis que, de mon côté, j'étais dans une erreur analogue... C'est pendant cette période fatale que vous lui avez avoué votre passion, et que, par pitié, — entendez-vous? — uniquement par pitié, elle s'est promise à vous... Le hasard a voulu, le jour où je devais partir, que, dans l'attendrissement des adieux, nous nous soyons compris... Savez-vous bien que, pour garder sa parole envers vous, Mina renonçait à moi? Savez-vous que nous étions en train de nous voir pour la dernière fois, qu'elle et moi disions adieu aux espérances de bonheur du reste de notre vie, quand vous êtes entré?...

Il s'arrêta hors d'haleine, le bras levé dans un geste foudroyant, comme s'il voulait ponctuer la fin de son discours, en écrasant tout ce qui tenterait de se mettre désormais entre sa bien-aimée et lui.

Pendant que Landry parlait, le bossu était resté immobile, le visage baigné d'une sueur glacée, les yeux hagards, les membres convulsés. Il sentait que Landry disait la vérité; il n'avait qu'à se souvenir des larmes que Mina ne pouvait réprimer les jours précédents, chaque fois qu'il lui parlait d'avenir, et puis il n'avait qu'à regarder les visages défigurés des deux amants, pour voir combien ses illusions avaient été grandes, et combien elles avaient coûté cher à d'autres que lui.

Quant à Landry, déjà mis dans un état voisin du délire par les souffrances et les angoisses de la journée, il en était arrivé à un paroxysme de rage qui l'empêchait de voir qu'il frappait un vaincu. Sans remarquer l'attitude défaillante du bossu, sans prendre garde à l'horrible anéantissement qui s'emparait de sa misérable petite personne, il prit Mina contre son cœur,

l'embrassa dans un accès de violence furieuse ; puis, regardant Gabriel, s'écria la bouche tordue, l'écume aux lèvres :

— Mais pourquoi êtes-vous encore ici?... Comment n'avez-vous pas la pudeur d'aller cacher votre honte?... Ne voyez-vous pas que vous jouez un rôle piteux?... Que Mina est à moi, à moi pour toujours? Ne voyez-vous pas que votre vue lui est odieuse?... Qu'elle lui rappelle des hésitations et des dégoûts sans nom?... Que votre départ nous semblera la fin d'un rêve affreux !

Gabriel ne répondit pas ; il fixa Landry de ses yeux énormes, pareils à des foyers de fièvre et d'agonie ; tendit la main comme s'il allait parler, trébucha avec un gémissement sourd, et serait tombé la face contre terre, si Mina, s'arrachant à l'étreinte de Landry, ne l'avait reçu dans ses bras.

Elle l'étendit sur un canapé, s'agenouilla près de lui, ses mains réchauffant les siennes, son visage contre sa joue, parlant avec la tendresse d'une mère pour son enfant, le conjurant de se remettre, de prendre courage, de vivre... Elle ne l'avait pas aimé d'amour, mais elle éprouvait pour lui une affection si profonde, disait-elle, que bien des amants s'en contenteraient... Tant qu'elle le verrait malheureux, nul bonheur ne serait possible pour elle... Il fallait qu'il pût la bénir plus tard, lorsqu'il regarderait en arrière sur sa vie... Pauvre femme, que ne murmura-t-elle pas, dans sa terrible agitation, auprès de ce corps chétif, aux joues pâles, aux yeux immobiles comme des miroirs, aux membres d'une rigidité cadavérique !

Enfin, Gabriel tourna de son côté des regards empreints d'une douceur passionnée :

— Mina, dit-il, vous me pardonnerez, n'est-ce pas ? ce que vous ont fait souffrir mes illusions, en voyant

combien elles m'étaient chères !... Vous avez été très bonne pour moi..., plus que vous ne le deviez... Il faut, quoi qu'il arrive, que vous n'oubliez jamais que ce sont mes dernières paroles en vous quittant !... Soyez heureuse !... Nous ne nous verrons plus ici-bas !... Merci de m'avoir fait la charité d'un peu d'affection si tendre, qu'on pouvait la prendre pour de l'amour !...

Il avait parlé d'une voix entrecoupée, très faible et résignée. A la fin, vaincu par l'émotion, exténué par la douleur, il se leva, passa devant Mina, et se dirigea vers la porte, la tête humblement baissée, sa bosse haute comme la besace d'un mendiant qu'on renvoie.

Au moment de sortir, on l'entendit murmurer :

— La charité !... Ce n'était que la charité !... d'un accent si déchirant, que Mina, frappée au cœur, se redressa toute droite, tremblante de terreur, comme si elle eût deviné la voix d'un mort dans la plainte de cette petite créature qui partait écrasée et humiliée.

Revenue à elle, Mina se précipita derrière Gabriel, arriva dehors, au haut de l'escalier, et là, environnée de ténèbres que tachait à peine d'une teinte plus sombre le noir bataillon des arbres du parc, elle appela d'une voix désespérée :

— Gabriel ! Gabriel ! par pitié, revenez !

Rien ne lui répondit. L'oreille tendue, elle écouta longtemps le bruit des cascades qui mugissaient au loin dans la montagne, renouvelant par intervalles son appel d'une voix dolente, et tressaillant d'espérance chaque fois qu'une feuille de lierre agitée par la brise bruissait contre le rocher.

Landry l'avait suivie, et attendait, debout à ses côtés, sans qu'elle s'aperçût seulement de sa présence. Enfin, craignant pour elle cette longue et inutile anxiété, et entendant le nom de Gabriel sortir de sa bouche, entrecoupé de frissons, il voulut la faire rentrer :

— Ma bien-aimée, dit-il tout bas, venez... La fraîcheur de la nuit vous fera mal... Gabriel est loin maintenant! Mais elle ne se retourna même pas.

Alors Landry la prit par la taille, et voulut l'entraîner doucement vers la maison. Elle se cramponna des deux mains à la rampe de l'escalier, résistant sans savoir pourquoi, presque folle.

— Non, disait-elle, laissez-moi!... Je veux l'attendre!... Le malheureux, où est-il maintenant?

— Probablement au moulin! répliqua Landry. Mina, je vous en supplie, laissez-vous soigner et conduire! Rentrez avec moi... Je vous donne ma parole que je vais courir à l'instant au moulin; je saurai si Gabriel y est de retour.

Cette promesse lui rendit un peu de calme.

— Merci! C'est bien à vous de m'offrir cela! J'accepte... Vous irez tout de suite, n'est-ce pas?...

— Oui, dès que je vous aurai mise en sûreté!

Ils rentrèrent. Mina se laissa tomber sur un fauteuil.

— Attendez, murmura-t-elle, ne partez pas encore. Je voudrais vous parler!

Il resta debout, dans une affreuse angoisse. Elle semblait réfléchir profondément, la poitrine pliée en deux, la tête un peu penchée, la respiration courte et sifflante.

Soudain, dans ses yeux, passa un éclair d'indignation, et attachant sur Landry un regard brillant de colère:

— C'est vous, avouez-le, qui avez prévenu Gabriel, par quelque odieux moyen, de votre présence ici cette nuit... Comment l'aurait-il su sans cela?... Vous pensiez amener un dénouement, qui se terminerait pour vous par un mariage? dit-elle avec un rire atroce.

— Non, Mina! Devant Dieu, je vous jure que je ne suis pas coupable de cela... J'ignore absolument comment il a pu être instruit.

Elle lui tendit la main.

— Pardon de vous avoir soupçonné... N'importe!...  
Pauvre enfant, c'est nous qui l'avons tué!

— Mais, c'est absurde de parler comme s'il était mort!... Sans doute son chagrin est immense...

Elle l'interrompit d'un geste, comme pour demander le calme de réfléchir, et longtemps elle resta plongée dans sa méditation. Une fois elle se parla haut.

— Je voulais tant être bonne, et j'aurai passé ici-bas en faisant du mal à tout le monde!

Ensuite elle retomba dans sa mortelle délibération, immobile, avec de grosses larmes qui coulaient silencieuses le long de ses joues.

Elle songeait aux inconséquences de sa vie, qui avaient fait de sa personne un être fatal à tous ceux qui s'étaient confiés à elle. Sur son passage, elle avait semé partout les larmes, le désespoir et la haine. Avec toute sa conscience, sa délicatesse de sentiments, sa nature fière et loyale, elle n'avait su montrer en toute circonstance, que faiblesse et lâcheté. Elle n'oserait plus désormais lever les yeux sans lire sur les visages méprisants, sa honte, son déshonneur et son ignominie. Fiévreuse, délirante à la suite de la scène qui venait d'avoir lieu, plus elle s'enfonçait dans ces terribles pensées qui résumaient sa vie en un tableau sinistre, plus croissait dans son âme un écœurement exalté, qui bientôt se transforma en véritable folie. « Mourir! Il faut mourir! » se disait-elle en contemplant avec dégoût ce qu'elle avait été, ce qu'elle serait. Oui, elle était folle! Toutes les exagérations de sentiment qui jadis l'avaient jetée dans les bras de ses amants, la poussaient maintenant, avec une irrésistible violence, dans les bras de la mort!

Enfin elle se leva, prit les deux mains de Landry et le regarda avec une indicible tendresse, comme si elle

eût voulu graver cette image chérie dans son cœur, de façon que la mort même ne pût l'en effacer.

— Maintenant, allez, mon ami!... Vous ne pouvez vous montrer à Gabriel; votre vue lui ferait mal; mais, au moins, soyez une providence invisible qui veillera sur lui!

— Quand faudra-t-il revenir, chère Mina?... Pas cette nuit, je pense?... Vous me verrez demain de bonne heure. D'ici là, comptez sur moi et tâchez de vous reposer un peu...

— C'est cela, répondit-elle avec un calme admirable. J'ai pleine confiance dans ce que vous ferez. Songez que vous avez mission de soulager ma conscience vis-à-vis de ce pauvre garçon... Quelle plus grande preuve d'amour puis-je vous donner?... Allez!... Adieu, Landry!

— Au revoir, Mina!... A demain matin!

Suspendue à son cou, elle lui donna un long et amoureux baiser, puis le poussa dehors. Lorsqu'il fut parti, elle resta un instant debout au milieu du salon, comme frappée de stupeur; mais elle eut aussitôt un geste de résolution :

— Non, non!... Ce n'est plus le moment de réfléchir! dit-elle à mi-voix.

Elle se dirigea rapidement vers son secrétaire et se mit à écrire d'une main très ferme :

« Mon cher Gabriel,

« Je n'espère pas que ce souvenir, écrit dans un moment suprême, rende moins terribles les jours qui suivront la chute de vos espérances et moins amer votre premier jugement sur moi... Mais, dans longtemps peut-être, vous éprouverez quelque consolation à songer que cette Mina, qui n'a pu vous donner de l'amour,

a cependant trouvé dans son amitié l'obligation de ne pas survivre au désespoir qu'elle vous a causé... C'est pour vous que je meurs ; j'ai le droit de vous demander mon pardon, si j'ai brisé votre vie. »

Elle cacheta cette première lettre et aussitôt se mit à en écrire une autre :

« Monsieur le curé,

« J'éprouve un adoucissement à l'angoisse de mes derniers moments, à remettre entre vos mains le sort d'une personne qui m'a montré un constant et fidèle attachement.

« Vous trouverez sous ce pli 20,000 francs qui constituent la dot de ma chère Agnès. Je vous la confie ; choisissez un brave et honnête garçon qui la rende heureuse.

« Je joins aussi à cette lettre une somme de 5,000 francs pour vos pauvres, ... pour nos pauvres, puis-je dire, puisque nous nous sommes bien souvent rencontrés dans leurs mesures.

« C'est là que j'ai appris à connaître votre charité chrétienne, à laquelle j'ose m'adresser, certaine que vous accomplirez de grand cœur les dernières volontés de votre indigne servante.

« Mina MAELSTROM. »

Avec le sang-froid d'un caissier, elle vérifia si les sommes annoncées se trouvaient dans un portefeuille qu'elle glissa sous une grande enveloppe avec sa lettre. Alors, seulement, elle perdit un peu de son impassibilité,

et sa main tremblait bien fort, tandis qu'elle écrivait cet illisible billet :

« J'ai tort, cher Landry, d'essayer de traduire en langage humain mes derniers adieux ; je suis si près de la mort!... Je suis folle de me tuer, folle et coupable envers vous qui avez droit à ma vie, puisqu'elle fait partie de la vôtre...

« Oui, s'aimer comme nous nous aimons, c'est n'avoir plus qu'une âme... Landry, si j'emporte une partie de la vôtre, vous garderez une partie de la mienne, n'est-ce pas?... Je vivrai toujours en vous, je vivrai dans votre poésie, je vivrai dans vos créations, je vivrai dans vos rêveries de solitaire... Ah! je n'ai jamais eu besoin de croire à l'âme immortelle comme en ce moment!... Adieu!... »

A peine si elle eut la force de tracer ce mot suprême au milieu des larmes qui tombaient à grosses gouttes sur le papier et lavaient les phrases écrites en lettres heurtées, comme les idées de cette pauvre folle de trop de cœur.

Elle resta un instant presque anéantie. Qui peut dire les combats qui se livraient en elle? Qui sait si elle ne fut pas bien près d'être sauvée par l'affreuse épreuve d'un éternel adieu adressé à son amant? Il est certain qu'elle tendit à la flamme de sa lampe la lettre qu'elle venait d'écrire; mais elle la laissa retomber sur la table en secouant tristement la tête.

— Hélas! c'est à moi-même que je dois de mourir!... murmura-t-elle. Que serais-je aux yeux de Gabriel et de sa mère si je laissais peser sur ma vie le poids de deux fautes!... Non, pas de lâcheté!

Elle se leva résolument et, une lampe à la main, traversa le vestibule jusqu'à la porte d'une chambre ex-

posée du côté de la montagne. C'est là que dormait Agnès. Les yeux de l'Allemande, subitement frappés à travers leurs paupières par la lumière que portait Mina, s'ouvrirent tout grands et, dans la première minute de stupeur, croyant sans doute avoir affaire au soleil matinal, la poétique cuisinière commença d'une voix endormie, avec un sourire de somnambule : « Da glänzen... »

Mais elle n'acheva pas, et l'hymne à l'astre du jour se convertit dans sa bouche en exclamation d'épouvante.

— Madame est sûrement malade, s'écria-t-elle en allemand, à peine si je la reconnaîtrais dans la rue, tant elle est changée.

— Oui, ma bonne Agnès, oui, je me sens très mal. Tu vas te lever tout de suite; tu iras au moulin d'Angostrina et feras atteler immédiatement une voiture pour aller dans la vallée chercher un médecin. A ton retour, tu m'entends, pas avant ton retour! tu mettras ces lettres à leur adresse : l'une à M. le curé, les deux autres au moulin.

— Mais si madame allait se trouver plus mal en mon absence?... Dois-je prévenir le jardinier en traversant le parc? Il viendrait veiller ici jusqu'à mon retour.

— Non, ce n'est pas la peine... Je préfère rester seule dans la maison; je suis très nerveuse, le moindre bruit me brise la tête!

— C'est que je ne serai pas revenue avant quatre ou cinq heures d'ici.

— N'importe! n'envoie personne.

Tout en parlant, Agnès s'était levée et s'habillait à la hâte. Tandis qu'elle se dépêchait, sa maîtresse ne cessait de parler, multipliant les recommandations, détaillant les ordres, comme si elle eût cherché un moyen, la pauvre femme, de ne pas rester en contact intime avec ses pensées.

Enfin Agnès se déclara prête à courir au bout du monde pour le service de sa maîtresse.

— Avant de partir Agnès, prépare-moi, au salon, la lampe à esprit-de-vin et une bouilloire pleine d'eau; je ferai du thé pendant ton absence.

Elle ajouta encore :

— Pose sur la cheminée la bouteille d'esprit-de-vin, pour que je puisse alimenter la lampe et avoir de l'eau chaude jusqu'au matin.

Agnès exécuta cet ordre, et, lorsqu'elle fut sur le point de sortir, Mina, dans un étrange mouvement de surexcitation, prit la figure joufflue de la servante entre ses deux mains et l'embrassa.

— Tu as toujours été une bonne fille, Agnès!... Je t'aime bien!... J'espère que plus tard tu seras heureuse, que tu épouseras un brave garçon et penseras quelquefois à moi!...

— Mon Dieu, madame, vous pleurez!... Vous vous sentez plus mal!... Seigneur Jésus, comment faire?... Je ne puis pourtant vous laisser seule!...

— Mais, Agnès, je t'assure que je me sens plutôt mieux. Pars sans crainte.

— Alors, madame, pourquoi m'avoir parlé ainsi? reprit Agnès d'un air de doute. Vous savez bien que je ne vous quitterai de ma vie!

— Je crois que la fièvre me fait battre la campagne! dit Mina en riant d'une façon si naturelle, que l'Allemande, à peu près rassurée, partit, sans hésiter davantage, à la recherche du docteur.

Mina, portant la lampe, l'éclaira jusqu'à la porte du chalet, et, quand elle vit sa grosse carrure s'effacer dans l'ombre, elle balbutia :

— Allons, j'ai vu pour la dernière fois une créature humaine!

Elle ferma les yeux dans un éblouissement, à la

pensée qu'avant l'aurore elle se trouverait face à face avec d'autres êtres.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! murmura-t-elle d'une voix suppliante.

Quand elle rentra au salon, et vit dans une glace se refléter son visage d'une pâleur eadavérique, aux yeux gonflés, entourés d'un cercle bleuâtre, il lui sembla voir un spectre s'avancer à sa rencontre... elle eut peur, peur de la mort.

Pourtant, une minute après, penchée à la fenêtre, elle contemplait avidement le gouffre noir qui l'attirait... Soudain, prise de vertige, elle se rejeta en arrière.

— Il faut que je disparaisse tout entière, dit-elle. Je ne veux pas que même mon pauvre corps inanimé appartienne à quelqu'un !

Elle se le cachait sous un grand sentiment ; mais la pensée que son image resterait sanglante et brisée dans le souvenir de Malemort lui causait une indicible horreur.

— C'est ici que sera mon tombeau ! pensa-t-elle, en fermant la fenêtre.

Ces mots lui rappelèrent ce qu'elle avait un jour dit à son amant :

— Les Indiens ensevelissent leurs morts dans des lianes qui les balancent entre ciel et terre, au milieu des oiseaux et des fleurs. Ne vous paraît-il pas que mon chalet, planté à la cime d'une roche, baigné d'air et de lumière, et drapé de plantes grimpantes, ressemble beaucoup à une sépulture d'Indiens ?

Elle se retint aux rideaux pour ne pas tomber, ces retours sur le passé la tuaient...

. . . . .  
Pendant que Mina Maëlstrom se tordait dans ces angoisses, son amant, fidèle à sa promesse, marchait d'un pas léger vers le moulin.

Il se sentait dans l'âme un grand repos. Sans doute, la scène avec Gabriel avait été atroce ; sans doute, le désespoir de son ami ne le laissait pas insensible ; sans doute, Mina en avait ressenti de graves atteintes et de longtemps, elle ne pourrait goûter en paix les riantes promesses de l'avenir ; malgré tout, il était bien forcé de considérer la catastrophe qui avait eu lieu comme la plus heureuse et la plus désirable des solutions. Ce que Mina ne voulait pas faire, le hasard moins compatissant et moins scrupuleux s'en était chargé. Désormais, Gabriel ne pouvait plus songer à elle ; et, de son côté, elle n'avait plus de ménagements à garder vis-à-vis de lui, ni d'illusions à entretenir pieusement dans son cœur.

En se disant tout cela, Landry se reprochait presque de sentir son âme déborder de joie, avant d'être tranquillisé sur le sort de Gabriel. Pauvre poète ! Il jugeait Mina d'après son propre caractère d'homme supérieur : un tel homme met son orgueil dans son intelligence et, dans les moments critiques, y puise un sang-froid qui le sauve ; la femme d'élite, au contraire, met son orgueil dans son cœur et cela peut la conduire aux suprêmes folies. C'était la douloureuse et dernière leçon que l'existence tenait suspendue sur cette tête de romancier qui rêvait un si facile et prochain bonheur.

Du premier coup d'œil il vit, en apercevant le moulin, que Gabriel était rentré. La lucarne de sa chambre était éclairée, et une ombre énorme, évidemment celle de la meunière, passait et repassait à chaque instant devant elle. Pour mieux s'assurer de l'état du malade, Landry grimpa sur un pommier qui étendait ses solides branches devant la maison, et du milieu du feuillage, il distingua son ami couché. Il ne put bien voir son visage, car sa mère était assise au chevet du lit, tandis que la meunière allait et venait

dans la chambre, très affairée, préparant des sinapismes.

— Le malheureux ! dit-il, en se laissant glisser à terre. Pourquoi s'est-il avisé d'aimer ?... Ici-bas, aimer c'est souffrir, et il n'a pas la force de souffrir !

Landry s'éloigna, certain que pour le moment Gabriel ne courait pas de danger immédiat et se trouvait en bonnes mains. Les pensées de bonheur, qui s'étaient envolées un instant à la vue du triste spectacle qu'il venait d'avoir, reprirent peu à peu possession de son âme, et il descendit, plein des ravissements de l'espérance, à l'auberge où il devait passer la nuit. Dans son sommeil il prononça des paroles d'amour de cette bouche qui venait de proclamer : « Ici-bas, aimer c'est souffrir !... » Restait-il la force de souffrir encore, à celui qui avait déjà tant essuyé de larmes, sur son œil moqueur ?



## XXV

Il fallait tout son dévouement à sa maîtresse, pour qu'Agnès, lorsqu'elle se trouva seule en pleine campagne, ne revînt pas à toutes jambes au chalet. C'est alors qu'elle apprit à aimer son ami le soleil, autrement que par un vague instinct poétique. A défaut du soleil, elle eût salué la lune d'un cri d'allégresse, et plus d'une fois elle tourna vers l'horizon des yeux remplis d'un désir capable d'humilier le plus ardent romantique. Hélas ! nulle pâle lueur, nul reflet lacté, n'éclairait le ciel d'un noir intense.

Tous les dix pas, elle s'arrêtait, l'oreille tendue, écoutant les inquiétantes rumeurs qui remplissaient les ténèbres ; puis elle se remettait en marche, récitant pour s'enhardir le *Roi des aunes*, qui lui paraissait d'une trop saisissante actualité !

Parfois elle s'interrompait frissonnante ; c'est que l'orfraie venait de lancer son ricanement lugubre, ou qu'elle avait entendu contre sa figure, le cliquetis osseux d'une aile de chauve-souris, ou qu'une génisse amoureuse exhalait ses transports en un long beuglement.

Elle exhala les siens en un prodigieux soupir de satisfaction lorsqu'elle atteignit le village. Les premières maisons étaient profondément endormies ; mais aux environs de l'église, au fond d'une ruelle, on entendait un bruit de voix, auquel, un instant après, succéda celui du galop d'un cheval lancé à toute vitesse.

Ce cheval était celui d'un messager qu'on envoyait

chercher le médecin pour Gabriel. Aussitôt après son départ, le père Poulou, qui l'avait expédié, sortit de la ruelle comme Agnès passait devant.

Celle-ci, entendant un bruit de pas, s'arrêta court, trop heureuse de parler à un être humain.

— Mon bon monsieur, dit-elle en un jargon qu'il faut traduire en français, vous seriez bien aimable d'aller jusqu'au moulin et de me ramener le père Poulou. J'ai besoin de lui parler tout de suite, et j'ai si peur, la nuit, au milieu des champs, que j'aimerais mieux l'attendre ici. Voulez-vous aller là-bas, dites ? Vous aurez une bonne récompense !

— Alors, donnez la récompense, mademoiselle Agnès, car j'ai l'honneur de vous ramener le père Poulou !

Ce que disant, le meunier, — qui l'eût cru ? — se paya lui-même de deux gros baisers, sur les joues de l'Allemande.

— Ah ! ce n'est pas le moment de plaisanter, monsieur ! s'écria-t-elle d'un ton de reproche. Madame est très malade, et je venais vous demander de faire atteler une voiture pour aller chercher le médecin.

— C'est fait ! Je viens d'envoyer un homme à cheval pour le ramener au plus vite. M. de Murcy est rentré ce soir avec la fièvre et la tête toute dérangée. Bien sûr, il a eu quelque chose avec votre dame, car il n'arrête pas de parler et ne parle que d'elle.

— Il ne parle que d'elle ? demanda cette femme extraordinaire, dont la curiosité s'éveillait seulement. Qu'est-ce qu'il dit ?

— Hé, malheureuse ! si vous croyez qu'on m'a laissé écouter ! Sa mère et ma femme font bonne garde autour de lui, allez ! Dès que j'ai voulu fourrer le nez dans sa chambre, on m'a fermé la porte dessus !

Agnès n'avait plus rien à faire à Angostrina, et il

lui tardait, avec un sentiment d'anxiété profonde, de revoir Mina, qu'elle se représentait souffrante, abandonnée, et, — sa tranquille imagination le lui disait enfin, — désespérée. Les lettres pour Gabriel, Landry et le curé ne devant être remises que le lendemain matin, — Mina le lui avait mille et mille fois recommandé, — elle les confia au père Poulou, qui promit de les distribuer « à la satisfaction générale ». Alors, au moment de recommencer son terrifiant pèlerinage à travers bois ou le long des sentiers bordés de haies, elle supplia le meunier de la reconduire, vœu auquel il se rendit avec le plus aimable empressement.

Comme ils approchaient de la villa, et n'en étaient plus séparés que par l'épaisseur d'un taillis, Agnès s'arrêta tout à coup, et montrant à son compagnon une lueur qui brillait à travers le feuillage des arbres les plus hauts, elle s'écria :

— Paresseuse lune, qui se lève seulement ! Elle m'aurait épargné de rudes peurs, si elle était venue il y a deux heures.

— Mais, mademoiselle, la lune ne se lève pas de ce côté-là, et, du reste, c'est nouvelle lune aujourd'hui, répondit le meunier, qui était infailible sur les moindres particularités de l'almanach, plus que pas un paysan.

— Seigneur ! reprit-il aussitôt ; mais je vois voler des étincelles par-dessus les arbres !... Regardez ; c'est tout à fait la direction du chalet !... Pour sûr, il brûle ! Venez vite.

Ils se mirent à courir et traversèrent le bois, se heurtant aux branches et trébuchant sur les pierres dans l'obscurité profonde. En arrivant de l'autre côté, ils poussèrent un cri d'épouvante.

L'escalier du chalet était en feu. Devant la porte d'entrée et jusque dans le vestibule, étaient entassés des

meubles, au-dessus desquels voltigeaient de longues flammes bleues. Sur les marches de l'escalier, ruisselait un liquide couronné des mêmes flammes bleues, fluides et transparentes.

— Vite ! s'écria Agnès. On peut encore la sauver !

— Oui, avec des ailes ! répondit le meunier.

Elle ne l'entendit même pas, emportée dans une course folle qui se termina par un affreux hurlement de douleur au pied de l'escalier.

Les glycines, ces Fourches Caudines fleuries, sous lesquelles il fallait jadis que Landry se courbât pour monter chez son charmant vainqueur, venaient de prendre feu. Maintenant, une voûte embrasée, à laquelle pendaient des lianes flexibles qui se tordaient en sifflant comme de longs serpents rouges, était la seule voie ouverte pour arriver à Mina.

— C'est fini ! murmura l'Allemande.

Sa voix mourut dans un sanglot, et elle se laissa tomber à genoux, perdue dans une délirante prière, au pied du rocher, sous une pluie d'étincelles.

— Il reste encore un espoir ! s'écria le meunier ; je cours au village, je ramènerai des hommes, on coupera des sapins ; peut-être parviendrons-nous à temps à faire une échelle suffisante..., et si elle veut se laisser sauver... ! N'allez pas faire de folies, au moins, pendant mon absence ; chercher à monter !...

Un craquement formidable l'interrompt ; l'escalier venait de se briser par le milieu. Il n'en restait plus que quelques planches fumantes suspendues au rocher, un brasier ardent sur le sol et un panache de flammes qui s'engouffrait dans le vestibule.

Sans un mot de plus, le père Poulou, laissant sa compagne à demi morte, prit sa course du côté d'Angostrina.

. . . . .

Dans la chambre de Gabriel règne un calme oppressé, au milieu duquel on entend la respiration bruyante du malade, qui, les yeux grands ouverts, étincelants de fièvre, les pommettes rouges, les cheveux baignés de sueur, remue les lèvres comme s'il marmottait des paroles qui ne veulent pas sortir. Sa mère, toujours assise à son chevet, guette avec anxiété les progrès du mal, tandis que la meunière, immobile dans un coin, éponge ses paupières rougies.

La fenêtre est ouverte, et la brise, glissant avec un imperceptible froissement à travers des branches de vigne, vient soulever d'un souffle caressant les boucles blondes collées aux tempes de Gabriel. Dans le verger, une chienne, dont on a noyé les petits le matin, rôde plaintive et lamentable.

Soudain un bruit sinistre remplit la nuit. La cloche d'Angostrina sonne le tocsin, et ses coups précipités s'égrènent avec une netteté terrifiante dans la calme atmosphère. La meunière et M<sup>me</sup> de Murcy vont à la fenêtre et regardent une grande lueur qui remplit le ciel, et découpe en noir le clocher du village.

— Le chalet brûle ! dit tout bas la meunière.

Alors, pendant que Mina souffre les angoisses de l'agonie, elle qui, en conscience, avait le droit de vivre heureuse, et qui, dans un affolement de fierté et de tendresse, a voulu mourir pour ne pas rester aux yeux de Gabriel et de sa mère une créature faible, égoïste et variable ; pendant qu'elle se sacrifie pour obtenir un mot de regret et de pitié, M<sup>me</sup> de Murcy, les poings fermés tendus vers l'incendie, dit à mi-voix d'un accent implacable :

— Ah ! Dieu soit béni !... Puisse-t-elle souffrir mille martyres, l'affreuse femme !

• • • • •  
Au bruit du tocsin, toute la population d'Angostrina

avait été vite sur pied, et une dizaine des hommes les plus résolus et les plus vigoureux du village furent prêts, en moins de cinq minutes, à voler au chalet. Le bruit s'était répandu avec une étrange rapidité que Mina courait risque d'être brûlée vive, et comme elle était très aimée, comme il n'y avait pas de famille aux environs qui n'eût appris à la connaître par des bienfaits, ce fut, dans toutes les chaumières, une désolation générale, et jusqu'aux femmes et aux enfants, tout le monde se mit en devoir de se rendre sur le théâtre du sinistre. On savait qu'il ne pouvait être question de préserver le chalet des flammes; mais les hommes, qui haletaient le long du sentier, s'arrachant le visage aux épines, espéraient encore sauver Mina.

Lorsqu'ils furent au pied du rocher à la cime duquel se dressait encore le chalet, enveloppé de hautes flammes qui mugissaient avec un bruit sourd, ils virent du premier coup d'œil que leur entreprise était folle. Quand bien même ils eussent trouvé dans le bois voisin des sapins assez grands pour atteindre la plate-forme du rocher, comment eussent-ils pu traverser la ceinture de feu, qui formait une corniche ardente tout autour du chalet?

Alors ces montagnards intrépides, qui ne craignaient aucun abîme, ne redoutaient aucun précipice, dont la jeunesse s'était passée à faire la contrebande sous les balles espagnoles, se groupèrent sur la pelouse, jetèrent leurs haches et leurs cordes et attendirent dans un morne silence.

Au moment où ils renonçaient ainsi à porter secours à Mina, une femme agenouillée au milieu des décombres que faisait pleuvoir l'incendie, indifférente au danger qu'elle courait, se leva et courut à eux. Elle se jeta à leurs pieds, les suppliant de sauver sa maîtresse, de tenter au moins quelque chose, se traînant sur

l'herbe, les mains jointes, quand ils se détournaient. Ce fut une terrible épreuve pour ces vaillants, placés devant une femme éperdue qui se tordait et sanglotait à leurs genoux, avec la pensée qu'une autre femme mourait là sous leurs yeux. Tandis qu'ils se tenaient droits, silencieux, impassibles, plus d'une larme coula sur leurs visages bronzés...

Autour d'eux, cependant, commençaient à arriver les habitants d'Angostrina. La foule accourait de tous côtés ; à travers champs, on entendait les cris de ceux qui s'appelaient dans les ténèbres ; les bergers descendaient de la montagne frappant le roc de leurs bâtons ferrés, et leurs gros chiens, les prunelles fixées sur la fournaise, hurlaient la mort !

Mina s'était réfugiée dans une chambre haute du chalet ; là, depuis le commencement de l'incendie, agenouillée la tête dans les mains, très calme, résignée, elle se préparait à mourir.

Cette agonie tranquille ne fut pas longue ; bientôt le sourd grondement des flammes se fit entendre plus menaçant, une épaisse fumée l'environna, et des langues de feu commencèrent à lécher le plancher autour de la porte.

Un souvenir gai, — il en revient parfois dans les moments les plus terribles, avec des grâces de danse macabre — traversa son esprit. En voyant les flammes s'allonger vers elle prêtes à la dévorer, elle se rappela une parole dite en un jour de bien grande joie :

— Seigneur ! qui eût pu prévoir que les pauvres fruits secs flamberaient si facilement ?

Elle fondit en larmes ; non sur elle-même, la malheureuse, son sacrifice était fait, mais à la pensée qu'elle ne reverrait plus son amant. Cette parole venait de remplacer sous ses yeux, avec une poignante insistance, le souvenir de Landry. Un désir violent, insensé, irrésis-

tible de le revoir pendant cette minute qui lui restait à vivre, la saisit. Les rumeurs de la foule montaient jusqu'à elle, un nombreux public assistait à sa mort... Peut-être Landry était-il là, tout près, attendant, implorant un dernier regard, un éternel adieu ! Elle se précipita vers la fenêtre, et dans son impatience la brisa, pour se pencher au dehors, palpitante, un sourire d'espérance sur ses traits bouleversés.

Sur la prairie éclairée comme en plein jour, la foule lui apparut agenouillée et recueillie. Au premier rang était le vieux curé, récitant à haute voix la prière des agonisants ; tous lui répondaient. Auprès de lui, Agnès, soutenue par deux femmes, essayait de prier aussi. En vain son regard chercha Landry ; Landry n'était pas là. Une inexprimable angoisse la saisit au cœur ; toute vivante, elle connut la solitude de la tombe... Dieu eut pitié d'elle, le chalet s'effondra et l'engloutit dans ses flammes.

## XXVI

Landry s'était couché brûlant de passion, rayonnant d'espérance ; c'est dire qu'il s'endormit tard et se réveilla avant que le coq eût sonné sa matinale fanfare.

Ne voulant pas rester au moulin, il avait été chercher asile dans une petite auberge nommée l'Estanquette, placée sur la route qui suit le fond de la vallée de Retrogne. Angostrina se trouve juste au-dessus de l'Estanquette, sur un plateau masqué par un demi-cirque de rochers, dont les contreforts descendent en pente verticale jusqu'à l'auberge. Ce n'est qu'après avoir dépassé celle-ci d'un bon kilomètre, que les voyageurs aperçoivent à leur droite le clocher pointu du village et le joli moulin. Cette description était nécessaire pour faire comprendre que les habitants de l'Estanquette ne pouvaient entendre le tocsin, ni se douter que l'affreux dénouement d'une triste histoire se passait si près d'eux.

Lorsque Landry ouvrit les yeux et s'élança vers la fenêtre pour voir si l'aube montrait déjà sa grise lueur, il trouva encore la nuit noire. Si bonne envie qu'il eût de courir au chalet dès le grand matin, force lui fut de patienter. Laissant la fenêtre ouverte, il vint se remettre au lit pour rêver tout éveillé.

Cette occupation lui était facile et douce, et il s'y livra longtemps avec l'ardeur de son âme. Comment décrire son ravissement à la pensée que Mina lui appartenait désormais sans lutte possible, que le soir même

du jour qui commençait, ils partiraient peut-être tous deux pour un voyage dont les étapes ne ressembleraient guère à celles d'une déroute?... Elles étaient donc finies, les années d'abandon et de tristesse ! En reportant ses regards sur sa vie passée, il frissonnait de cette voluptueuse épouvante que donne un fantôme de chagrin. Et pourtant, il repassa par le menu les jours d'adoration où il avait dépensé sa jeunesse aux pieds d'une trop séduisante créature. Il se souvint sans pleurer du désespoir qu'il éprouva, lorsque sa capricieuse Égérie le congédia un beau jour, sa curiosité satisfaite, contente de savoir ce que renfermait cette âme de poète qui s'était donnée à elle, et lui laissant en retour cette dure conviction, qu'une femme peut tout accorder à une phrase sentimentale et enthousiaste, et rester ensuite parfaitement froide devant une existence brisée et perdue pour l'amour de ses beaux yeux.

Maintenant encore, au milieu de sa joie, il se demandait par quel miracle il avait résisté à cette terrible leçon et s'étonnait de n'être pas mort à la peine, en songeant à ces journées d'âpre travail auquel personne ne s'intéressait, dans lequel personne ne le soutenait, et dont il devait goûter la gloire, — si gloire il y avait, — dans une amère solitude. Ce n'était pas un égoïste que Landry de Malemort : pour lui, un bonheur non partagé n'en était pas un. Une de ses maximes favorites était, que le désir de plaire à une seule femme a enfanté plus de chefs-d'œuvre que l'espoir de séduire une multitude. Ce sceptique avait pensé qu'un homme ne peut pas trouver d'hommage plus délicat que celui des applaudissements de la foule, à mettre aux pieds de celle qui, par une constante et fidèle affection, l'a consolé et encouragé dans ses luttes. C'avait été pour lui une peine presque mortelle que d'avoir donné son premier amour à une femme incapable de

comprendre un pareil dévouement, trop vaniteuse et pas assez fière pour savoir goûter dans le silence de son cœur les triomphes de son amant, et dédaigneuse de cette exquise tendresse, dont elle n'osait se parer aux yeux du monde comme d'un collier de perles.

Landry sentait qu'avec Mina une telle déception n'eût pas été à craindre, quand bien même elle eût été forcée de cacher pendant toute sa vie les liens qui l'unissaient à lui. Grâce au ciel, cela n'était plus nécessaire ! Elle ne pouvait faire autrement que de devenir sa femme, sa chère et bien-aimée femme, à la face de l'univers, et avant le milieu du jour, cela serait une chose décidée, il le savait...

L'aurore brillait au-dessus des monts ; on allait et venait dans l'auberge, on passait sur la route, et sous ses fenêtres. Landry entendait depuis un instant le bruit d'une conversation animée entre un palfrenier de l'Estanquette et un paysan des environs.

D'abord il n'y fit aucune attention, tout entier à ses rians projets d'avenir ; mais peu à peu les mots : « Incendie, ... tout en bois, ... escalier brûlé, ... pauvre femme... » l'arrachèrent à sa méditation.

Aussitôt un pressentiment de la vérité lui vint ; il se rappela les adieux passionnés de Mina, la veille au soir, et un trouble étrange, inexplicable, pénétra dans son âme. Il courut à la fenêtre, et caché par la persienne écouta ce que disaient les deux personnages :

— Alors on pense qu'elle a mis le feu exprès pour se tuer ?

— Je crois bien !... Elle a entassé des meubles sur l'escalier et les a mouillés d'esprit-de-vin, puis y a mis le feu ; tout cela pour qu'on ne puisse monter à son secours. Et de fait, une fois l'escalier brûlé, il a bien fallu se croiser les bras et la regarder mourir.

— Mais enfin pourquoi s'est-elle tuée ?...

— Bah, des histoires d'amour !

— D'amour !... Et avec qui donc ?

— Dame, je ne sais pas !... On disait comme ça, autour de moi, qu'elle devait se marier avec le petit monsieur bossu qui est au moulin, mais qu'elle préférait tout de même l'autre.

— Qui peut en savoir quelque chose ?... Elle n'a été le raconter à personne ?

— Pas à moi, bien sûr !... En tout cas, le bossu a reçu un rude coup hier, dans la soirée. Il est revenu de chez elle presque mort et comme stupide. Il en deviendra fou à ce qu'on croit... Evidemment qu'elle l'aura envoyé promener.

— Mais alors, qu'est-ce qui l'empêchait d'épouser l'autre ?

— Paraît que l'autre ne voulait pas !

— Ne voulait pas ?... Une si jolie femme et si riche !... Allons donc !

— Si tu avais été là cette nuit, tu ne dirais pas : Allons donc !... Figure-toi que...

Le paysan s'interrompt, regardant au loin sur la route.

— Qu'est-ce que c'est que cette carriole qui monte si matin ?

— Attends donc ! répondit le palefrenier qui distinguait à mille mètres toutes les voitures du pays ; mais c'est M. Rignac, le médecin !

— Ah ! ils l'auront envoyé chercher pour le bossu ! répondit le paysan.

— Achève donc ton histoire ! dit le palefrenier.

— Ah oui, je disais... Figure-toi qu'au moment où la maison était toute minée par le feu et sur le point de s'écrouler, une fenêtre s'est ouverte et la dame, qu'on croyait déjà brûlée, s'est penchée si pâle, si pâle... Elle cherchait quelqu'un, personne n'en a douté... Son quel-

qu'un n'y était pas. Si tu avais vu quel air de désespoir en ne le trouvant pas!... Tous en pleuraient de pitié... Pour rien au monde, je ne voudrais recommencer cette minute-là.

— Et alors?... demanda le palefrenier intéressé.

— C'était la fin. Pendant qu'elle se renversait la tête pour ne plus regarder, le chalet est tombé comme un château de cartes.

— On n'a plus rien revu d'elle ?

— Imbécile!... Elle a été enterrée sous dix pieds de feu, et on ne retrouvera pas seulement gros comme ça de...

Les deux hommes s'arrêtèrent tremblants. Au-dessus de leur tête venait de retentir la détonation d'une arme à feu, aussitôt suivie du bruit d'un corps qui roulait sur le plancher.

.....

Lorsque Landry revint à lui et entr'ouvrit les yeux, la première chose qu'il aperçut au-dessus de sa tête, lui cachant le plafond, les murs et toute la chambre, fut la grosse figure de la mère Poulou, flanquée de ses quatre mentons.

— Pour l'amour de Dieu! monsieur Landry, ne dites pas un mot! Le docteur l'a bien recommandé, si vous voulez être encore vivant ce soir!

Landry répliqua d'une voix si faible, qu'elle était à peine perceptible :

— Je n'ai aucune envie de vivre jusqu'à ce soir!... Où est le docteur ?

— Seigneur, que faire?... Il parle!... Il ne veut pas m'écouter!... Il se tue! s'écria la meunière désespérée, en essuyant l'écume sanglante des lèvres de Landry.

— Où est le docteur? répéta celui-ci d'un ton monotone et opiniâtre de mourant.

— Allons, il vaut mieux répondre!... Le docteur pas-

sait ce matin devant l'auberge, quand vous vous êtes tiré un coup de pistolet. Il est monté tout de suite, vous a soigné, a fourré un tas d'instruments dans la blessure... Pendant ce temps, j'ai appris la chose et suis venue... M. Gabriel a sa mère; mais, pauvre de vous! qui vous soignerait si je n'étais pas là?...

— Qu'est-ce que le docteur dit de moi? demanda Landry, les yeux dans les yeux de la meunière.

L'excellente et expansive créature ne savait pas dissimuler; elle devint écarlate, prit les mains du malade, les pressa sur son honnête poitrine, en murmurant :

— Ne parlons pas de cela, monsieur. Le docteur est encore en ce moment au moulin. Il doit revenir tout à l'heure, et vous lui demanderez ce que vous voudrez.

— Non, non! Il faut me répondre... vous!... Il a dit que je suis un homme mort, pas vrai?

La meunière ouvrit la bouche, secoua la tête pour nier et... fondit en larmes.

Landry laissa retomber sa tête sur l'oreiller et une expression de calme et de repos se répandit sur son visage, comme s'il savourait par avance le bonheur d'échapper à cette misérable vie. Il n'essaya plus de prononcer un mot, se contentant de sourire doucement quand son regard rencontrait celui de sa garde-malade.

Au bout d'une heure à peu près, la porte s'ouvrit doucement et livra passage à un homme sec, grand, mince, à figure intelligente et sérieuse. C'était le docteur Rignac, un excellent médecin qui, après avoir passé une partie de son existence dans une station d'eaux minérales des Pyrénées, avait acheté une petite campagne à l'entrée de la vallée de Refrogne et y achevait tranquillement sa vieillesse, très secourable aux pauvres du canton, et très aimé de tout le pays.

— Bravo! Je vois que mon blessé est revenu à lui! dit-il en entrant. Chut! ne parlez pas, ajouta-t-il en po-

sant un doigt sur la bouche de Landry. Laissez-moi voir la plaie d'abord ; nous causerons ensuite.

Il défit les bandages, pansa et auscultâ le malade. Celui-ci se laissa faire patiemment, pendant une minute ou deux ; puis son ardent naturel prit le dessus et il dit de sa voix sans timbre :

— Dites donc, docteur, vous tripotez beaucoup l'endroit où la balle est entrée, mais je voudrais vous voir examiner par où elle est sortie.

— Taisez-vous, mauvais plaisant, vous savez bien qu'elle n'est pas sortie.

— Pardon, excuse... Elle y est encore ?

— Dame ! répondit le docteur d'un ton bref, en enroutant de nouveau les bandelettes autour de la poitrine du blessé.

— Serait-il indiscret de vous demander où elle a élu domicile ? chuchota Landry qui avait retrouvé son sourire narquois.

— Au bas du poumon gauche, tout à côté du cœur.

— Et vous ne songez pas à l'extraire ?

— Pour le moment, c'est impossible.

— Vous voulez dire, c'est inutile, cher docteur ? répliqua Landry en le regardant en face.

— Mon ami, je vois que vous êtes un homme et qu'on peut vous parler en toute vérité, répondit le vieillard en l'examinant à son tour de son œil perçant.

— Je suis perdu, n'est-ce pas ?

— Oui.

— J'en ai pour combien d'heures ?

— Votre blessure n'est pas immédiatement mortelle ; mais, mon pauvre garçon, il ne faut pas compter sur une longue existence.

Il y eut un silence. Landry tendit la main au docteur.

— Merci ! dit-il. Vous ne savez pas le bien que vous me faites en me parlant ainsi... Je vais donc avoir quel-

ques jours de calme!... Car mon chagrin n'est plus qu'un souvenir d'une triste douceur, un passé sans action sur moi; je n'appartiens plus à ce monde, quoique je ne sois pas encore de l'autre!... C'est ce qu'on peut appeler une position fausse; mais, n'en ayant jamais connu d'autres, c'est par là que je devais finir! ajouta-t-il avec un poignant sourire.

— Avez-vous des parents à prévenir? demanda le docteur.

— Non! répondit Malemort. Quand serai-je transportable? reprit-il. Je voudrais me trouver le plus tôt possible à Paris, au milieu de mes livres, de mes papiers. J'ai tant de choses à revoir avant de mourir!

— Vous serez très prochainement en état de supporter le voyage; après-demain peut-être, s'il ne survient pas de fièvre. Vous n'êtes pas très faible, n'ayant perdu que peu de sang... Grâce à ma présence immédiate, l'hémorragie a pu être conjurée. Je reviendrai demain. Soyez raisonnable, ne parlez pas, ne vous agitez pas! Obéissez à M<sup>me</sup> Poulou! Au revoir!

Il sortit, faisant signe à la meunière de le suivre pour lui donner sans doute ses instructions sur la manière de faire rester tranquille ce remuant malade.

La première chose pour cela eût été de ne pas le perdre de vue un instant; car à peine fut-il seul, qu'il se leva, se traîna jusqu'à sa valise, — la valise du bagage littéraire, — et tira d'un portefeuille, soigneusement fermé, un portrait de Mina qu'elle lui avait donné l'avant-veille pendant leur rendez-vous dans le jardin. Muni de cette chère image, il voulut regagner son lit, mais ses forces le trahirent et il tomba presque sans connaissance sur le plancher.

— Animal de médecin, qui dit que je ne suis pas très faible! murmura-t-il.

Quand la mère Poulou rentra, elle poussa un rugis-

sement de fureur à la vue de ce désastre; elle se précipita sur Landry, l'enleva comme une plume et le reporta sur le lit. Alors seulement elle laissa s'échapper de sa poitrine, qui bondissait d'indignation encore plus que d'essoufflement, toute l'expression de son courroux.

— Ah! mais non!... Si vous croyez que je vous laisserai vous tuer encore une fois!... Ce n'est pas avec moi qu'on recommence de ces coups-là!... Où est-il? ce pistolet de malheur... que je le jette par la fenêtre!

— Mais, bonne mère Poulou, ce n'est pas mon pistolet que je cherchais.

— Et quoi donc, s'il vous plaît, mon joli monsieur?

— Cecil répondit Malemort, les larmes aux yeux, en lui montrant le médaillon qu'il avait gardé caché dans sa main.

La meunière regarda le portrait de Mina, les mains jointes, le cœur tout gros.

— Pauvre de vous! dit-elle. C'est aussi dangereux pour vous qu'un pistolet!

— Oh! non!... Laissez-le-moi, par charité!

— Et si le docteur le voit?... Il me fera un joli train!

— Je le cacherai sous mon oreiller. Si j'avais eu la force de revenir seul à mon lit, vous ne l'auriez jamais découvert.

La meunière hocha lentement la tête, ayant l'air de dire :

— Enfin!... Puisqu'il est perdu, je puis bien lui passer quelques folies.

Fort de cette permission tacite, Landry resta longtemps les yeux fixés sur les traits de Mina, et il fallait, comme il l'avait annoncé, qu'il ne fût déjà plus de ce monde, car sur son pâle et calme visage pas un muscle ne tressaillit pendant cette contemplation. Pourtant il est une chose dont rien, paraît-il, ne pouvait le

corriger; il porta le médaillon à ses lèvres et les tint longtemps pressées sur la figure de Mina.

Dieu sait de quel délire fut prise alors sa pauvre âme! Dieu sait quelles espérances d'outre-tombe se glissèrent dans sa poitrine sanglante! Avec un transport de passion fébrile, il serra le médaillon contre son cœur.

Il l'en arracha tout aussitôt avec un cri d'angoisse. Le pauvre garçon avait oublié sa blessure, et c'est précisément là qu'il avait appliqué le portrait de sa bien-aimée.

— Seigneur Jésus! Vous vous êtes fait mal? demanda la meunière.

— Non, ce n'est rien... Mais j'ai à côté du cœur un petit soldat, — un soldat de plomb, — qui fait bonne garde, je vous assure.

— Oui, je m'aperçois qu'il sait bien quand il faut crier: « Qui vive! » répondit la meunière, enchantée de voir que Landry supportait mieux qu'elle n'avait osé l'espérer la vue du dangereux portrait.

La pauvre femme ne parvint jamais à comprendre pourquoi le blessé lui répondit par un regard empreint d'une affreuse souffrance. Ce « Qui vive! » adressé à une morte, semblait chose toute simple à la rustique jugeotte de la Béarnaise.

Landry resta toute la journée très somnolent et accablé, si bien que sa garde n'eut pas besoin de le rappeler au repos prescrit par le médecin. Vers le soir, elle était occupée à coudre près de la fenêtre, quand elle entendit une faible voix qui parlait du lit et l'appelait. Elle accourut.

— Mère Poulou, dit Malemort, vous avez quelque chose à me remettre.

— Moi, monsieur!... Et quoi? grand Dieu!

— Une lettre de M<sup>me</sup> Maëlstrom.

La meunière baissa la tête.

— C'est vrai, pourtant, murmura-t-elle; qui vous l'a dit?

— Mon cœur! répondit Malemort.

La brave paysanne sortit de sa poche le billet que l'étrangère avait écrit avant de mourir. Le meunier le lui avait confié pour le remettre quand la chose serait possible.

— J'ai peut-être tort de vous le donner, dit-elle, M. Rignac me l'avait joliment défendu!... Ça peut le tuer raide!... Ce sont ses propres paroles.

Landry arracha le billet des mains de la simple créature et le lut.

— Pauvre Mina! dit-il ensuite. Comme elle m'aimait!... Quelle folie!... Nous pouvions être si heureux, et il lui était si facile de le vouloir...

Il resta longtemps plongé dans une triste rêverie. La nuit commençait à remplir la chambre de ses ombres, et la mère Poulou ne voyait plus que la tache noire des cheveux du malade sur la vague blancheur du lit. Ne sachant pas s'il dormait, elle n'osait apporter de la lumière. Enfin elle l'entendit pousser un grand soupir et murmurer :

— Mon Dieu! quel bon débarras que la mort!

— Comment, vous ne dormiez pas, monsieur Landry?

— Non, mère Poulou, je pensais à ma gloire!

— Votre gloire, monsieur?... Je ne comprends pas au juste...

— Je veux dire mon avenir! répondit Malemort avec un triste et fier sourire.

— Ah! oui, je devine : c'est une chose de votre métier.

— Précisément, ma brave amie, une chose de mon métier,... une chose éternelle.

— Monsieur Landry, vous devriez respecter un peu

la religion, dans un moment comme celui-ci!... Vous savez bien que le bon Dieu seul est éternel!

— Oui; mais la gloire est un reflet du bon Dieu, qui colore le souvenir qu'un homme laisse après lui, répondit Malemort en souriant. Eh bien, voyez-vous, je renonce à cette chose éternelle, parce que j'en perds une autre, la plus éphémère de toutes : l'amour d'une jolie femme,... et je meurs sans regrets!

— Enfin, monsieur Landry, où voulez-vous en venir? demanda la meunière toute ahurie.

— Ma bonne mère Poulou, c'est la morale de mon histoire que je viens de vous conter; mais vous n'avez pas l'air de l'apprécier beaucoup!

— Pauvre de vous! Pauvre de vous! soupira la digne femme en joignant les mains. Au lieu de penser à tout cela, vous feriez mieux de songer à mourir en chrétien.

— S'il suffit pour cela de penser qu'ici-bas tout n'est que vanité, c'est fait, ma bonne!

Elle secoua la tête d'une façon peu crédule et s'en alla chercher de la lumière.

Le lendemain, le docteur trouva Landry aussi bien qu'on pût oser l'espérer, et autorisa son départ dès le jour suivant.

— Je vous ai trouvé, dit-il, un homme intelligent et soigneux, habitué aux malades, qui, après avoir été infirmier dans un hôpital, habite maintenant mon village. Il vous accompagnera jusqu'à Paris.

En écoutant cela, la meunière se trémoussait et devenait écarlate, comme lorsqu'elle avait quelque chose d'important à dire. Enfin, n'y tenant plus, elle s'écria :

— Mais jamais un homme seul ne pourra soutenir M. Landry, le soigner, lui donner à boire, s'occuper des bagages, des voitures... et puis s'en aller avec un inconnu, une tête qu'on n'a jamais vue, c'est si triste!... Non, non, cela ne se peut pas; il faut, moi aussi, que

je parte avec lui, et je ne le quitterai qu'à Paris, quand je le verrai entre les mains de ses amis et de braves gens en qui j'aurai confiance !

— Voilà qui est bien ! madame Poulou, s'écria le médecin. Vous êtes un digne cœur, et j'accepte au nom de mon blessé.

Landry, tout ému, tendit la main à sa grosse hôtesse et la serra autant qu'il lui restait de forces. — C'était le cas où jamais de plaisanter pour l'incorrigible sceptique :

— Et votre homme ? s'écria-t-il. Que dira votre homme si vous le plantez là, demain matin, sans crier gare ?

— Hé ! qu'il dise ce qu'il voudra ! Le diable l'emporte s'il n'est pas content !... Je ne vous laisserai ma foi pas vous en aller tout seul, malade, le désespoir dans l'âme ; ça, vous pouvez y compter !... Du reste, je ne pourrais pas ! hurla-t-elle furieuse, en roulant de bons gros yeux pleins de larmes.

— Ces poètes ! ils font des femmes ce qu'ils veulent ! dit le docteur en souriant.

Heureusement, « le poète » était trop occupé de la mère Poulou pour entendre cette aimable apostrophe, et le docteur eut le bon esprit de se mordre la langue et de ne la pas répéter. Au moment où son médecin allait le quitter, Landry, faisant un violent effort sur lui-même au point qu'une écume sanglante reparut sur ses lèvres, dit tout bas :

— Docteur, en revenant du moulin, je vous prie de repasser ici. Je voudrais savoir très sincèrement ce que vous pensez de l'état de M. de Murey.

— Je puis vous le dire à l'instant, répondit le docteur, car j'ai commencé par ma visite au moulin avant de venir ici. Hier, je craignais pour M. de Murey un transport au cerveau ou une méningite. Aujourd'hui, je suis certain qu'il n'y a rien de grave... Ces natures qui

se laissent écraser dans le premier moment sont souvent celles qui se remettent le plus vite : c'est l'histoire du chêne et du roseau.

— Je puis donc être tranquille sur son compte ?

— Absolument. Je réponds de lui.

Malemort épuisé retomba sur sa couche, la respiration sifflante, les yeux fermés. Il venait de remplir le dernier devoir que lui avait légué Mina et trouvait maintenant une douceur extrême à sentir que Gabriel vivrait. Il lui semblait que le souvenir de sa chère morte n'appartenait plus désormais qu'à lui seul, à lui qui seul allait la rejoindre dans la tombe.

. . . . .  
Un joyeux soleil brille sur la vallée de Refrogne, au milieu d'un ciel que traversent de petits nuages orangeux, qui volent vite, traînant comme une queue de comète, le coup d'arrosoir qu'ils donnent à la terre.

Les gouttes de pluie sont énormes ; elles tracent dans l'air illuminé de longues rayures de cristal, étincelantes de lumière ; parfois la brise les chasse, et on dirait alors un éparpillement de bouquets irisés ; puis elles s'étalent sur les roches bleuâtres comme de grands yeux humides.

Tous ces yeux mouillés regardent une calèche qui descend au grand trot la vallée de Refrogne. Bien soutenu par des oreillers, est étendu sur un matelas Landry de Malemort, immobile, presque agonisant. A côté de lui, M<sup>me</sup> Poulou compte avec effroi les heures de cette dernière étape et se demande si le voyageur en verra le terme.

Soudain le blessé presse faiblement la main de la meunière, qui se penche pour entendre ce que dit sa voix brisée que couvre le bruit de la voiture.

— Je voudrais que vous m'aidiez à me soulever pour regarder une dernière fois la vallée de Refrogne...

Elle se retourne pour lui obéir, et que voit-elle, au sommet de la vallée, dominant tout le paysage? Une roche ronde comme une tour, au haut de laquelle fume encore un noir monceau de cendres.

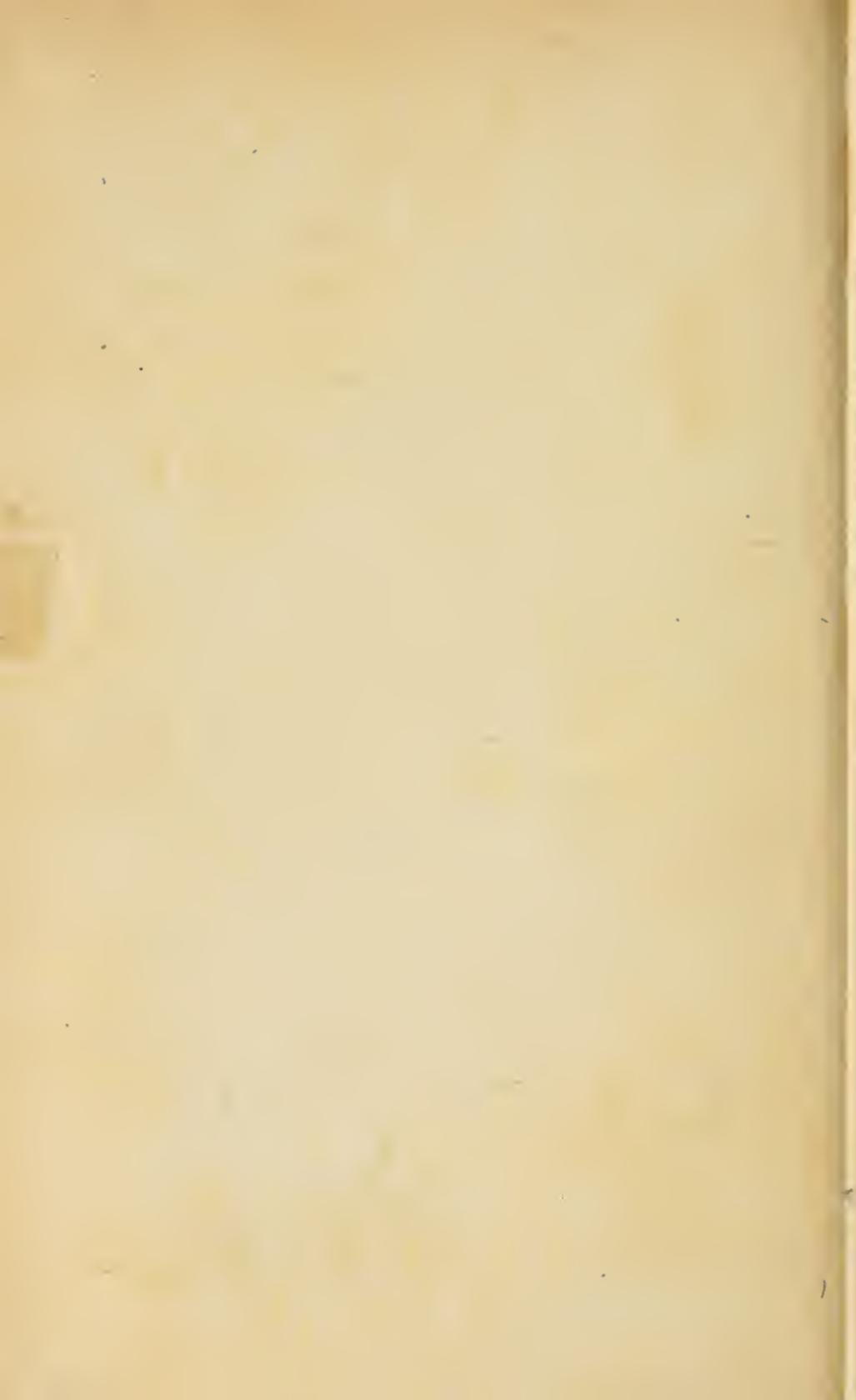
— Pas maintenant, monsieur Landry, répond-elle; d'ici la vue ne vaut pas la peine que vous vous dérangez... Dans un instant...

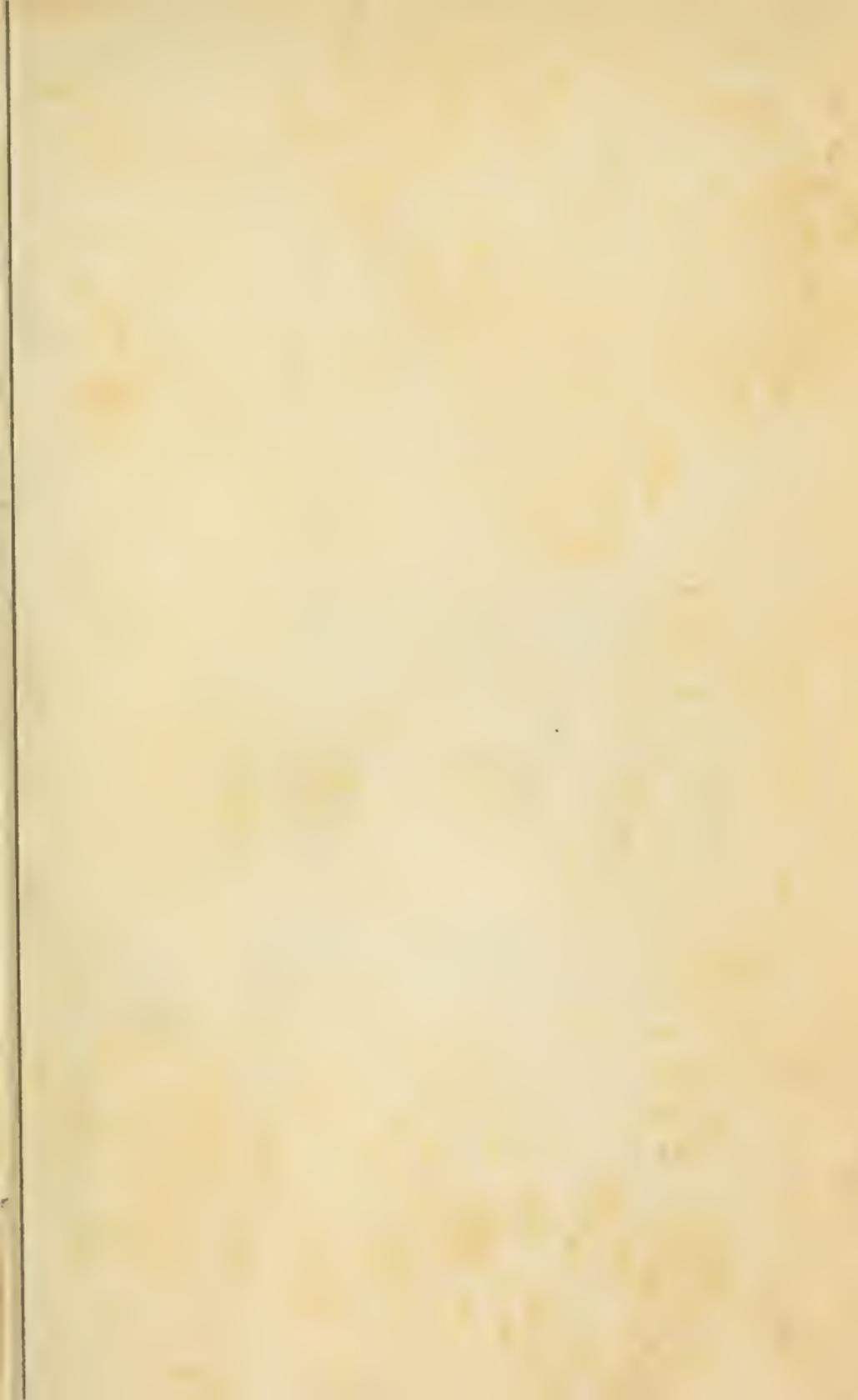
La voiture continue à descendre la pente rapide, les grelots des chevaux tintent joyeusement, les lézards dégringolent le long des talus de la route, et les petits mendiants courent après l'équipage, dans un nuage de poussière; ils jettent des fleurs sur les genoux du malade.

— Je vous assure, mère Poulou, qu'il est temps... Allons, aidez-moi vite, que j'emporte un souvenir dans mes yeux.

Elle jette un regard en arrière, et cette fois s'exécute. Bien péniblement elle soulève Landry au moment où la calèche débouche dans la plaine, et, en place de la pittoresque vallée, le pauvre fruit sec ne voit plus devant lui, tout crevassés de rides, tout granulés de verrues, tout hérissés de buis malingres, que les museaux sévères des deux roches maussades.

FIN







PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

PQ  
2211  
C8E8

Curel, François  
L'été des fruits secs

